



LES AVENTURES MARITIMES

Récit Autobiographique d'Edward Coxere

*Traduit Et Édité Avec
Notes Introductives*

Par

BILL F. NDI

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Les Aventures Maritimes

Récit Autobiographique
d'Edward Coxere

Traduit Et Édité Avec Notes
Introductives Par
Bill F. Ndi



Langa Research & Publishing CIG
Mankon, Bamenda

Publisher

Langaa RPCIG

Langaa Research & Publishing Common Initiative Group

P.O. Box 902 Mankon

Bamenda

North West Region

Cameroon

Langaagrp@gmail.com

www.langaa-rpcig.net

Distributed in and outside N. America by African Books Collective

orders@africanbookscollective.com

www.africanbookcollective.com

ISBN: 9956-726-66-4

© Bill F. Ndi 2012

DISCLAIMER

All views expressed in this publication are those of the author and do not necessarily reflect the views of Langaa RPCIG.

Edward Coxere (1633-1694)

Notes Introductives

Il y a un grand nombre de poètes François qui ont leur mérite & qu'on ne lit pourtant presque point, ou parce qu'ils sont trop anciens & qu'ils sont oubliés ; ou parce que leurs bons ouvrages sont comme perdus dans une foule de mauvais, d'où l'on aurait trop de peine à les démêlés ; ou parce que dans la grande quantité de bonnes choses que l'on a, il arrive nécessairement que l'on en néglige beaucoup.¹

Fontenelle.

C'est évidemment le sort qui frappe la plupart des autobiographies spirituelles que les premiers Quakers anglais ont léguées à l'humanité. Et pourtant, des spécialistes du Quakerisme foxien affirment que la plupart de ces écrits de premiers Quakers méritent des éditions modernes² du fait de leur modernité et post-modernité. Un récit comme celui de Coxere n'en fait pas exception.

Entreprendre aujourd'hui cette traduction de l'autobiographie d'Edward Coxere, me paraît important. Non seulement pour des raisons évoquées par Fontenelle, mais parce qu'elle mettra au jour les grandes lignes et les particularités biographiques de cet auteur méconnu et jamais traduit en français. Elle laissera aussi voir les grandes lignes de l'évolution des mentalités et des idées dans la société anglaise du 17^{ième} siècle ainsi que la dynamique du groupe Quaker. Il faudrait, néanmoins, souligner que le but des *Journaux* spirituels était de servir d'abord d'une sorte de propagande pour la fortification de la foi des nouveaux adeptes. Pourtant ils laissèrent un aspect frappant³ de la première génération de prophètes Quakers.

En ce qui concerne le journal de Coxere la date de sa rédaction se situe indubitablement dans la période qui va de son emprisonnement dans la forteresse de Douvres en 1685 à sa mort à Scarborough le 8 octobre 1694. Ce journal n'est point une chronique journalière de la vie de Coxere mais plutôt le récit, écrit à la première personne du singulier, de la vie de cet homme intrépide et plein d'humour. Originaire du comté de Kent, il exerça durant plus de trois décades le métier d'armurier à bord des navires marchands. Au cours de sa carrière de marin, il eut l'occasion de servir plusieurs maîtres : les Anglais, les Hollandais, les Espagnols, les Turcs avant d'être capturé et emprisonné lors d'une de ses sorties en mer par les Turcs. Tout ceci eut lieu avant qu'il ne se convertît au Quakerisme en 1659⁴, convaincu dans cette foi, selon l'expression Quaker : "convinced", par les prophètes Edward Burrough et Samuel Fisher, ceci dans les années qui suivirent la Restauration de la monarchie anglaise Stuart de 1660.

D'après les registres paroissiens de Douvres, il s'avère que lorsque Coxere parle de ses parents et dit "mon père" dans *les aventures maritimes*, il se réfère en fait à son beau-père puisque ces registres citent le mariage de John Coxery et de Wealth ?Inpeace ou ?Jupeace⁵ le 8 août 1622. La mort de John Coxery et son enterrement sont signalés le 27 novembre 1633. Cependant, Coxere situe sa naissance à la même année.

Il y a dans ces registres un élément qui prête à confusion, tel que le baptême d'Edward Coxere le 16 juin 1633 et l'enterrement d'Edward Coxere le mois suivant, le 21 juillet 1633. Pour E. H. W. Meyerstein le premier éditeur de ce journal, il est fort probable que celui qui décéda le 21 juillet 1633 ait été un oncle qui donna à l'auteur son patronyme. En outre, les registres communaux et paroissiaux des actes de

mariage de Canterbury signalent le mariage de Welthen, veuve de John Coxery à Robert Hayward, paroisse de St Mary à Douvres ; potentiellement la même personne que Coxere dénomme père. Cette appellation qui prête à confusion n'est pas la seule. En effet, il ne cesse d'appeler son beau-frère "mon frère Hiwaie" ; et le lecteur sait par ailleurs qu'il (Coxere), est apparenté aux Hiway de par son mariage avec Mary Hiway.

Comme Quaker, Coxere occupe une place non négligeable dans l'histoire du Quakerisme en tant que figure emblématique du pacifisme militant Quaker. Il appartient à la liste des "martyrs Quakers" : les membres de la secte persécutés en Angleterre au XVII^{ième} siècle qui se signalèrent par leur courage (consigné dans leurs écrits) d'avoir adhéré à un mouvement honni, professant une rigoureuse éthique de la quotidienneté ainsi que le souligne Max Weber dans *l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*⁶. Bien plus, Coxere est l'un de ceux qui, ayant adhéré au principe du pacifisme militant, contribua de manière décisive à en forger les critères éthiques. Grâce aux relevés du registre des Amis dans lequel est enregistrée sa mort⁷ (Friends' Register Book n° 717, p. 34) hommage lui est rendu en ce sens. Ce registre note que Coxere, " ... a vécu la plupart du temps à Douvres. " ajoutant qu'il fut " un honnête homme sa vie durant." Corroborant les propres termes de son journal où il déclare : " ... mais je désirais être fidèle à Dieu et à l'homme sans décevoir les exigences de mon âme."

Dans son autobiographie, cependant, il ne consacre pas une très grande place à la description détaillée de ses aventures guerrières. En revanche, son récit relate ses rencontres avec les gens qui ne partageaient pas ses avis et encore moins ses points de vue au sujet du pacifisme militant.

Lorsqu'il se convertit au Quakerisme, comme la plupart des marins adhérents du Quakerisme, il lui devint difficile de trouver un navire à bord duquel s'embarquer. Il fait part de ses tribulations et de l'opposition farouche à son recrutement qu'il rencontra parmi les membres de la famille d'un employeur potentiel, l'armateur Edmond Tiddeman. Il prend soin de relater en détail les persécutions auxquelles s'exposaient les Quakers au 17^{ième} siècle en Angleterre. Pour refus de prêter serment d'allégeance (*oath of allegiance*) au Roi et serment de suprématie (*oath of supremacy*) envers l'Église Établie⁸, ils sont jetés en prison et torturés. Ils y passent des longs séjours et personne ne leur donne des explications.

Cette édition relate l'histoire de la vie de Coxere comme marin et comme Quaker. Elle fut publiée pour la première fois en 1945 à partir d'un manuscrit illustré de la main de l'auteur. Elle a le mérite d'être le texte que l'auteur avait voulu laisser à la postérité, contrairement à d'autres journaux publiés à partir de carnets, parfois rédigés par les enfants de l'auteur, ajoutant des renseignements biographiques que le journaliste aurait omis de donner lui-même. Les informations livrées par le journal de Coxere sont historiquement authentiques et souvent corroborées par d'autres témoignages de l'époque.

Coxere dépeint les étapes de son élévation spirituelle à travers ses voyages, sa rencontre avec le Quakerisme et la mise en pratique, dans son vécu, de la doctrine Quaker. Le récit couvre une période de trente sept ans, débutant par son autoportrait au départ de Douvres jusqu'à son arrivée en France; son apprentissage de la langue française, son retour au pays, son apprentissage du métier de marin, son mariage, ses aventures en mer, sa conversion au Quakerisme et les

persécutions qui s'en étaient suivies : emprisonnement arbitraire, spoliation, etc.

L'auteur donne une description succincte et franche de son ignorance d'adolescent et de son incompréhension de la langue française. Il décrit les gestes qu'il faisait pour s'exprimer faute de pouvoir communiquer verbalement en français. Ainsi, il fermait les yeux et posait sa tête dans la paume des mains pour dire qu'il était temps d'aller dormir. Cet intérêt pour les phénomènes linguistiques et extra-linguistiques et l'insistance de Coxere, tout au long de son « journal », sur la nécessité de l'apprentissage des langues étrangères, (d'où l'importance donnée à la traduction et à l'interprétariat,) corrobore si besoin était l'utilité de cette entreprise. En outre, Coxere fournit un détail révélateur concernant les difficultés de la traduction scientifique et technique. Après avoir passé de longues années comme marin à bord de navires hollandais, il se voit obligé d'apprendre comment appeler en anglais les différents cordages dans un navire ; ceci bien qu'il s'exprimât couramment en Anglais, sa langue maternelle.

Le portrait qu'il dresse de lui-même dépeint un homme de caractère. Comparaisant devant un juge à Southwark, il lui représente combien son expérience de marin et ses aventures en pays étrangers lui ont fait comprendre la notion de clémence, que donc, il s'attend à ce que ce juge lui en manifeste autant. Le ton de sa plaidoirie face au juge indique qu'il était conscient des vexations qui l'attendaient en retour de son audace. Coxere décrit des voyages pendant lesquels ses connaissances polyglottes s'avérèrent plus qu'utiles, indispensables. Cette virtuosité dans le maniement des langues favorisa à la fois ses évasions de captivité, mais aussi son recrutement à bord de navires étrangers; en effet, tous les

embarquements qui s'offrent à lui exigent la maîtrise d'une langue autre que sa langue maternelle.

Coxere commence la relation de ses voyages par une anecdote dramatique, celle de l'explosion du "Vieux Saint George" "*The Oulld Saint Georg*", un navire de deuxième catégorie sur lequel il navigue comme matelot breveté. Il passa de longues années, (trois ans environ), servant sous plusieurs pavillons. A l'issue de ces longues années, il retourne chez lui déguisé en Hollandais afin d'éviter l'enrôlement forcé, *Pressganging*⁹. A son arrivée au pays, sa propre mère ne le reconnaît point. Elle le prend pour un Hollandais en le voyant en compagnie du sieur Dehases. Cette confusion masque mal l'angoisse et l'anxiété d'une mère soucieuse d'obtenir des nouvelles de son fils.

Après une morne période passée au domicile familial, il décide de reprendre la mer en 1653-54. Capturé par les Turcs, il décrit avec réalisme, la vérité amère de la servitude dans les geôles turques. Relâché, avant de pouvoir regagner son pays, il est repris par les Espagnols et il relate sa capture, ses conditions de sa vie de captif et son évasion. Le texte de Coxere continue par le récit de ses aventures à Terre-Neuve.

Puis le récit opère une digression et devient une relation d'aventure spirituelle. Coxere raconte sa conversion par les soins d'Edward Burrough et de Samuel Fisher, prophètes Quakers itinérants. Il exprime ses désirs d'être fidèle envers Dieu et les hommes, ainsi que son désir de ne point les trahir. Il le montre lors d'un de ses voyages. Il s'était fait embaucher par un capitaine très rusé au point que même ses coéquipiers préférèrent le quitter plutôt que de continuer le voyage dans ces conditions. Mais fidèle à son principe d'honnêteté, Coxere décida de continuer le voyage malgré l'attitude imprévisible dudit capitaine.

Décrivant ses rapports avec les capitaines sous les ordres desquels il avait servi, Coxere dépeint sa propre psychologie, y compris celle de ses adversaires en mer et à terre, avec humour. Lorsqu'il est capturé et fait prisonnier à la forteresse de Porte Farine située au sud-est de Tunis, par exemple en 1657/8, il eut des démêlées avec un gardien qui se mit à le poursuivre. Il donne une description vive et humoristique de cet épisode. Il compare cette poursuite à celle d'une vache qui court après un lièvre. En effet, c'est une description bien à propos puisque les autres prisonniers ne purent s'empêcher de rire et de commenter la scène.

Son dernier voyage s'effectua à bord d'un ketch Quaker, le *Partners* dont il raconte l'histoire. Ce ketch est resté célèbre grâce à un autre Quaker, Thomas Lurting qui effectua ce dernier voyage en compagnie de Coxere et se trouvait alors son adjoint. Ce même ketch avait précédemment effectué une sortie en mer où il avait été capturé par les Turcs, puis récupéré par George Pattison et Thomas Lurting qui mirent en œuvre le principe de paix Quaker en relâchant l'équipage turc sain et sauf sur la côte algérienne. A leur retour en Angleterre le Roi Charles II et son frère le Duc de York vinrent saluer le retour du ketch et les membres de son équipage à qui ils reprochèrent de n'avoir pas ramené ces Turcs avec eux en Angleterre. En réponse à ces reproches, Pattison et Lurting répliquèrent qu'ils estimaient que les Turcs seraient mieux dans leur patrie.

Hormis cette illustration du principe pacifiste relatée par Coxere, son livre décrit les tourments endurés par les Amis dans les geôles anglaises, celle de Yarmouth surtout, où il fut incarcéré avec sept autres Quakers en 1664. Cette détention semble avoir le plus marqué Coxere et ses coreligionnaires Quakers, dont William Caton. ce dernier est singularisé car

son autobiographie fut le premier *journal* Quaker à être publié en 1684, ainsi que l'atteste Howard Brinton¹⁰.

Peu après la mort de son épouse, le 30 mars 1684, Coxere fut condamné à une peine d'emprisonnement avec d'autres Quakers. Il avait déjà été l'objet de deux condamnations antérieures; la première étant une peine d'amende de £5 12s 3d. à Douvres le 9 mars 1683 pour avoir contrevenu à la loi sur les conventicules ; la deuxième celles du 23 mars 1683 pour avoir refusé de prêter le serment d'allégeance au Roi. Coxere ne fait pas allusion à ces deux dernières condamnations (celles du 9 et du 23 mars) qu'il avait subies. Mais, cet emprisonnement commencé le 30 mars 1684, qui avait duré cinquante et une semaines, aurait éclipsé ces deux condamnations précédentes et justifie pourquoi il n'en a pas parlé.

Cependant il convient de remarquer, qu'à cette époque où l'incertitude règne en Angleterre, le peuple anglais développait l'usage d'un vernaculaire uniforme, ce que traduit la quantité d'écrits autodidactiques en prose de l'époque. En effet, l'uniformisation chaotique de la langue anglaise au XVII^{ième} siècle, obligea les auteurs, écrivains-amateurs, pamphlétaires fanatiques, illuminés vaticinants, à changer constamment de style. Cette phase de bouleversement expérimental atteignit tous les domaines de la vie publique et privée : la religion, la politique, la science, la linguistique, la littérature, etc. En matière littéraire, la dramatisation de l'âme humaine était en plein essor et le récit de conversion de John Bunyan *la Grâce abondante au Roi des pécheurs* (*Grace Abounding to the King of Sinners*, 1666) en était à sa septième édition¹¹. Cette thématique de la dramatisation de l'âme, du bouleversement expérimental, de la conversion, du pèlerinage, constituait le cœur même des récits autobiographiques.

L'œuvre de Coxere est aussi articulée autour de cette thématique de la dramatisation de l'âme, du bouleversement expérimental, de conversion, et du pèlerinage. Elle contient dès la page de titre, cette intériorisation dans la psyché de l'individu. L'auteur la souligne dans la page des titres par des termes tels que "relations, dangers, et délivrances". Tout l'ouvrage contient une sorte d'ajustement mental rétrospectif. Il laisse lire des événements qui eurent lieu dans un passé assez lointain et considérés à l'époque comme un malheur qu'il interprète, au moment d'écrire, comme ayant été l'œuvre du Seigneur. Car, le désir du cœur a été enfin réalisé. En leur attribuant une valeur religieuse, ces événements du passé deviennent partie intégrante de ce voyage spirituel dans la psyché éclairant le rapport entretenu par l'auteur avec la *lumière intérieure*, concept-clé de la foi Quaker. Contrairement à la psychologie freudienne articulée autour des rêves, la psyché des Quakers tels que celle de Coxere expose une absence flagrante de rêves. Cette psychologie aurait été reprise par Carl Gustav Jung qui parlera de "*l'individuation*" ou de l'intégration de son 'moi'. L'œuvre de Coxere en offre un exemple patent.

Le voyage spirituel que constitue l'œuvre de Coxere peut se diviser en deux parties distinctes : la première partie est le récit de ses voyages et aventures en mer sans aucune mention du Quakerisme et de la religion, et la deuxième, la relation des divers épisodes et événements chez Coxere qui font apparaître ce qui est enfoui au plus profond de l'âme du journaliste ; tout cela malgré la sobriété de son énoncé, requis par le principe Quaker de "sobriété". Le premier éditeur des *aventures maritimes*, E. H. W. Meyerstein, souligne que les qualités visuelles et narratives de ce livre de Coxere

« transforment sa lecture en une expérience personnelle et tragique. »

Le ton de ce récit est défini par son articulation en deux parties. Il est à remarquer que la première partie ne contient point de mention ni du Quakerisme, ni à la religion en général. Par contre, elle laisse lire un Coxere tout à fait laïc. Ce dernier emploie les titres de respect envers ses supérieurs hiérarchiques, se laisse tenté par la spoliation, la répression et les représailles des autres ; il dénomme les dates et les mois avec leurs appellations laïques considérées par les Quakers comme étant païennes du fait de leur nomenclature liée à des divinités gréco-latines.

Cependant, à partir de sa conversion au Quakerisme c'est un nouveau Coxere qui adhère aux principes Quakers et refusera de dénommer les dates et les mois avec leurs appellations « païennes », de se décoiffer devant un supérieur hiérarchique ; ce fut le cas au bureau des douanes lors de ses voyages en Espagne. Il tutoie tout le monde sans crainte. Le texte décrit un Coxere qui refuse de prêter serment, de porter les armes ou de se battre lors d'affrontements en haute mer. Ces attitudes compliquent sa vie à bord car il ne peut trouver d'engagement dès lors qu'il refuse de combattre des navires ennemis.

Peu avant sa conversion en 1659, Coxere parle par exemple de son voyage de retour de Terre-Neuve. Il est prêt à se défendre en cas de mauvaise rencontre. Il décrit alors son état d'âme et son désir de mettre à l'épreuve les quinze canons dont était équipé leur navire. Ceci illustre bien la vie de marins au 17^{ème} siècle et rappelle l'assertion G. N. Clark, un historien de l'époque qui souligne que

*l'agression armée était capitale pour le commerce maritime. Effectuer une recherche sur la vie des marins à l'époque coloniale fera comprendre que le monde des marins était composé d'hommes brutaux, qui s'exposaient à de grands risques, et qui menaient une vie dure et ne se repliaient guère face à des gens dont la présence signalait un danger imminent.*¹²

Bien que l'œuvre de Coxere appartienne à la catégorie des journaux de voyages maritimes du dix-septième siècle, son articulation en deux parties le distingue des autres journaux des marins de l'époque dans la mesure où il est en même temps une autobiographie spirituelle. Il faut noter par ailleurs, que ce particularisme susmentionné marque aussi la différence entre l'autobiographie de Coxere et d'autres *journaux spirituels* qui ne relataient que les aspects ou les voyages spirituels de leurs auteurs. Ces autres autobiographies sont souvent articulées autour d'une dramatisation de l'âme avec une considération de la jeunesse ou de l'adolescence de leurs auteurs comme étant l'âge de toutes les tentations.

Il semble que Coxere fasse preuve d'une certaine objectivité lorsqu'il relate les faits et ses troubles émotionnels occasionnés par les souffrances endurées en prison. Coxere comme "journaliste" ne se laisse pas emporter par sa conversion au Quakerisme pour rehausser sa biographie de commentaires ayant trait à la foi qu'il vient d'embrasser. Cette particularité exclut le texte de Coxere du genre des "autobiographies spirituelles classiques, récits subjectifs dont l'exaltation transparait à chaque page et qui décrivent une expérience individuelle, émotive et subjective."¹³ Son style narratif est direct combinant un ton soutenu avec des descriptions dramatiques. Il n'emploie point de vers bien que

son autobiographie comporte deux instances où se trouvent des vers qui ne sont cependant pas sa composition.

Peu d'informations supplémentaires peuvent être apportées au témoignage de Coxere concernant sa vie familiale. Dans la traduction française de son texte, soin a été pris de préserver les mots et les idées de Coxere appartenant au contexte du Quakerisme originel. C'est pourquoi les sèmes d'origine sont gardés dans le texte d'arrivée sans trahir leur connotation sociale, culturelle ou encore émotionnelle. La fluctuation de l'orthographe au XVII^{ième} siècle constitue un problème de traduction obscurcissant la reconnaissance des mots. C'est aussi une marque caractéristique de l'état de la langue anglaise à l'époque où Coxere écrivait.

Il semble cependant, que la vraie originalité de cette autobiographie se trouve plutôt dans son aspect de roman picaresque transposé en vie d'aventurier maritime relatée par Coxere. Il faudra attendre plus d'un quart de siècle pour que le genre romanesque connaisse sa fortune. Ce fut à partir de 1720 que ce genre prendra la relève et sera popularisé avec la publication de *Captain Singleton*, passant par Smollett et Marryat jusqu'à Conrad et Masfield. E. H. W. Meyerstein, le premier éditeur de l'autobiographie de Coxere, souligne qu'en matière de:

Variété, d'humour, d'authenticité, de description d'autoportrait, Edward Coxere appartient à ceux des grands héros de fiction d'aventure qui stimulent les jeunes et font oublier la vieillesse.

Coxere a, en quelque sorte, frayé un chemin en direction du nouveau genre littéraire que sera la fiction d'aventures picaresque. De surcroît, il a particulièrement le mérite d'avoir essayé, dans une époque aussi lointaine de l'invention de la

photographie qu'est le dix-septième siècle, de faire « un mariage » entre ses descriptions réalistes et romanesques et les dessins répliquant les événements qu'il décrit¹⁴.

¹ Fontenelle cité in *Recueil des plus belles pièces des pôetes françois, tant ancien que modernes, depuis Villon jusqu'à M. de Benserade*. Tome 1. Paris : Chez Claude Barbin, au Palais, sur le second perron de la Sainte Chapelle. 1692. Avec privilège du Roy. 5 Volumes.

² Nigel Smith in *George Fox, The Journal*. London : Penguin, 1998. P. xxxiii.

³ Il s'agit de la force qui les transforme, les régénère, et leur révèle ce qu'ils ne voyaient pas au point que dans leurs *Journaux*, l'accent est mis sur l'expérience spirituelle quotidienne : intuitions, directives divines, visions, guérisons et des miracles : autant de preuves de la révélation accordée aux hommes par l'Esprit.

⁴ Cette date marque la rencontre de Coxere avec Samuel Fisher et Edward Burrough. Mais il ne serait convaincu « *Convinced* » que quelques temps plus tard.

⁵ *Studies in English Rhymes from Surrey to Pope* P. 24.

⁶ Dans son *éthique protestante*, Max Weber fait ressortir l'idée que, « ... l'ascétisme protestant, agissant à l'intérieur du monde, s'opposa avec une grande efficacité à la jouissance spontanée des richesses et freina la consommation, notamment celle des objets de luxe. En revanche, il eut pour effet psychologique de débarrasser des inhibitions de l'éthique traditionaliste : le désir d'acquérir. » p. 209.

⁷ *Friends' Register (Book 717 p. 34)* "... lived most of his days at Dover. An honest man all his day."

⁸ Charles II avant son retour en Angleterre en 1660 avait promis la tolérance religieuse pour les dissidents et les catholiques depuis sa résidence royale à Breda. Cette promesse fut vite oubliée après la répression de la révolte des hommes de la cinquième monarchie. À la place de cette promesse était votée une série des lois qui avaient pour but la répression de toute forme de dissidence. Les années 1661 et 1662 virent la mise en place de deux lois ; l'acte de Corporation 1661 et l'acte de l'Uniformité qui datait depuis le règne d'Elizabeth I. Ces lois visaient à purger les dissidents des universités, des paroisses et de toutes institutions scolaires et publiques. Pour ce faire, tous les universitaires, paroissiens, pasteurs, et fonctionnaires devaient prêter ces deux serments pour préserver leurs positions. L'un de ces serments était pour l'obéissance à la hiérarchie de l'église Anglicane et l'adhésion au *Common Prayer Book* (le livre des prières communes.) et l'autre pour

l'allégeance au Roi.

⁹ 'La quête d'hommes fut plus grande que la quête de navires lorsque la première guerre Anglo-hollandaise éclata en 1652/3. Il fut donc décidé que tous les marins entre quinze et quarante ans seraient obligatoirement enrôlés dans la marine. Chacun d'eux recevait un ticket avec trois pence et demi pour la conduite d'un mile, et choisissait la tenue avec laquelle il était appelé à se présenter au port d'embarquement.... L'écrivain de la « London Newsletter » décrit l'arrestation des hommes et les entrées forcées dans des maisons.' Oppenheim, *The Administration of the Royal Navy, 1509-1660*, pp. 310, 311n.

¹⁰ Brinton, Howard. *Quaker Journal*, Wallingford, Pennsylvania: Pendle Hill 1983. "William Caton (1636-1665) wrote the first journal to be published...." P. 6.

¹¹ Ce récit de conversion de John Bunyan, prédicateur baptiste qui s'en était pris aux Quakers, avait été publié en 1666. Vers 1692 parut sa septième édition.

¹² Clark, G. N., *The Seventeenth Century*.

¹³ Tual, Jacques. *Les Quakers en Angleterre, 1649-1700: Illuminisme et Révolution*. Thèse de Doctorat d'état, Université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle, 1986.

¹⁴ De nos jours des études littéraires sont consacrées aux rapports entre littérature et photographie. L'œuvre de Coxere représente un parfait document pouvant permettre de telles études.

Edward Coxere (1633-1694)

Son Récit

Dont le titre Originel:

Adventures by Sea

Un
récit de plusieurs aventures maritimes, avec les
périls, les difficultés et les épreuves rencontrés
plusieurs années durant.

Ainsi que les délivrances
et les évasions qui me furent accordées et pour
lesquelles je dois éternellement rendre grâce à
Dieu.

Edward Coxere

En 1647 j'avais environ 14 ans. Je fus envoyé en France pour apprendre la langue française, ce qui constitua ma première traversée de la manche.

De Douvres je partis à Boulogne en France et de là, je fus transporté au Havre de Grâce¹ dans un coche, voyage qui dura environ une semaine. Y étant parvenu sans encombres, la mère du jeune Français qui était parti en échange chez mon père pour apprendre l'anglais, arriva à la maison où je me trouvais, deux autres jeunes Anglais s'y trouvant avec moi, venus également pour apprendre le français. Ma maman française, comme je l'appelais alors, ayant compris que j'étais le garçon échangé avec son fils m'embrassa et me ramena chez elle, un endroit qui était une brasserie. Elle était veuve et son père que j'appelai sur-le-champ "grand-père", gérait les affaires du brasseur qui était un beau vieillard et un Catholique. Ils tentèrent de me parler en français, mais je demeurais coi, n'étant pas totalement à l'aise avec ma nouvelle famille, car leur affection ne réussissait point à réconforter le vague à l'âme que j'éprouvais d'être si loin de chez moi, me trouvant parmi des gens avec qui je ne pouvais avoir d'échanges, ni comprendre ce qu'ils me disaient.

Ma maman française m'avait vite trouvé un père ; elle s'était remariée à un procureur du Roi, ce qui augmenta d'autant ma famille française. Il avait plusieurs filles et vivait à Montivilliers, situé à sept miles de là dans la campagne où il m'emmena. Mais, comme je n'étais pas disposé à y demeurer, je ne tardai point à retourner chez mon grand-père français ; préférant vivre avec lui qu'avec cette² famille sophistiquée. Ma maman ne se montrait plus aussi gentille qu'auparavant,

ce qui me découragea grandement. D'autant que je mis environ deux mois à pouvoir m'exprimer, je faisais des signes comme un muet, (pour aller dormir par exemple, je fermais les yeux et me posais la tête dans la paume de ma main), cela dura si longtemps que je commençai à désespérer ; il me parut si difficile d'apprendre le français. Ma crédibilité était réellement en jeu, car la plupart de mes amis avaient une bonne opinion de moi, ce qui me donna d'autant plus envie de répondre à leur attente. Mais peu à peu, je captais mot après mot jusqu'à pouvoir raconter une histoire en français, et dès lors que j'avais commencé, j'eus assez de courage pour espérer sauver mon honneur et contenter mes amis.

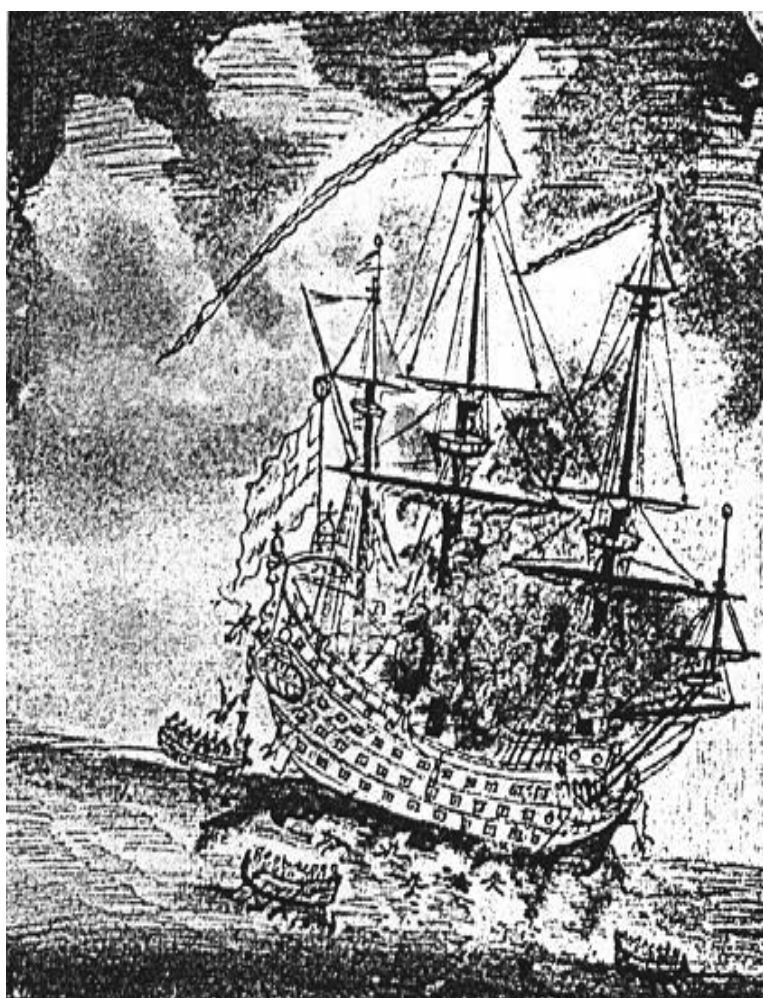
Au bout de onze mois, je fus incité à retourner en Angleterre, mon père ayant été prévenu des progrès que j'avais accomplis. A mon arrivée chez moi, je fus interrogé en français par un commerçant français qui rapporta à mon père que je m'exprimais aussi bien en français que si j'étais né en France. Mon père et ma mère en furent très contents. Quelque temps après mon retour, on s'occupa de me trouver un métier. Il fut décidé qu'on m'enverrait à Middelburg en Zélande³ pour suivre un apprentissage de tonnelier. Une fois arrivé, je n'y demeurai pas plus d'une semaine. J'y avais rencontré un de mes compatriotes qui me demanda si je désirais rentrer en Angleterre. J'acceptai, dirigeant à nouveau mes pas vers l'Angleterre. Mes amis s'étonnèrent de mon retour et m'en demandèrent les raisons. Je ne pus que répliquer que "je ne m'y plaisais pas", ce voyage ne me procura donc aucun bénéfice.

Comme je ne me décidai pour aucun métier, le destin me dirigea vers la mer. Pour voir si j'aimais la mer, je fus envoyé en apprentissage comme mousse de James Moran, à bord du *Malaga Factor*, un bateau neuf. Le voyage s'avéra très court, à

peine sept semaines départ des Dunes⁴ et retour, la brièveté même de cet embarquement me le rendit désagréable. Bien qu'on eût bon vent, la mer fut très agitée en raison de la force du vent, à tel point que je souffris du mal de mer la plupart de temps m'amenant à conclure dans mon malheur que je n'étais point fait pour cette rude vie de marin. Mais il y avait plus ; aux fins de m'endurcir à la vie à bord, le capitaine me poursuivait avec une corde à nœuds, plus pour m'effrayer que pour me faire du mal comme je le constatai par la suite. Quant au second, il faisait mine de courir après le capitaine comme pour l'empêcher de me frapper. Bien qu'ils l'aient fait pour plaisanter, je pris cela au sérieux au point de penser que si jamais je réussissais à remettre pied sur la terre ferme, ils pourraient aller chercher un autre mousse car je n'appréciais guère leurs farces de matelots. En effet, lorsqu'il faisait mauvais temps j'étais malade et lorsqu'il faisait beau, j'étais menacé par des coups de corde à nœuds. Arrivé aux Dunes je débarquai et partis pour Douvres où ma mère m'accueillit, heureuse de me retrouver. Ainsi s'acheva ce voyage.

Je n'étais pas depuis longtemps à la maison que le même vieux refrain retentit à nouveau à mes oreilles. "Quel métier vas-tu donc faire?", que j'eus du mal à supporter car je me retrouvais aussi peu avancé qu'au départ. Je n'arrivais pas à m'opter pour un métier précis, me retrouvant comme écartelé entre la terre ferme et l'océan [*Un dessin est inséré ici dans le M.S représentant **Le Vieux Saint Georges, un Vaisseau de Deuxième Catégorie**, (The Oulld Saint Georg, A Second Rate Ship) il dépeint une explosion et des hommes se jetant par-dessus bord ; l'original est retouché en rouge pour traduire la déflagration*] Ma vie devenait peu agréable. Un nouveau maître se présenta, l'un de nos voisins, William Tatnoll⁵, lieutenant de l'Amiral commandant les Dunes qui souhaitait me prendre comme

mousse. Cela me convenait pour trois raisons : premièrement je trouvai qu'il s'agissait d'un grand navire, appartenant à la deuxième classe, il s'appelait le *Saint Georges*, et je pensai qu'il n'y aurait pas autant de roulis à bord que celui que j'avais connu, sept semaines durant, allant et venant dans le détroit de Calais. Deuxièmement, le fils du lieutenant avait été mon compagnon d'enfance et puis mon frère, John Coxere, se trouvait embarqué comme marin sur ce navire. J'avais alors environ quinze ans.



The Old Saint George A Second Rate Ship

Quelque temps après avoir embarqué, nous fûmes envoyés à Portsmouth. Nous y arrivâmes et jetâmes l'ancre à la pointe appelée "Spit Head". Le prêtre nous fit un sermon, et sitôt après, tandis que les hommes allaient prendre leurs postes à bord, soudain la poudre dans l'armurerie prit feu et nous subîmes un tragique coup du sort. Nous eûmes l'impression d'être aspirés à l'intérieur d'une gigantesque nuée de feu et de fumée, nous attendant à être soufflés par l'explosion à tout moment. Si terrible était le spectacle que ceux capables de nager se jetèrent par-dessus bord et nagèrent en direction des canots de sauvetage amarrés à la poupe. Tout le monde se démenait pour se sauver, de ceux qui étaient là je n'étais pas le moins en reste, mais suffisamment effrayé, car ma vie était en jeu et c'était un "sauve-qui-peut" général : le capitaine lui-même n'obtenait alors pas plus de considération que le cuisinier. Je réussis à grimper sur le bastingage de la poupe du navire. M'apercevant que les matelots se précipitaient vers les canots de sauvetage, je me hissai par-dessus la poupe afin de descendre dans le canot en m'aidant d'une corde. En chemin mon pied se coinça dans quelque chose ce qui aurait pu s'avérer très dangereux car les gens se précipitaient comme des forcenés pour sauter dans le canot afin d'avoir la vie sauve. Fort heureusement, je réussis à me dépêtrer et j'atteignis le canot, où le capitaine nous rejoignit peu après. Le canot de sauvetage rempli d'hommes, nous nous éloignâmes du navire à la rame, en le regardant le cœur affligé, pensant que ceux restés à bord trouveraient la mort dans l'explosion d'une minute à l'autre.

Mon inquiétude fut pour mon frère ; je demandai à quelqu'un dans le bateau s'il l'avait vu. Il me répondit qu'il l'avait vu à la poupe du navire en train de me chercher. Il avait manifesté son affection naturelle vers moi en refusant de

monter à bord du canot de sauvetage sans moi et en repartant me chercher. Ceux qui étaient restés à bord furent obligés de s'activer. Les canots ayant été largués, ils se trouvaient menacés par l'incendie et par la noyade, un mauvais choix à faire. Sans aucun autre secours, ils puisèrent de l'eau jusqu'à ce qu'il plût enfin au Seigneur qu'ils réussissent à éteindre le feu avant qu'il n'atteigne la poudrière principale du bord. Pendant tout ce temps, nous autres qui étions dans le canot de sauvetage n'osions pas approcher du navire car les canons déchargeaient leur poudre à cause du feu qui faisait rage. Plusieurs matelots avaient perdu la vie et environ soixante dix autres furent transportés à Portsmouth dans un état effroyable, tellement brûlés que l'on avait mal simplement à les regarder. Par la suite, mon frère me raconta que pendant qu'il me cherchait en vain il avait rencontré le commandant qui lui demanda de vérifier à quel niveau se situait le feu, en raison de la fumée, ils ne réussissaient pas bien à voir. Lorsque mon frère voulut se rendre dans l'entrepont une explosion ayant fait sauter l'échelle, il tomba, mais il eut la vie sauve, ou du moins évita d'être gravement brûlé, me raconta-t-il, grâce aux hommes d'équipage qui déversèrent rapidement des quantités d'eau.

Le navire fut remorqué à Portsmouth et là, réparé à neuf. Le lieutenant qui était mon commandant quitta ce navire, et revint au pays à Douvres, où je retrouvai une fois de plus mes amis.

Après être demeuré quelque temps à la maison, un certain capitaine Tilly d'Amsterdam, né en Irlande mais habitant Amsterdam, arriva aux Dunes avec son navire. Il vint voir mon père à Douvres étant en partance pour Cadix en Espagne. Son navire possédait vingt-quatre canons. Il souhaitait m'emmener avec lui. Lorsque nous nous fûmes mis

d'accord, je fus envoyé à bord et me retrouvant parmi des Hollandais et des gens qui m'étaient étrangers j'en fus déconcerté, mais il n'y avait pas à tergiverser, j'étais dorénavant trop engagé. Il y avait à bord plusieurs commerçants qui mangeaient avec le capitaine dans la cabine où je travaillais avec deux autres mousses. Le commandant était un homme très sévère et veillait à ce que je travaille à la perfection ; ce qui ne me dérangeait en aucune manière. J'essayais de faire de mon mieux pour lui plaire, mais le plus souvent par crainte. Je m'entendis si bien avec lui qu'environ deux mois après être entré à son service il congédia les deux autres mousses de la cabine et me dit qu'il m'accorderait un salaire équivalent à celui de ces deux autres mousses. Ainsi j'obtins douze florins par mois, qui équivalait au salaire que celui de n'importe quel autre marin à bord du navire, ce qui fut un très grand encouragement. Cependant, la pensée de la sévérité de mon commandant me fit verser des larmes ; mais il ne m'offrit pas le choix et je ne pus que m'exécuter. Bien qu'il fût sévère, il ne levait pas la main sur moi et ne tolérait pas que d'autres me frappent.

Après avoir passé un certain temps à Cadix nous partîmes pour Saint Sébastien en Biscaye. Nous amenions avec nous une Hollandaise, une passagère, appelée Yuffrow Doctoers, son fils et une jeune négresse, sa bonne. Cette femme était considérée comme une prostituée des marchands en Espagne. Elle était logée dans une cabine et sonnait très souvent la nuit pour que je me lève pour la servir. Je remarquai que le commandant n'appréciait guère que je lui prodigue des attentions. Je me procurai de l'étaupe que je nouai autour du battant de la cloche afin qu'elle ne puisse sonner. De cette façon, je me couchais et dormais tranquillement la nuit. Je commençai alors à m'enhardir et ne pensais plus autant à la

maison. Mais, bien que je possédasse le français et l'anglais, il me restait à apprendre le néerlandais pour comprendre ceux avec qui je naviguais, ce que je réussis à faire rapidement.

Une fois arrivés à Saint Sébastien, et nos marchandises débarquées, notre navire fut retenu ou loué au service du Roi d'Espagne dans la guerre contre les Français, ainsi devint-il vaisseau amiral commandant une flotte de douze navires espagnols. A l'époque, Bordeaux était occupé par les espagnols et nous devions y amener des renforts en soldats et en argent. Nous avions à bord leur général avec environs deux cents hommes, Espagnols et Hollandais. Bien que nous ayons plusieurs fois été à l'embouchure du fleuve menant à Bordeaux, notre capitaine n'avait pas envie d'y faire escale. Il en donnait pour prétexte au général les divers empêchements qu'il rencontrait, c'est pourquoi nous restâmes à croiser dans la baie de Biscaye pendant cinq mois environ, capturant des navires, chaque bateau français que nous rencontrions étant pour nous. Nous effectuâmes de nombreuses prises grâce auxquelles notre capitaine s'enrichît considérablement. Le port où nous maintenions nos contacts et où nous transportions les navires captifs s'appelait Pasages⁶, à côté de Saint Sébastien. Notre capitaine était de confession Catholique, et nous avions un frère prêcheur à bord qui disait la messe. En tant que mousse en charge de la cabine, j'avais soin de m'occuper des bibelots servant à recouvrir l'autel dans une malle. Une armoire que je recouvrais servait d'autel sur lequel se trouvait une image du Christ. Je m'étonne avec qu'ils m'aient laissé manipuler leurs objets de messe, mais comme j'étais le mousse du capitaine je suppose que cela ne les dérangeait pas, parfois même, si je me souviens bien, je me retrouvais à genoux avec eux.

Je vécus une grande aventure ! Il ventait énormément alors que nous nous engagions à l'entrée du port de Pasages, mais, presque devant le port, le temps s'assombrit si soudainement et le vent se fit si violent que nous eûmes du mal à apercevoir la terre bien que nous en fûmes tout proches. De part et d'autre nous avions de grandes falaises et au milieu du passage un rocher que nous approchâmes de si près qu'on aurait pu sauter dessus. Si nous n'avions pas manœuvré avec justesse, nul doute qu'aucun d'entre nous n'aurait pu être sauvé, ce fut plus une grâce de la providence que notre habileté. Notre navire arriva si vite dans le port qu'en jetant une ancre, le câble se cassa et le navire dériva droit vers une forteresse située sur la rive effrayant les spectateurs sur les murs qui s'enfuirent. Mais le navire échoua contre le château en heurtant son beaupré.

Une autre fois en mer, nous eûmes tellement de gros temps que notre beaupré cassât et l'un de nos canons de bronze à la proue rompit ses amarres, de sorte qu'avec le beaupré qui battait contre les flancs extérieurs du navire et le canon qui roulait à l'intérieur, nous courions un grand risque de sombrer. Le lendemain nous aperçûmes un navire s'approchant à vive allure. Voyant que nous n'avions pas de beaupré, il supposa que nous étions un navire de commerce hollandais, mais cela s'avéra le contraire au grand dam de l'infortuné. Nous l'attendîmes sans bouger comme si nous ne lui voulions point de mal. Quand cet infortuné s'approcha, nous lui demandâmes d'où il était.

- D'Amsterdam, nous répondit-il.

Nous lui demandâmes d'où il venait présentement,

- De Lisbonne, répondit-il.

C'était là la base de nos ennemis. Étant Espagnols, nous étions en guerre contre le Portugal. Nous lui demandâmes où il allait.

- A Bayonne en France, répondit-il.

Un autre pays ennemi. Sur ce, notre capitaine l'interpella :

- *Maina per el Ray de Spainea.*

Ce qui veut dire : "à l'assaut pour le Roi d'Espagne". Entendant cela le pauvre homme comprenant qu'ils avaient été trahis, essaya de s'échapper mais en vain. [*Dessin illustrant un navire de guerre Hollandais et un navire de guerre espagnol. Je me trouvais à bord du bâtiment de guerre espagnol qui s'empara du Hollandais*]. Nous l'arraisonnâmes et fîmes de toutes ses marchandises, constituées de sel et de sucre une prise de guerre. Le capitaine, s'emparant du courrier du malheureux hollandais découvrit que le coffre à sucre contenait une boîte de musc d'une valeur considérable. Il ramena ce coffre à bord comme son butin. Il le conservait discrètement comme s'il ne renfermait rien d'autre que du sucre. Il envoya le commissaire du bord, moi-même et un autre pour ouvrir le coffre, ce qui fut fait, la boîte ayant été trouvée fut remise secrètement au capitaine de manière à ce que son odeur n'atteignît jamais le nez du Général Espagnol, du moins à ma connaissance. Ce fut un excellent butin, fort rentable pour le capitaine. Car, lorsqu'il le transforma en pièces d'or (lesquelles il distribua aux marins) les marins l'avalèrent sous forme d'alcool au fond de leurs gosiers, car il s'y trouvait autant de marmelade de rhum que de sucre. Nous transportâmes ce butin dans le port d'attache où nous étions convenus de nos rendez-vous. Nous ne restions pas longtemps sur place mais allions et venions en mer à la recherche de proies. Nous rencontrâmes un autre navire, un

Français que nous piégeâmes de la même façon. Ce fût une capture conséquente car il transportait des ballots de tissus et de rubans.

C'est à ce moment-là que je me mis à piller autrui. Les premières choses sur lesquelles je fis main basse, furent des tissus de serge dont je m'emparai pour les envoyer chez moi en Angleterre. C'était une prise que nous avions également ramenée au port. Une autre fois que nous étions seuls en mer, séparés de la flotte toute une nuit, nous vîmes un grand navire que nous suivîmes jusqu'au petit matin afin de bien l'observer. Nous nous aperçûmes qu'il s'agissait encore d'un bâtiment français bien équipé en hommes et en canons. Nous nous attendions à devoir nous battre farouchement avec lui, mais notre impressionnante artillerie, nos six canons de bronze à la proue, le mitrillèrent sans relâche, sans compter les vingt quatre autres canons en fer ajoutés à nos deux cents vingt soldats et marins environ, tout cela terrorisa tant le pauvre Français qu'il se constitua prisonnier avec son équipage. Il venait de Terre-Neuve⁷, transportait la morue et naviguait en direction de son pays, se trouvant à seulement deux ou trois jours de son port d'arrivée. Nous entreposâmes cette prise dans la vieille cale avec le reste, le poisson étant fort bienvenu pour les Espagnols.

Bien que notre équipage se divisât en deux parties égales, il y avait exactement autant de Hollandais que d'Espagnols, il n'y eut qu'un seul différend entre nous. Nous trouvant à l'escale, au port, certains Flamands voulurent aller à terre. Les Espagnols qui montaient la garde les en empêchèrent. Ce qui déclencha immédiatement une mutinerie. Les soldats Espagnols saisirent leurs armes. La plupart des Flamands ayant débarqué à terre et l'un d'eux courant vers l'entrepont pour chercher des armes fut poignardé par un Espagnol avec

une rapière et il s'affala sur le pont. Moi qui étais un gamin me trouvais avec eux et ne pouvais aucunement échapper au danger puisque j'étais aussi sur le pont, mais je vis que les Hollandais eurent très vite le dessous.

L'habitude ici voulait qu'à chaque fois qu'un navire accostait au port, il y avait des canots qui venaient à bord. Dans chaque canot il y avait deux jeunes femmes pour le ramer ainsi le capitaine et les officiers eurent un canot pour eux, tandis que les marins disposaient eux aussi d'un canot pour des allers-retours à terre. Ces jeunes demoiselles étaient bien habillées et ne portaient pas de chaussures mais des bottillons pour ne pas se mouiller les pieds, elles portaient leurs cheveux à la manière des dames (de mauvaise vie⁸).

Après cinq mois passés de cette façon, les Espagnols libérèrent le navire. Nous retournâmes une fois de plus à Cadix en Espagne, la flotte espagnole nous rejoignant peu après. Sur ce, nous quittâmes la baie de Cadix en compagnie d'environ quinze ou seize voiliers, c'est-à-dire des Hollandais et des Hambourgeois, pour aller attendre en pleine mer nos cargaisons d'indigo, de cochenille, et de salsepareille débarqués en chaloupes de navires espagnols. Chaque navire possédait un signal pour permettre aux bateaux de savoir dans quel de navire il fallait transporter la cargaison. Notre capitaine était si préféré par les passeurs qu'au moment où ils mettaient à la mer, bien qu'ils connaissent les navires dans lesquels ils devaient décharger leurs cargaisons, ils préféraient mettre leurs marchandises chez nous. Une fois leurs cargaisons déchargées ils retournaient à terre dire aux marchands qu'ils n'avaient trouvé personne d'autre que le capitaine John Tilly. Notre capitaine étant irlandais et Catholique⁹ parlait couramment l'espagnole, outre le fait, qu'il était très généreux et tenait table ouverte pour ces passeurs. Il

y avait du vin et des quartiers de lard fumé en abondance, de même que de la viande et du poisson grâce à quoi il se mit dans leurs bonnes grâces, obtenant leur faveur en retour. Quand ils venaient à bord ils avaient pour habitude de me dire : *Boy, Boy, incha vino*, c'est-à-dire 'garçon, verse-nous du vin' car, tout ce qu'ils savaient était que je m'appelais 'Boy'. Peu d'entre eux ignoraient qui j'étais. Je parlais alors couramment la langue espagnole. Par ces moyens, notre capitaine, en eut gagné leur confiance et grâce à ses protestations d'être un vrai Chrétien, vît ses espoirs comblés. Nous obtînmes plus de marchandises déchargées dans notre navire que plusieurs autres bateaux ; nous avions ramené à bord environ trente tonnes d'argent, il y avait dans notre cale tellement de cochenille, d'indigo, et de salsepareille qu'elle était pleine à ras bord. Nous revînmes chez nous, à Amsterdam, avec une cargaison pesant environ trente mille livres.

Ainsi, entre les prises que nous avons effectuées et les marchandises avec lesquelles nous étions rentrées, notre capitaine s'enrichit tant qu'il cessa dès lors de naviguer. Quand nous fûmes arrivés au château (du port) il me dit que si j'en avais eu l'âge j'aurais pu commander le navire. J'avais alors seize ou dix-sept ans, il insista pour que je persiste sans retourner en Angleterre, son but étant de m'aider à faire mon chemin. Je pris son conseil et demeurai à bord avec un autre Capitaine sur quoi nous repartîmes encore pour l'Espagne.

De Cadix, nous allâmes aux îles Canaries ; de là nous naviguâmes jusqu'au Cap Blanca sur la côte du royaume de Berbérie afin de ramener du poisson en Espagne pour le carême. Personne de l'équipage, hormis le cuisinier, n'y avait précédemment été. Le capitaine et les timoniers dépendaient pour certaines choses de son avis. Mais lorsque nous fûmes à

quelques miles de la terre nous découvrîmes un haut-fond de trois brasses dont l'étendue de plusieurs miles nous effraya grandement car, il n'y avait guère plus d'eau que le tirant du navire au fur et à mesure qu'il avançait. Nous ne savions dès lors comment faire pour atteindre notre destination. Nous découvrîmes alors que les connaissances du cuisinier n'étaient bonnes que pour faire chauffer une bouilloire, domaine où il excellait. Le danger auquel nous étions confrontés était grand. Au cas où notre navire se serait échoué sur ce haut-fond et aurait été amené à terre, nous aurions été capturés comme esclaves, dans ce pays si lointain et sauvage où il y avait si peu de passage de commerce. A se demander si jamais quelqu'un aurait su ce que nous étions devenus. La providence voulut que nous réussissions à remettre le navire en eau profonde, ce qui fut pour nous une grâce divine. Nous nous dirigeâmes vers la terre à nouveau, loin des hauts-fonds et en terre ni le capitaine arrivant près de la terre, ni les timoniers ne surent quoi faire. Ne connaissant aucunement ce lieu et n'apercevant aucun habitant nous n'étions pas sortis de l'affaire. L'habileté du cuisinier ne nous fut d'aucune utilité.

Nous stoppâmes le navire et jetâmes l'ancre. Nous équipâmes une chaloupe avec hommes et des vivres afin de localiser le long de la côte, l'île d'Arguin¹⁰ où cohabitaient ensembles Hollandais et Maures étant cela notre destination au départ. La chaloupe s'étant éloignée de plusieurs lieues, au bout de quelques jours trouva enfin l'île et revint avec dix Maures et des filets de pêche que les Hollandais qui habitaient l'île nous avaient fournis. Ce fut une bonne nouvelle parce que nous étions dans une situation désespérée. Si nous n'avions pas trouvé l'île pour pouvoir procéder à la campagne de pêche, cela aurait été une perte considérable pour nous que de revenir bredouilles. Les Maures nous guidèrent vers une

baie sablonneuse où nous demeurâmes en sécurité près du rivage, à notre très vive satisfaction.

Après un certain temps sur place, nous aperçûmes un navire qui se dirigeait vers nous. Il s'avéra être un autre bâtiment hollandais qui venait chercher la même chose que nous. On se mit au travail avec nos filets ou nos seines pour tirer le poisson jusqu'au rivage. L'un des Maures se tint debout dans un endroit surélevé d'où, en regardant la mer, il pouvait apercevoir les bancs de poissons. Alors, il faisait signe à d'autres Maures dans la barque, et nos hommes portaient à la rame lancer le filet dans la mer. D'habitude, nous tirions de l'eau une tonne de poisson à chaque fois, si je me souviens bien, il s'agissait de bons, grands, magnifiques mullets, l'espèce la plus courante, appelée *leeses* par les Maures. Il y avait aussi une espèce de grand poisson semblable au saumon, un poisson excellent appelé *Carabeenes*. On ouvrait le poisson, on le salait et l'entreposions dans la cale. Je pense que nous dûmes en pêcher une centaine de tonnes. Il y avait aussi des truites en abondance qui nageaient autour du navire. Nous fabriquions nos hameçons avec des clous, nous les limions pointus et y faisions des encoches avec lesquels nous attrapions autant de truites que nous voulions. Nous attrapions les dites carabines avec des hameçons à requin en y accrochant comme appât, un mullet entier.

Il y avait aussi un autre poisson que les Hollandais appelaient *pillestart*,¹¹ ressemblant à une raie bouclée mais dont la face ressemblait plutôt à celle du singe ou une créature semblable qu'à un autre poisson. Les dards sur leur queue étaient venimeux. Nous jetâmes les seines pensant avoir rencontré un grand banc de mullets, mais il s'avéra que c'étaient des *pillestarts* qui ne valaient pas grand-chose à nos yeux. Notre chef Maure qui nageait près de la seine comme à

leur habitude, battant de l'eau avec les mains pour empêcher les poissons de sauter hors du filet, car les mullets sont une espèce de poissons sauteurs, capables de sortir du filet, rencontra l'un de ces *pillestarts* qui le piqua à la cuisse. Il se précipita, immédiatement à terre et, afin de faire sortir le venin, en guise qui de baume pour sa plaie, il alluma du feu sur le sable et y plongea sa cuisse, de telle manière qu'aucun d'entre nous n'eut osé faire. Cette même personne avait attrapé froid au dos. Il prit son grand couteau avec lequel il ouvrait le poisson, le mit dans le feu contre lequel il s'adossa, pendant qu'un autre Maure lui frottait le dos jusqu'à ce que le couteau fut chaud. Alors un autre prit le couteau, chaud comme il était et lui entailla le dos en plusieurs endroits. Le couteau chaud cautérisa la chair et l'empêcha de saigner. C'était leur remède contre la douleur ; de même que pour le mal de tête ils se balafraient le front de la sorte. C'est vraiment un peuple sauvage. Ils ont un teint clair a mi-chemin du noir et du blanc. Pour manger, ils se servent de carapaces de tortue marine comme assiettes et pour pain d'œufs de mullet séchés au soleil.

La première nuit que nous avions passée ancrés à la côte, nous entendîmes un bruit sur le rivage comme celui d'hommes appelant à grands cris. Nous ne savions pas ce que cela pouvait être, mais au petit matin, en regardant la côte nous vîmes sur la pointe de sable qui entraît dans la mer, une bête que nous supposâmes être un lion. Nous prîmes des armes pour aller à la rencontre de la bête que nous croyions être un lion. Cette pointe de sable étant étroite, la mer étant des deux côtés, nous nous dispersâmes de telle sorte qu'elle était obligée de venir vers nous ou d'entrer dans la mer. Nous avançâmes vers elle. Se voyant surprise, elle choisit de prendre la mer, sur quoi nous prîmes notre barque et la

poursuivîmes à la rame jusqu'à l'attraper vivante. Elle s'avéra être un chacal, pourvoyeur en nourriture du lion, qui cherchait une proie. Nous supposâmes que c'était une bête de la sorte qui avait poussé de grands cris toute la nuit. Les Maures allumèrent du feu dans le sable, mirent l'animal dessus quelque temps, puis le mangèrent. Il ressemblait à un chien bâtard.

Tout près de la terre, s'étendaient des plages de sable s'élevant par endroits en petites dunes. Les crabes étaient les animaux les plus nombreux que nous pouvions apercevoir ; ils creusaient des trous dans l'eau et se terraient dans l'eau pareils à des lapins. Il y avait aussi dans le sable de fins coquillages remarquables comme si un peintre les avait décorés et dont nous ramassions une quantité. Nous étions là depuis un moment lorsque nous vîmes un homme à l'aspect différent des Maures qu'on nous envoyait. Au bout d'un moment nous aperçûmes environ une demi-douzaine d'hommes armés de lances qui s'avançaient vers la mer. Par les gestes de nos Maures nous comprîmes qu'il y avait parmi eux une personne de qualité. Le chef de nos Maures voulut aller à terre, nos hommes embarquèrent bien armés dans la chaloupe pour l'y déposer, mais restèrent à bord ; c'est-à-dire nos hommes. Notre Maure alla rencontrer ces autres Maures à mi-chemin, puis se prosterna à terre jusqu'à ce qu'ils vinssent à lui ; geste qui dans leurs coutumes signifie des intentions pacifiques. Puis, il se redressa et leur rendit compte de notre présence. Alors ils vinrent à bord, apportant avec eux des œufs et des plumes d'autruche. Ils couchèrent à bord toute la nuit, mais dégageaient une puanteur de bêtes sauvages. Leur accoutrement ressemblait à une couverture appelée *allhage* en leur langue.

Entre temps, deux corsaires hollandais qui partaient aux Caraïbes passèrent par-là. Notre capitaine reçut une copie de leur ordre de mission de s'emparer de navires Anglais, les Anglais et les Hollandais étant en guerre à l'époque¹². En raison de cet ordre, ayant fait le plein de notre cargaison de poissons, nous mîmes à la voile. Nous naviguions de concert avec l'autre Hollandais qui pêchait avec nous. Quelques jours plus tard, notre compagnon sombra en mer. Nous sauvâmes les hommes de son équipage, nous retrouvant ainsi avec un équipage de soixante-dix hommes et vingt-quatre canons équipés pour attaquer les Anglais. [*Ici un dessin, sous-titré : Notre associé coulant à la côte berbère. Illustrant deux bateaux, l'un d'eux à moitié submergé avec le bout du grand mât cassé et son équipage dans un canot de sauvetage.*] Nous procédâmes donc en direction des Canaries et jetâmes l'ancre à Santa Cruz près d'un navire anglais qui y était mouillé. Nous projetions de le capturer, mais comme il s'en douta, il largua ses amarres et partit pour le large. Nous le pourchassâmes de notre mieux. [*Un dessin illustrant cet incident. Sous-titré : J'étais à bord du Hollandais attaquant l'Anglais.*] On tira sur nous depuis le château mais nous n'en eûmes cure, attachés à notre proie. Tout cela en vain, cependant, car, l'Anglais était plus rapide et pénétra dans le chenal d'Oratava où était stationné un autre navire anglais. Nous vîmes que nos desseins échoueraient. Le lendemain il y eut beaucoup de vent et une houle qui montait. J'étais à la barre avec quelqu'un d'autre, lorsque, en raison de la houle, je fus brutalement heurté par la barre qui me blessa. C'est pour cela que nous partîmes pour Cadix où nous déchargeâmes notre poisson. L'ordre parvint de vendre le navire qui le fut à des Espagnols.

J'aurais pu continuer à naviguer sur ce navire parce que le capitaine Espagnol qui m'aimait bien voulut que je

l'accompagne aux Caraïbes ; mais, un compatriote de Douvres m'en dissuada, me faisant valoir entre d'autres choses, que ma mère était malade ce qui m'inclina à l'écouter et à changer d'avis pour embarquer en tant que passager à bord du navire hollandais auquel il appartenait, pour rentrer chez moi. C'est à ce moment-là que nous parvint à Cadix où nous étions, la nouvelle d'une grande bataille navale ayant opposé les Anglais aux Hollandais. Cette nouvelle nous fut apportée par un bâtiment Hollandais qui avait été séparé du reste de sa flotte au cours du combat. Il raconta que des trois escadrons qui composaient la flotte Anglaise, l'un avait été pris à l'abordage, un autre avait été coulé. Il ne restait donc plus un seul bâtiment anglais dans la Manche. Cette nouvelle fut un grand réconfort pour les marchands Hollandais vivant en Espagne¹³. Sur ce, le bateau où j'étais, partit en compagnie de quatre autres en direction de l'Angleterre. Nous arrivâmes sans encombre dans la Manche. Au large de Plymouth cependant, nous aperçûmes deux navires battant pavillon hollandais qui nous prirent en chasse, et cela incita l'équipage de s'écrier joyeusement : " C'est donc vrai, il n'y a plus un seul Anglais sur la Manche ! " Pour autant, nous ne ralentîmes point notre allure, mais comme ils étaient plus rapides que nous, ils nous rattrapèrent à portée de leurs canons. Soudain, nous vîmes s'affaler le pavillon hollandais et le pavillon anglais hissé à sa place ; nous fûmes terriblement effrayés par un si brusque retournement de situation et notre optimisme partit en fumée. Ces deux bateaux nous abordèrent et nous nous rendîmes en douceur devenant leurs prisonniers sans opposer de résistance.

A bord de notre navire, se trouvaient trois autres Anglais, qui dès notre arrivée aux Dunes furent transférés à bord du vaisseau amiral où ils furent détenus, mais j'avais tellement

l'air d'un Hollandais qu'ils ne firent pas plus attention à moi qu'aux autres Flamands car, le meilleur anglais que je parlais ressemblait seulement à de l'ang[lais], personne ne pensant que je l'étais. Ainsi j'échappai à cette détention. Alors que nous étions à l'ancre, un navire Dunkerquois aborda le nôtre. Le capitaine qui connaissait mes amis me proposa de monter à bord de son bateau et de risquer de partir avec lui, cela me convint parfaitement. J'embarquai comme si j'avais fait partie de son équipage avec une telle assurance vis-à-vis des autres Anglais que personne ne découvrit mon stratagème. Cet homme me déposa sain et sauf à Deal. Ainsi échappai-je aux Anglais, c'était la première fois depuis à peu près trois ans que je mettais les pieds en Angleterre.

Bien que je fusse à terre, je n'étais pas en sécurité à cause du recrutement forcé et n'osai pas non plus parler anglais. Ce gentil capitaine Hollandais était si amical qu'il se proposa d'être mon interprète pour me louer un cheval, de peur que, parlant l'anglais, je ne fusse découvert.

Ceci fait, je me mis en selle et chevauchai jusqu'à Douvres. J'étais vêtu à la mode hollandaise : un chapeau boutonné devant, une paire de chaussures espagnoles, de sorte que, arrivant à cheval dans James's Street et croisant des soldats que je supposai être un détachement recruteur, ils murmurèrent en me regardant : "Surveillez le Flamand à cheval." Je continuai jusqu'au marché où je mis pied à terre. Un garçon vint me tenir le cheval et me demanda si je le ramènerais avec moi. Mais comme je ne voulus pas répondre en anglais, le Vieux Robert Gallant¹⁴ qui se trouvait là, dit au garçon d'emmener le cheval car le Flamand en avait terminé avec lui. Je m'avançai vers le vieux Michael Dehases,¹⁵ un marchand Hollandais résidant près du Leopoldus¹⁶, pour lequel j'avais une lettre adressée par notre capitaine, Dehases

étant d'une certaine manière associé dans l'affrètement du navire. Je lui racontai nos mésaventures. Je lui fis mon récit en néerlandais car je m'exprimais aisément dans cette langue, alors qu'en anglais on me prenait pour un Hollandais. Après lui avoir dit tout ce que j'avais à lui dire, je pris congé de lui en néerlandais. Il me demanda où j'allais.

- Chez moi, répondis-je.

- La maison ! s'exclama-t-il. Et ça se trouve où ? demanda-t-il,

- A l'auberge du Wheatsheaf, répondis-je.

- Ça alors ! s'exclama-t-il. Vous êtes le fils de la maison ? Questionna-t-il.

- Lui-même ! rétorquai-je.

- Attends ! s'écria-t-il, Je vais prendre mon manteau et t'y accompagner.

Il était l'un des propriétaires du navire sur lequel j'étais parti naviguer, que nous avions vendu aux Espagnols, de sorte que ma mère lui demandait souvent de mes nouvelles quand j'étais au loin, mes parents ne sachant pas si j'étais mort ou vivant, bien que je lui envoyai parfois de mes nouvelles quand l'occasion se présentait.

Mais pour revenir à mon récit, il ramassa son manteau et nous fîmes le trajet à pied ensemble jusqu'à ce que nous parvinmes tout près de la maison, où j'aperçus ma mère dans la rue avec une autre femme, sa voisine. En nous voyant de loin, ma mère dit à l'autre femme :

- Voici venir Monsieur Dehases en compagnie d'un Flamand. Peut-être nous apportent-ils des nouvelles de Ned, ignorant complètement qu'il s'agissait de moi. Le vieil homme

me demanda de ne rien dire, heureux à l'idée de lui jouer un tour. Lorsque nous approchâmes de ma mère, elle me regarda sans me reconnaître, mais demanda au vieil homme s'il avait des nouvelles de son fils, loin de penser que son fils se trouvait devant elle. Le vieil homme lui demanda d'être patiente et qu'elle en aurait en temps voulu. Je supposai que pour elle il s'agissait du même vieux refrain. Je discernai bien l'affection frustrée qu'éprouvait une mère, mais ne laissai rien paraître de mon identité encore un moment jusqu'à ce que je finisse par me faire connaître avec beaucoup de bonheur et de joie.

Ma mère ne tarda pas à me ramener à la maison où l'on me débarrassa de mes habits flamands or, sous ma chemise je portais un sac attaché à ma taille dans lequel j'avais caché cent vingt pièces d'or¹⁷ reçues comme salaire lorsque notre navire fut vendu - ces pièces je les remis à ma mère et à mon père. Je continuais en effet de leur envoyer tout ce que je gagnais, de sorte que ce que je leur avais envoyé et ce que j'avais ramené, représentait une somme d'environ quarante ou cinquante livres. Je possédai dorénavant un costume à la mode anglaise pour m'habiller qui avait des points (de la dentelle) autour du genou. J'étais très bien habillé mais la mode hollandaise me paraissait toujours plus élégante.

Malgré la liesse que j'éprouvais, maintenant que j'étais habillé à l'anglaise je risquais d'être recruté de force dans la marine, le fait de parler néerlandais ne pouvant me permettre d'y échapper.

Peu après mon retour à la maison, le capitaine d'un navire arriva des Dunes. Il s'appelait George Fene originaire de Londres et était en partance pour Terre-Neuve et Malaga. Il avait besoin de recruter six hommes d'équipage. Je m'embarquai avec cinq autres hommes pour une solde

mensuelle de quarante et un shillings.¹⁸ Une fois embarqués, nous eûmes connaissance de très mauvais bruits concernant notre capitaine, si bien que certains d'entre nous décidèrent de quitter le bord. Mais j'expliquai à mes compagnons qu'en dépit de leur décision de s'en aller, je ne voulais pas décevoir le capitaine étant décidé à partir ; ils furent ainsi convaincus de rester. Envers certains d'entre eux, il était très brutal et s'ils désobéissaient, il les attachait au cabestan pour les fouetter ; en revanche, il était très gentil à mon égard. Mais, je faisais très attention, dans la mesure où je recevais un salaire très conséquent tout en ne sachant pas reconnaître les différents gréements en anglais, quoiqu'en néerlandais je n'eusse point de mal à les repérer, en outre j'étais très jeune pour avoir un salaire si élevé. Je craignais de n'être pas non plus bien accepté à bord que les autres car il me restait encore beaucoup de choses à apprendre à faire selon la manière anglaise. Je prenais soin de plaire par mon sens de l'initiative, également à l'égard des autres officiers, de sorte que si j'avais failli dans quelque chose je pouvais compenser cela par ma diligence.

Après avoir quitté les Dunes, nous fîmes escale à Plymouth. C'est ici que le barreur fut congédié et je fus nommé à sa place. Le capitaine me prit en affection, mais à chaque fois que je parlais anglais, ceux qui ne me connaissaient pas me prenaient toujours pour un Flamand. Peu à peu, cependant, ma langue maternelle me revint naturellement et je pus désigner les gréements par leurs noms et utiliser les expressions maritimes qu'il fallait. Je m'enhardis et pensai mériter mon salaire que je perçus effectivement sans aucun scrupule à l'issue de notre traversée. Nous étions partis de Plymouth en direction de Terre-Neuve pour charger des poissons et le ramener à Malaga, ce nous accomplîmes non

sans grandes difficultés en raison de l'état de guerre où nous étions avec la Hollande. Car des quatorze navires anglais partis de Terre-Neuve, nous n'étions plus que trois ou quatre en arrivant à l'entrée du Détroit, le reste étant capturé, je pense, par un escadron de navires hollandais. Nous réussîmes à leur échapper en compagnie d'un ou deux autres et arrivâmes à bon port à Malaga.

Notre capitaine était fort sévère. A Terre-Neuve, pour un léger manquement à la discipline, il fit amener l'un de mes compagnons au cabestan¹⁹ et demanda qu'on lui attachât un panier rempli de mitraille en fer autour du cou avec ses mains attachées à une barre, jusqu'à ce qu'il juge la punition suffisante, puis il le débarqua sur un rivage inconnu. Cet homme réussit cependant à trouver un navire qui le ramena en Angleterre. Cette sévérité (à l'égard de notre compagnon) nous affligea, nous autres, gens de Douvres, et nous allâmes voir le commandant pour lui donner notre démission. Il nous ordonna de venir dans sa cabine pour nous remettre nos paies. Nous pensâmes qu'il était sincère, mais au lieu de nous donner de l'argent, il ordonna aux officiers d'amener certains au cabestan, sans vouloir me remarquer comme si je ne faisais pas partie de cette querelle. En cela, il se montra gentil à mon égard et le resta pendant toute la traversée. Lorsque nous arrivâmes en Espagne, comme je possédais l'espagnol, cela lui fut extrêmement utile et il me confia la charge d'acheter les provisions ainsi que toutes les autres missions qui incombaient à un commissaire de bord.

Sur la route du retour, nous échappâmes aux Hollandais, mais arrivés dans la Manche, un bateau vint se mettre en travers de manière à pouvoir nous aborder. Parés à nous battre, et bien équipés en hommes et en armes, nous étions prêts à l'accueillir. C'était mon tour d'être à la barre. Je n'étais

guère tranquille car j'aurais préféré être à mon poste parmi les canons. Quand il fut sur le point de nous aborder, sa livarde se trouvait sous le beaupré, je fus appelé par mon capitaine pour les interpeller, puisque je connaissais des langues étrangères : le néerlandais, le français, et l'espagnol. Mais ils ne répondirent pas et ne hissèrent pas non plus leur pavillon. Nous étions prêts à les mitrailler, lorsque nous le vîmes s'éloigner en évitant le combat. S'étant aperçu qu'il rencontrerait une féroce résistance il fuyait en espérant pouvoir trouver une pauvre proie dont il pourrait s'emparer avec moins de difficulté. Nous pensâmes qu'il s'agissait du *Patrick* ou du *Francis*,²⁰ un bâtiment de guerre royal qui s'attaquait aussi bien aux Anglais (à l'époque de l'exil du Roi) qu'aux Hollandais. Après avoir échappé à tous les dangers, bien que seuls, nous entrâmes dans la Tamise où nous eûmes tous les problèmes du monde à nous protéger de l'enrôlement forcé.²¹ L'un des hommes du bâtiment de guerre s'empara de moi dans l'entrepont. Comme il faisait un peu sombre et comme il était seul, je ne tardai pas à me libérer de lui et courus vers l'armurerie. Ceux qui étaient sur le pont hissaient les voiles contre le mât afin d'immobiliser le bateau, par pure chance la chaloupe vira contre le bord de l'armurerie et je pus rapidement m'y glisser ne sachant que faire d'autre. Une fois dans la chaloupe, je la conduisis du côté du navire qui se trouvait contre le bâtiment de guerre. Vous pouvez imaginer la peur qui m'envahit à ce moment-là. Je n'avais d'autre solution que de me cacher aussi loin que je pus sous la grande voile où je demeurai jusqu'à ce que la chaloupe revînt contre la poupe du navire. Il faut vous dire que l'amarre de la chaloupe était restée attachée à la poupe du navire. Ils étaient si occupés à poursuivre nos hommes à bord que je réussis à leur échapper ainsi tandis que d'autres étaient capturés.

Les propriétaires de notre navire ayant appris que nous étions arrivés dans la Tamise envoyèrent des marins Portugais nous aider supposant que nous avions été enlevés par les recruteurs. Quand ils arrivèrent à bord, le capitaine qui m'aimait bien ainsi que deux ou trois marins, nous proposa d'aller à terre, occasion que nous saisîmes promptement. Une fois à terre, avant Gravesend, nous prîmes des chemins détournés pour rentrer. Les recruteurs se trouvaient également sur les routes, nous arrivâmes sains et saufs à Rotherhithe par des petites routes et nous nous réfugiâmes dans une taverne, où nous restâmes cachés, nous restaurant, faisant bonne chère et buvant, sans toutefois oser sortir dans la rue. Néanmoins, j'étais inquiet car je souhaitais aller à bord pour protéger mes affaires et ce que je possédais de peur qu'elles ne fussent volées à bord. L'homme chez qui nous étions réfugiés était cuisinier qui me fit la faveur de me prêter ses vêtements. Une fois tout habillé, complètement débarrassés de mes habits en toile de marin, on pouvait me prendre pour un marchand portant un chapeau gris, et des bas rouges sous des bas gris à la mode du jour. Ainsi équipé, je fis une tentative et louai un canot dans lequel j'embarquai. Notre navire était déjà presque parvenu à la hauteur de Ratcliff où une autre chaloupe du bâtiment de guerre était arrivée pour y rechercher encore des hommes. Je tombai sur leur lieutenant et d'autres officiers buvant du vin dans l'entrepont, parmi eux se trouvaient certains de nos officiers. Selon mes souvenirs, leur lieutenant demanda à notre contremaître qui j'étais. Il répondit que j'étais un marchand de Billingsgate. Et c'est comme marchand de Billingsgate que je me fis passer le reste de la journée. Le lendemain, au moment où je revenais à bord m'imaginant que mon déguisement ferait encore l'affaire ; le contremaître m'apercevant, me fit

des signes de la main pour que je m'en aille, aussi retournai-je à ma cachette. A ce même moment, le lieutenant et son équipe pourchassaient nos hommes à bord. Ils croyaient avoir trouvé le marchand de Billingsgate en la personne du canonnier en second qui m'avait dénoncé et qu'ils avaient emmené. Mais sans succès en ce qui me concernait, de sorte qu'après cela je n'osai plus sortir de ma cachette. Le capitaine me versa ma solde, et nous étions deux ou trois autres ressortissants de Douvres qui voulions retourner chez nous. Nous arrivâmes sains et saufs à Gravesend. Là, nous louâmes des chevaux et un homme pour nous servir de guide puisqu'il connaissait le chemin mieux que nous, ainsi que les auberges, entre Gravesend et Rochester, où étaient postés les recruteurs. Il allait loin devant nous et nous suivions ses gestes nous indiquant lorsqu'il fallait accélérer le pas ou ralentir. Arrivés à une auberge à mi-chemin entre Gravesend et Rochester, il accéléra soudainement et ma jument détala si vite qu'elle faillit me désarçonner m'envoyant en arrière. Mais tel un marin je m'agrippai en selle, échappant au danger. J'arrivai à bon port à Douvres où je donnai tout mon argent à mon père et à ma mère comme je l'avais fait précédemment

Ici se termine le récit de ce voyage.

Maintenant que je me trouvais une fois de plus à la maison, au lieu de m'amuser en compagnie de mes amis, j'étais encore terrifié par la présence des recruteurs, ne pouvant ni marcher dans les rues sans danger ni dormir en paix. Mon frère, un marin de trois ans mon aîné²² se trouvait aussi à la maison où nous restions dans nos chambres tels des prisonniers. Bien que nous puissions empêcher tout intrus d'accéder à nous par les escaliers, malgré tout, cette vie là

ressemblait par trop à une vie de prisonnier, et nous nous ennuyions tellement que nous convînmes d'embarquer comme volontaires à bord d'un bâtiment de guerre alors ancré au port. Ayant pris cette décision, nous montâmes nous enrôler à bord pour prendre la mer en direction des côtes françaises où nous rencontrâmes trois navires marchands français. Nous étions en guerre contre la France et contre la Hollande. Comme nous étions parés à les combattre et que nous allions en prendre possession sous voiles, le commandant m'ordonna de monter avec lui à bord d'un des français. J'étais sur le gaillard avant avec un sabre d'abordage prêt à obéir, tandis que nos hommes braquaient en même temps nos gros canons sur lui. Nous avions si peu d'espace entre nous que nous fûmes obligés de virer de bord de peur de nous fracasser l'un contre l'autre. Nous fûmes rapidement en position de les bombarder mais nous étions si proches de la côte française, qu'avant d'avoir pu monter à l'abordage, ils manœuvrèrent et filèrent rapidement, se mettant en sécurité, bien qu'ils aient perdu plusieurs hommes dont les corps furent rejetés à la côte à Newhaven, selon ce que raconta quelqu'un qui les avait vus lorsque nous revînmes en Angleterre.

De la même façon que j'avais guerroyé avec les Hollandais contre les Anglais, je continuai à servir dans la guerre contre les Hollandais sur cette frégate environ jusqu'à ce que la paix fut déclarée. Il n'y avait pas longtemps que je servais sur ce navire [*Dessin illustrant les quatre bâtiments de guerre.* Ici, je me trouvais à bord d'un bâtiment de guerre anglais combattant les Français.], que je fus promu quartier-maître. De sorte qu'au cours des guerres entre le Roi et le Parlement, je servis en mer plusieurs maîtres. Puis, je servis du côté Espagnol contre les Français, ensuite du côté Hollandais

contre les Anglais avant d'être enlevé d'un navire de Dunkerque, *Dunkirker* par les Anglais ; je servis alors avec les Anglais contre les Hollandais, et je finis par être capturé par les Turcs qui m'obligèrent à me battre contre les Anglais, les Français, les Hollandais, les Espagnols et le reste de la Chrétienté. Une fois libéré des Turcs, je fus recruté sur un bâtiment de guerre pour combattre les Espagnols jusqu'à ce qu'enfin ces derniers me capturent à leur tour.²³

Ayant par deux fois servi à bord de bâtiments militaires et me trouvant à la maison, j'embarquai pour La Rochelle avec William Tucker de Douvres, pour une paie de quarante-trois shillings par mois à bord du vaisseau *The Christopher*, et une cargaison de harengs fumés. Nous quittâmes la jetée (de Douvres) en compagnie de trois autres vaisseaux : l'*Alexander White*, le *William Gregorie*, et le *John Quin*. En vue de l'île de Wight, nous nous retrouvâmes dans une violente tempête et le *Sander White* s'échoua dans les parages de Beachy, et le *William Gregorie* s'échoua à Shoreham tandis que le *John Quin* se fracassa contre les musoirs de la jetée de Douvres en essayant d'y entrer. D'après les rapports plus de quarante vaisseaux avaient été perdus dans cette tempête entre la Rivière et l'île de Wight. Nous étions très mal équipés dans ce vieux vaisseau, en matériel comme en voiles, en gréements et en cordages, sans compter avec un capitaine alcoolique. En effet, notre grande voile fut mise en pièces dans la nuit et les poulies tombèrent en nous frôlant les oreilles, les cordages et les cuirs à rasoir étant tous pourris ; ce qui nous mettait dans une situation très périlleuse.

Le capitaine gisait saoul dans sa cabine sans pouvoir en bouger. Je demandai au mousse de lui dire que la grand-voile s'était envolée en morceaux. Il répondit ne pouvoir rien y faire et demeura immobile alors que, de toute évidence, notre

vie était en jeu, si violente était la tempête. Nous fûmes sauvés grâce à la providence divine et sans aucune aide de la part de notre capitaine, grand amateur de cognac, ainsi nous échappâmes à un naufrage où nous aurions été engloutis par une mer déchaînée. Ceci se produisit dans la nuit, le lendemain matin nous fûmes poussés par la tempête jusqu'à la côte française en face de Guernesey. A ce moment-là, le capitaine sortît constater que nous étions en difficultés, étant sans grand-voile, il nous ordonna alors de descendre les voiles de hune principales. Un autre marin et moi grimpâmes avec beaucoup de difficultés dans la hune et réussîmes à les défaire. Nous étions dans un si piètre état, les cordages étaient si usés et le navire plongeait tellement que ceux restés en bas s'attendaient à tout moment à ce que je fusse projeté par-dessus bord car je m'étais avancé le long de la vergue. Pendant ce temps, notre capitaine s'assit à l'entrée de sa cabine avec une dame-jeanne de cognac calée entre ses jambes afin de nous en servir une rasade lorsque nous serions descendus. Mais un coup de houle bienvenu, si je puis dire, le projeta avec sa bouteille qui se brisa sur l'autre bord. Alors le capitaine dessoula faute de cognac et put nous assister dans une certaine mesure, car il était assez compétent lorsqu'il était à jeun.

Nous mîmes le cap en direction des côtes anglaises et arrivâmes en vue de Plymouth, mais nous prenions tellement l'eau que nous dûmes pomper l'eau sans relâche, nuit et jour pendant toute cette traversée. Les dangers rencontrés au cours de ce voyage, jusqu'à la fin, sont impossibles à décrire. Arrivés à Plymouth nous nous efforçâmes de combler les voies d'eau. Notre capitaine se remit à boire et il prétendit alors que nous avions été ensorcelés. Nous étions alors tous des inconscients et avions peu de gratitude pour toutes les

grâces divines qui nous avaient été octroyées, aussi nous nous laissions aller une fois à terre, à boire et à nous amuser selon l'habitude des gens de mer.

Nous étions tous en train de boire à l'enseigne du "Dover Castle" lorsqu'en sortant nous tombâmes sur une escouade de recruteurs pour la marine qui s'emparèrent de moi et me demandèrent à quel navire nous appartenions. Nous leur donnâmes le nom d'un bâtiment de guerre, ce qui était un mensonge, mais il se trouvait que les recruteurs appartenaient justement à ce navire-là. C'est ainsi que nous nous sommes trahis, et ils s'emparèrent de moi mais pas au point que je ne réussisse à leur échapper ; comme il faisait nuit, je réussis à les perdre en même temps que mes compagnons. Mais, ces derniers réussirent eux aussi à se sauver et nous réussîmes à nous retrouver.

L'équipe de recruteur ne voulut pas en rester là mais nous guettèrent afin de nous attraper à bord de notre navire. Nous nous tenions sur nos gardes, prêts à fuir sur les collines surplombant le port dès que nous entendrions une chaloupe s'approcher. Mais, ils allèrent se poster avec leur chaloupe derrière le bâbord d'un navire où nous ne pouvions pas les voir embusqués. Tandis que nous étions occupés dans un canot à réparer l'anse d'un filet et à transporter une ancre, nous étant écartés du navire, ils fondirent soudain sur nous et m'enlevèrent avec un autre homme, nous ramenant à leur bateau. Je leur dis que notre capitaine avait un sauf-conduit qui permettrait de nous remettre en liberté. L'un d'eux me demanda de le lui présenter, je lui répondis que même si je lui donnais, il ne serait pas capable de le lire, à quoi il se mit en colère. Je lui avais ainsi répondu seulement pour le plaisir, sachant que j'étais en leur pouvoir. Entre temps, avant que nous ne nous fussions embarqués à bord du navire qui était

au mouillage notre maître réussit à nous rattraper dans une autre barque. Il leur montra un ancien sauf-conduit périmé. Le fait que je leur aie déjà mentionné ce document avec beaucoup d'assurance fit qu'ils nous libérèrent sans même y jeter un coup d'œil. S'ils l'avaient lu, cela ne leur aurait rien dit. Ce qui fait que nous retournâmes à bord de notre vieux vaisseau faisant eau de partout.

Après cela, le vent tourna au beau fixe. Nous levâmes l'ancre, le bateau continuant à prendre l'eau. Le vent étant contraire, nous fîmes escale à Falmouth. Après y avoir passé quelque temps suivant nos vieilles habitudes nous reprîmes la mer, mais une fois au large, le vent contraire souffla à nouveau et nous poussa hors de la Manche plusieurs jours jusqu'à ce que nous nous retrouvions à court de provisions, au point que nous craignîmes de devoir manger des harengs fumés crus par manque de combustible. Finalement, un bâtiment de guerre français nous aborda et nous ordonna de mettre nos canots à l'eau. Cela fait, le capitaine, moi-même et un autre homme montâmes à leur bord où nous fûmes complètement déshabillés.

Ils prirent notre canot et montèrent à bord de notre navire, ils s'emparèrent de nos sacs de couchage et les remplirent d'une réserve de cuves de girofles sèches que nous avions à bord, en même temps que nos vêtements et tout ce qui semblait leur plaire, puis ils nous renvoyèrent à bord de notre vaisseau. Ils se comportèrent ainsi bien que notre destination fût la France et que nous ne fussions pas en guerre contre la France. Lorsque nous revînmes à bord, nous découvrîmes que nos vêtements avaient disparu, de sorte qu'il ne nous restait que ce que nous avions sur le dos, quelques gilets et quelques caleçons ou pantalons malgré le temps hivernal. Nous fûmes bien obligés de prendre notre mal en

patience, de résister au froid et de continuer à pomper l'eau sous peine de sombrer. Notre capitaine qui venait déjà de s'imbiber d'alcool, éprouva le besoin de saluer leur départ en faisant tirer au canon, alors qu'ils venaient de nous dépouiller, comme s'il s'agissait d'amis à nous ; contre quoi je protestai. Mais les Français au cours de leur fouille avaient fait perdre à la poudre que nous avions à bord sa cohésion ainsi, lorsque le coup de canon fut tiré, la poudre prit feu et souffla la barbe et les cheveux d'Edward Moor en lui brûlant les mains, rendant ses ongles pareils à des boudins noirs. J'entrepris de le soigner, appliquant une pommade faite de gras de chandelle et lui pansant les mains avec de la charpie, huit jours durant environ, n'ayant point d'autre remède.

Le lendemain de cet accident, si je me souviens bien, nous eûmes une belle journée qui nous permit, le capitaine et moi-même, d'observer le soleil. Quand nous eûmes fini nos calculs, nous trouvâmes une différence d'un demi-degré, correspondant à trente miles. Il avait orienté son observation plus au sud que moi. Il fixa donc son cap sur son résultat, bien que je lui fis remarquer qu'ainsi il nous conduirait à la côte. Il critiqua [ma façon de me servir de] mon instrument et ma jeunesse. Je lui répondis que j'avais une bonne expérience de mon instrument qui était bien réglé. Tout cela lui importa peu, c'était lui le maître à bord. Il s'agissait d'un instrument que le timonier Hollandais m'avait donné alors que je naviguais comme mousse à leur bord, ayant appris d'eux ce que je connaissais concernant la navigation. Nous naviguâmes donc conformément à ses ordres toute cette journée-là sans apercevoir la terre et continuâmes toute la nuit jusqu'aux environs de cinq heures du matin. On était juste avant l'aube et j'étais à la barre. Soudain, notre vaisseau heurta le haut-fond car il faisait encore nuit et nous n'avions pas vu la terre.

Nous fûmes d'un coup complètement coincés sur le haut-fond et en restâmes tout ébahi car, il faisait tellement noir que nous pouvions à peine nous apercevoir l'un l'autre. Nous y restâmes jusqu'à ce que le jour se lève et vîmes que nous avions échoué sur un banc de sable situé entre une île nommée Yeu dans la baie et la côte française. Il fut alors décidé que dès la marée montante nous repartirions. Si la marée avait trop monté, nous aurions tous périés en raison du nombre de voies d'eau. Une ou deux heures après avoir repris la mer une tempête s'éleva. Je vis les vagues casser si loin de la côte que je pensai y laisser ma vie ; mais la grâce divine fit que nous réussîmes à nous en sortir. Mais la tempête était si violente pendant deux ou trois jours que la barre du gouvernail se brisa ainsi que le conduit du fourneau avant laissant l'eau entrer dans le navire. Il est difficile de décrire les dangers et les épreuves que nous dûmes endurer par ce froid hivernal, par manque de vêtements, car nous étions trempés et devions continuer ainsi jour et nuit, ces brutes de Français nous ayant complètement dépouillés de nos habits. Enfin le Seigneur Dieu voulut que nous atteignîmes la Rochelle où nous apprîmes que cette tempête avait provoqué la perte de sept voiliers hollandais en mer, la plupart des hommes s'étant noyés.

Nous déchargeâmes notre cargaison en Charente et rechargeâmes du vin à ramener en Angleterre. En mer, notre capitaine eut une douleur à l'épaule due au fait qu'à terre, il avait couché chez un Français où brusquement, dans la nuit, il fut projeté de son lit par terre, sans doute sous l'empire d'un esprit malin. Sur la route du retour, à cause d'un vent contraire, nous fîmes escale à l'île de Wight, et repartîmes dès que nous eûmes bon vent. Notre capitaine n'appréciait guère l'homme qui était à la barre. Fou furieux contre lui, le

capitaine injuria ce malheureux, l'accusant d'être le sorcier qui lui avait jeté un sort, à tel point que je dus reprendre la barre pour la satisfaction du capitaine, mais il ordonna que l'on fit du feu et que l'on y mît un épi-soir. Lorsque le fer rougeoya, il le prit et l'enfonça dans le grand mât pour punir ou encore pour tuer ce sorcier, ainsi fantasmait-il ; fantasmes dont nous eûmes de nombreux échantillons jusqu'à la fin de notre voyage. Nous arrivâmes dans le port de Douvres avec l'épi-soir planté dans le grand mât, ce qui fit aller les mauvaises langues, et des moqueries envers notre capitaine qui s'en moqua. Nous avons passé environ six mois dans ce voyage. Je me souviens que je touchai une paie de quatorze livres ainsi qu'une légère indemnité pour les vêtements perdus. Ainsi s'acheva ce pénible périple.

Le commandant suivant de ce navire en partance pour la France, s'appelait Robert Hopkens. Mon frère, John Coxere, faisait partie de l'équipage. Ils étaient ancrés sur la Tamise, à Londres, et, me trouvant là, je me sentis inquiet, et montai à bord pour demander à mon frère de ne pas continuer le voyage dans cette vieille barcasse, mais d'embarquer plutôt sur le navire où se trouvait mon beau-frère Hiway. Il me répondit qu'il se croyait être ensorcelé par ce vieux rafi-ot. Ils prirent donc la mer et périrent en mer, de sorte qu'à ce jour personne n'a plus jamais entendu parler d'eux ; on suppose que le vaisseau sombra, tant il était vieux. Avant que je ne cesse de naviguer à bord du vieux rafi-ot, j'avais été à Amsterdam voir John Tilly, mon ancien capitaine. Je faisais partie de l'équipage d'un petit vaisseau ayant fait escale à Rotterdam. Il menait une vie vaillante ; ayant quitté la mer et devenu marchand et propriétaire de plusieurs navires, il avait mis notre timonier aux commandes d'un navire de trois cents tonnes, avec lequel il était en France à son bord. Mon ancien

capitaine me dit qu'il comptait le congédier de ce navire et souhaitait, qu'une fois rentré au pays, je fasse de nouveau un court voyage à Amsterdam pour y retrouver ce navire lorsqu'il y reviendrait. Je me dépêchais d'aller en Angleterre. Nombre d'incidents se produisirent pendant ce voyage, que je supposais pouvoir être effectué en cinq ou six semaines, mais qui demanda six mois avant que le navire ne puisse revenir à Amsterdam. Comme je ne m'y trouvais point, le capitaine l'envoya au Groenland, où il se retrouva prisonnier des glaces. L'ayant appris, je ne partis pas, mais restai en Angleterre, naviguant avec mes compatriotes. J'avais alors environ vingt et un ans. Mon ancien capitaine me manifesta en cela de l'affection de vouloir me confier, aussi jeune que j'étais, pareil navire, n'étaient-ce les contretemps qui avaient contrarié ses projets.

Étant revenu depuis quelque temps à la maison, je fis un voyage à Newcastle en compagnie de Thomas Wallop²⁴ de Douvres. Je m'étais mis d'accord avec lui pour être payé quarante shillings pour cette traversée. Ayant effectué ce voyage en dépit de grandes difficultés pour échapper aux patrouilles de recruteurs, (à ce moment-là en effet, on était en train d'armer une flotte pour aller aux Antilles s'emparer d'Hispaniola, mais ce projet échoua, les Espagnols étant beaucoup plus rusés, ils nous obligèrent à quitter l'île avec beaucoup de pertes humaines.^{25**} Sur ce nous débarquâmes à la Jamaïque et l'enlevâmes à l'Espagne.), nous atteignîmes sans encombre le chenal de Douvres avec notre cargaison de charbon. Là, le commandant nous déclara qu'il voulait partir vendre son charbon en France. Mais comme j'avais convenu de m'embarquer pour revenir à Douvres, je refusai de rester à bord, et me libérai en prenant mes quarante shillings au grand

mécontentement du commandant qui aurait plutôt voulu me retenir, quitte à augmenter ma paie.

J'avais une préoccupation beaucoup plus importante que je ne lui dévoilai pas, mais qu'il m'avoua comprendre lorsqu'il revint à Douvres, car il avait appris que j'étais sur le point d'investir moi-même dans *un vaisseau*, c'est-à-dire à prendre femme.

Cela se produisit en 1655. Au mois qu'on appelle août²⁶ je me mariai à l'âge de vingt deux ans, mon épouse ayant également vingt deux ans car nous étions tous deux nés l'an 1633.

Lorsque je décidai d'épouser ma femme, je ne fis rien sans le consentement de ses amis et des miens, mais je fus un peu négligeant en ce que j'omis de demander à mon beau-père son consentement jusqu'au moment où tout serait décidé entre nous deux, dans la mesure où je ne doutais point de son accord puisqu'il connaissait nos intentions, rien ne se passant réellement en secret.

Bien que je fusse jeune et que j'eusse passé toute ma vie en mer parmi les gens les plus farouches, à guerroyer contre toute sorte de nations étrangères, j'imagine que peu de jeunes de mon âge ou même plus âgés, eussent tenté cette aventure. Cependant, au milieu de toutes ces aventures j'estimai être resté aussi juste dans mes entreprises, qu'honnête envers tous ceux que j'eus l'occasion de servir quelque fût leur pays d'origine. Et aussi sincère, envers ceux avec qui j'avais eu à faire en toutes circonstances que l'aurait été tout jeune homme dans ma situation, bien que je doive admettre avoir un caractère par trop bouillant, ayant dû me débrouiller seul parmi des peuples et des pays qui m'étaient étrangers. J'étais le plus souvent occupé à un projet ou à un autre, rarement sans emploi, et n'avais ni l'envie de paresser à la maison ni

celle d'aller gaspiller bêtement de l'argent dans des tavernes. Car, lorsque j'étais mousse sur le navire Hollandais j'avais épargné, paie et pourboire compris, presque quarante-cinq livres que des marchands m'avaient donnés, outre ce que j'obtins par la suite, ayant toujours obtenu de bons salaires, donnant tout ce que j'avais à mon père et à ma mère supposant qu'ils me le rendraient lorsque j'en aurais besoin à l'occasion.

Maintenant, pour en venir à la situation d'homme marié qui était la mienne, je commençai à me faire du souci, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant, mais je me rassurai sachant que j'avais remis entre les mains de mon beau-père une somme conséquente qui pourvoirait à notre situation présente, et que je pourrais confier à mon épouse pendant que je repartirai naviguer pour augmenter mon pécule. Ayant eu besoin de puiser dans mes économies qui étaient le fruit de beaucoup d'épreuves et de dangers traversés, je demandai à mon beau-père de me les remettre. Comme il n'était pas en mesure de me les rendre, je dus me contenter d'environ quatorze livres, à la suite de quoi je me dépêchai de reprendre la mer. Je n'ai guère envie de m'étendre là-dessus, laissons cela et continuons avec ce qui suit.

Dans toutes mes aventures précédentes en mer, je n'avais jamais été capturé ou naufragé bien que parfois je n'en aie pas été loin ; mais je ne m'étais jamais retrouvé à bord d'un navire en perdition ou capturé, au contraire, je prospérais et gagnais de bons salaires. Avec la perte inattendue de mes économies qui me tombait dessus, c'était comme s'il me fallait réinventer le monde pour ainsi dire, tout recommencer en faisant cette fois doublement attention car je n'étais désormais plus seul.

Au bout de sept semaines de mariage, j'embarquai à bord d'un navire commandé par un inconnu, un Londonien. Son

bateau²⁷ était aux Dunes en partance pour le détroit. Je n'avais en effet, pas de relations liées au commerce maritime qui auraient pu m'aider ou me recommander : mais comme je savais me faire apprécier des étrangers, je réussis à obtenir un embarquement payé trente-six shillings par mois. Nous quittâmes les Dunes en route pour Falmouth où nous fîmes escale, notre capitaine tomba malade et un autre nous fut envoyé de Londres pour continuer le voyage ce qui poussa les principaux officiers du navire, le capitaine en second, le maître d'équipage et le canonnier à quitter le bord ; c'était un navire de belle allure. Voyant là une occasion d'avancement, je me donnai du mal et, avec tout le sérieux dont j'étais capable, n'ayant pour seul obstacle que ma jeunesse, je demandai donc au capitaine s'il pourrait m'engager comme canonnier. Il ne refusa pas, mais consulta son quartier-maître, qui devait nous quitter par la suite, ils me donnèrent leur assentiment ; le quartier-maître m'affirmant que s'il était resté, il aurait pensé faire de moi son second, bien qu'il ne m'en ait rien dit. Ils décidèrent alors de me promouvoir quartier-maître en second en même temps que canonnier, ce que je refusai, optant seulement pour l'emploi de canonnier ; ma paie augmenta ainsi à quarante-huit shillings par mois. J'avais un homme pour me seconder et un armurier chargé de veiller sur les petites armes, ainsi qu'une escouade d'artilleurs et une bonne cabine construite à l'intérieur de l'armurerie, et rencontrai beaucoup de gentillesse de la part de ces étrangers, de sorte que je me retrouvai, pensai-je, en mesure de faire face à mes responsabilités familiales.

Ce nouveau capitaine commença assez rapidement à nous manifester quelques bizarreries, comme s'il était devenu fou, ressemblant beaucoup à Tucker, mon ancien capitaine avec qui j'avais navigué précédemment, lorsque l'alcool lui montait

au cerveau. Plusieurs des hommes d'équipage voyant cela, préférèrent demander leur paie et s'en aller ; sur quoi il ordonna à tous les hommes de venir dans sa cabine. Une fois là, il m'ordonna de prendre une plume, de l'encre, et du papier car il m'appréciait beaucoup qu'il soit ivre ou sobre. Les hommes étant réunis devant lui dans sa cabine il leur demanda lesquels voulaient toucher leur paie et partir et lesquels souhaitaient rester. Je consignai leurs noms par écrit.

Une autre fois, il demanda qu'on mette la chaloupe à l'eau et que les hommes l'emmènent à la rame deux ou trois miles jusqu'au rivage, à terre, il baissa ses braies et se soulagea, puis il se fit ramener encore deux ou trois miles, enfin ils accostèrent et tous ensemble, capitaine et matelots, nous trinquâmes. Tout ceci se passa presque sans échanger un mot jusqu'à ce que nous commençâmes à boire ; tout se passait par gestes qu'il faisait de la main. Comme je barrais la chaloupe, je surveillais ses gestes pour savoir dans quelle direction aller. C'était là deux de ses excentricités parmi de nombreuses autres.

Lorsque nous reçûmes notre autorisation de partir de Falmouth nous mîmes le cap sur le détroit [de Gibraltar] et une fois au large le capitaine qui était dans sa cabine avec le marchand, le médecin de bord, et des officiers marins sur le point de manger obéit à un de ses caprices et ordonna que l'on m'apportât le repas à l'armurerie où il descendit dîner avec moi. J'avais toute liberté que je pouvais souhaiter et étais autant apprécié par les autres officiers que par le capitaine, ceci en dépit de mon jeune âge. Nous possédions vingt gros canons et notre navire jaugeait environ trois cents tonneaux, notre équipage dénombrait quarante deux hommes, et de très solides gaillards.

Nous arrivâmes à bon port à Tanger et jetâmes l'ancre devant la ville qui était alors habitée par les Portugais. Notre capitaine ordonna qu'on mette la chaloupe à l'eau, et qu'on l'emmena à la rame jusqu'à terre où il fût reçu par le gouverneur qui lui servit du vin qui lui monta au cerveau. Après quoi il revint à bord du navire avec une autre bizarrerie en tête, nous déclarant que le vent s'était levé à point pour nous, bien que nous sachions tous qu'il y avait calme plat. Malgré cela, il nous ordonna de lever l'ancre sans vouloir écouter nos objections bien que nous sachions que cela ne servirait à rien. Pour essayer de le calmer un peu, l'ordre fut donné pour qu'on levât l'ancre. Le câble fut amené au cabestan, tout le monde, hommes et officiers compris partageant la même idée, nous déhalâmes le cabestan tout en laissant le câble ballant pour qu'il ne s'enroule pas. Le capitaine s'imaginant que l'ancre était levée, se posta sur le gaillard arrière et ordonna que nous lâchions les voiles. Ce que nous fîmes, en les bordant au vent avec un homme à la barre qui criait, " A bâbord " et " à tribord ", nous parlant du vent fort qui soufflait, alors qu'il n'y avait pas un souffle dans l'air et que nous étions fermement ancrés. Voilà un exemple de vraie folie pour un commandant de bord.

Après que les vapeurs du vin aient commencé à se dissiper dans sa tête, il s'aperçut que le bateau était resté ancré sur place. Il devint alors fou furieux et m'enjoignit de lui donner un sabre d'abordage. Mais ayant compris qu'il ne fallait pas confier un sabre à un fou, je fermai l'armurerie à double tour et m'éclipsai hors de sa vue. Il pourchassa les hommes d'équipage de l'avant à l'arrière comme s'ils furent un troupeau de moutons, ce qui devint pour les marins un jeu. C'était quelqu'un de très corpulent et gigantesque, devenu enragé de surcroît, aussi tout le monde s'efforçait de lui

échapper. Après ce coup de folie du capitaine, le vent se leva et nous hissâmes l'ancre pour prendre la mer, nous naviguâmes environ cinquante lieues dans le détroit lorsqu'un vent contraire qui s'avéra être une violente tempête se mit à souffler.

Nous eûmes du mal à empêcher le mât de se briser, les chaînes de métal auxquelles étaient arrimés les haubans du gréement volèrent en éclat à tel point que nous dûmes nous mettre face au vent, avec une mer si agitée qu'elle s'engouffra à travers les fenêtres de la cabine, bien que notre navire fut très haut sur l'eau. Nous dûmes également mettre huit ou neuf hommes pour tenir la barre. La mer agita si violemment le navire que nous le tenions à peine sur l'eau. La tempête était tellement déchaînée que nous voulûmes sortir du détroit ; puisque nous étions en guerre contre l'Espagne, nous n'osions pas aller trouver refuge sur leur côte. Voulant ressortir par l'entrée du détroit entre le littoral chrétien [espagnol] et le littoral turc²⁸, étant donné le très gros temps que nous décidâmes de longer perpendiculairement le littoral turc entre Tetouan et Ceuta avec notre seule voile de misaine, puisque nous avions abaissé la grand - vergue du plus que nous pouvions.²⁹ Nous cherchions désespérément à apercevoir la terre, malgré le ciel très couvert lorsque, soudain, nous aperçûmes une falaise escarpée contre laquelle la mer venait se briser et vers laquelle nous nous précipitions.

Ce triste spectacle de la terre proche, nous glaça d'effroi, tant le capitaine fou que l'équipage, tous étant conscients du danger qui nous faisait face, la mort se dressant apparemment devant nous et l'emplacement de nos sépultures se dessinant brusquement devant nos yeux, à moins que nous ne trouvions rapidement le moyen de nous en sortir. L'occasion se présentait de prouver notre bravoure, et nous trouvâmes le

courage de redresser le navire contre la mer houleuse. [Ici deux dessins sur une page ; celui du dessus montre un bateau dans la tempête avec seulement son mât de misaine intact, le grand mât et le mât d'artimon, abattus, sont à l'eau. Le dessin du dessous montre une armée de quatre divisions qui avance depuis leurs tentes pour assiéger une ville avec des remparts circulaires, avec des canons tirant des fortifications ; il est sous-titré *Les Maures assiégèrent la ville, et la ville de Centa sur la côte de Berbérie appartenait aux Espagnols*]. Bien que ce fût là une manœuvre hasardeuse, notre vie en dépendait, aussi hissâmes-nous la grande vergue et la grand-voile dans l'idée de pouvoir éviter d'aller à la côte. Mais constatant qu'il nous fallait déployer encore plus de voiles pour y arriver, je me précipitai en haut des haubans pour déployer la grand-voile de hune. J'étais alors à mi-chemin quand on me fit redescendre, de crainte que cela [mon poids] ne fasse se rompre le mât ou encore chavirer le navire. Soudain nous aperçûmes la terre par le bâbord, la vision sinistre d'une mer démontée qui se fracassait contre les rochers d'un côté et s'abattait violemment sur nous de l'autre. Ce spectacle nous affligea tant qu'il est difficile de le décrire. La mer nous poussait violemment contre le rivage de sorte que nous fûmes obligés d'affaler nos vergues et nos voiles et de scier notre grand mât afin de jeter vergues et voiles par-dessus bord, en y ajoutant également une ancre. Voyant la mer continuer à nous pousser encore vers la côte, nous jetâmes encore une ancre à l'eau mais comme la mer et le vent nous poussaient toujours vers le rivage sans que nous puissions beaucoup arrêter cette dérive, nous abattîmes le mât de misaine et le jetâmes avec une autre ancre par-dessus bord, ce qui était le dernier moyen qui nous restait. À ce moment, nous nous aperçûmes que le navire se mit à répondre à la barre.

Peu de temps après, nous eûmes à nouveau des raisons de nous inquiéter. Le navire tapait contre d'énormes creux de sorte que la proue - et même tout l'avant - du navire menaçait de s'effondrer. Nous reprîmes alors notre travail, notre vie étant en jeu, et sciâmes le beaupré, car, le mât de misaine ayant déjà été abattu, le beaupré, ayant perdu ses amarres, pesait lourdement sur la proue et pendait dans l'eau ce qui aurait pu faire s'effondrer la proue. Une fois le beaupré scié et passé pardessus bord, la proue fut sécurisée et empêcha que nous coulions sur place. Il ne nous restait plus désormais à bord que le mât d'artimon et nous nous retrouvions semblables à une grande péniche flottant sur l'eau. Après avoir fait tout cela, nous jetâmes la sonde et nous aperçûmes que les fonds étaient périlleux mettant nos câbles en danger d'être cisailés par les rochers, éventualité à laquelle nous nous attendions d'une minute à l'autre.

Le cœur lourd, nous prîmes alors le temps de contempler la côte, et observâmes une ville sur le rivage, appelée Ceuta habité par les Espagnols, appartenant à la côte de Berbérie, comme Tanger l'était par les Anglais. Il y avait également plusieurs milliers de Maures qui l'assiégeaient. Nous vîmes aussi que les voiles jetées par-dessus bord avaient été rejetées par la tempête sur la côte et que les Maures s'en étaient emparées et servis pour dresser des tentes. Nous étions si près de la côte que si nous avions décidé d'y accoster pour nous sauver ; ce qu'il eût été périlleux de faire étant donné la violence de la mer qui s'abattait avec une telle force sur les rochers, nous aurions été capturés par les Maures, un peuple cruel qui nous aurait réduits à l'esclavage. Lorsque nous sciâmes notre mât de misaine, j'étais sur le pont, les yeux braqués sur ce mât, observant dans quelle direction il tomberait, quand je vis qu'il tombait sur le pont dans ma

direction, je n'eus que le temps de me jeter à l'intérieur d'une écoutille et me retrouvai entre les deux ponts. La pointe du mât s'abattit droit sur les canots de sauvetage (empilés les uns sur les autres sur le pont). La chute du mât de misaine fit s'écrouler le pont supérieur sur celui de l'armurerie, les canots se retrouvant en morceaux, quant à moi, il s'en fallut de peu.

Après être restés ainsi trois jours sur place, le vent se calma et nous nous consultâmes pour savoir quelle décision prendre. Nos deux canots de sauvetage ayant été brisés par la chute du mât, nous nous mîmes au travail pour équiper la grande chaloupe. Quand nous eûmes terminé, nous décidâmes de la faire passer par-dessus le bord car nous ne pouvions la hisser [et la descendre] jusqu'à l'eau par manque de mâts et de treuils. Considérant alors que le navire n'était plus qu'une épave, dans l'incapacité de mettre à la voile ou de quitter la côte et que nous risquions de tomber entre les mains de ces Maures barbares, notre marchand, les deux officiers marinières, le maître d'équipage, mon adjoint et les autres, en tout, trente-deux hommes, au moment où j'allai y entrer, décidèrent d'embarquer à bord de la grande chaloupe pour fuir ce danger. Je pris alors la décision soudaine de vivre ou de mourir à bord de notre navire, de sorte que notre capitaine, mon vieil ami bien qu'il demeura son propre ennemi, et huit autres décidâmes de rester et la grande chaloupe s'éloigna à la rame jusqu'à la ville espagnole assiégée par les Maures. Ils avaient choisi de se constituer volontairement prisonniers des Espagnols - étant donné que nous étions en guerre contre eux - plutôt que courir le risque de tomber entre les mains des Turcs, ou d'aller au naufrage sur les rochers. Ils atteignirent le rivage sans encombre et le marchand qui parlait néerlandais, leur dit que nous étions

Hollandais. Mais cette ruse fut vite décelée, et la tempête se mit de nouveau à souffler.

Nous n'étions plus que dix hommes à bord, et nous perdîmes un peu plus courage, guettant jour et nuit le moment où les amarres céderaient nous exposant aux dangers déjà mentionnés qui maintenaient notre angoisse. J'avais pris ce risque parce que je venais de me marier, sachant que j'avais été dépouillé de tout ce pour quoi j'avais travaillé auparavant, peu de choses me restant, et ayant emporté cela avec moi dans cette aventure. J'avais laissé mon épouse presque sans argent, ne pouvant compter que sur de bons amis, les siens et les miens qui empêcheraient qu'elle ne tombe dans le besoin. Cependant, la perte de mes habits, de mes instruments, et de mes livres, sans parler de mes espérances commerciales et de ma solde, si j'avais quitté le navire, me préoccupait tellement que je choisis de risquer ma vie et ma liberté plutôt que de perdre tout en une fois, ce qui aurait été le cas si j'étais parti avec les autres dans la chaloupe. Dans la mesure où le capitaine était bon envers moi, je lui restai fidèle alors que le marchand, les officiers marins, le maître d'équipage, le charpentier et les autres l'avaient abandonné alors que, s'ils étaient restés à bord nous aurions probablement réussi en fin de compte à sauver le navire et les marchandises.

Après que nos hommes soient arrivés à terre et que nous ayons dû faire face, trois jours durant, à une autre tempête, la mer s'apaisa et quelques Espagnols vinrent nous chercher dans deux canots bien équipés, mais ils retenaient toujours nos hommes à terre. Ayant compris leur manœuvre, je mis en batterie six canons à l'avant et à l'arrière pour les balayer du pont [s'ils nous abordaient]. Nous nous consultâmes, le capitaine et moi. N'ayant que peu de temps, nous barricadâmes bien les portes du gaillard d'avant, de

l'entrepont, et celle de la rotonde et mimes nos hommes en position aux canons avec des mèches allumées. Le capitaine et moi nous plaçâmes sur le pont. L'un des canots se mit devant notre navire nous barrant la route, l'autre s'approcha par le milieu et fit monter ses hommes à bord de notre navire. Nous aurions pu les massacrer, mais par égard pour nos hommes qu'ils détenaient prisonniers nous nous abstinâmes, bien que le capitaine et moi risquions notre vie car ils nous entouraient de toute part. Voyant néanmoins que nous n'avions pas opposé de résistance à leur abordage, ils pensèrent que nous allions capituler en leur remettant le navire, insinuant que si nous étions vraiment des Hollandais comme le leur prétendaient nos hommes, quel besoin avions-nous d'adopter une attitude si hostile ? Je leur répondis que nous nous attendions à ce que ce soient des Maures qui nous attaquent, comme ils étaient peu enclins à nous croire, ils rembarquèrent rapidement dans leurs canots et retournèrent tranquillement à terre. Ils auraient voulu nous persuader de lever l'ancre et de nous mettre dans le chenal vers la ville, nous disant que nous naviguions sur une zone rocailleuse. Mais nous ne tombâmes pas dans leur piège. Je leur demandai pourquoi ils ne voulaient pas laisser nos hommes revenir à bord, question qui les embarrassa fort. J'agissais comme interprète, le capitaine ne comprenant pas l'espagnol. C'était une bande d'assassins dont la plupart avaient été bannis. Eussions-nous tué l'un d'entre eux, il y a de fortes chances qu'ils auraient entièrement massacré nos trente deux hommes retenus à terre.

Une fois qu'ils furent repartis à terre, et comme nous étions encore maîtres à bord, nous nous demandâmes comment faire pour sauver notre navire, nous n'étions que dix hommes affaiblis et seuls le capitaine et moi capables

d'aviser pour trouver une solution, et encore étais-je très jeune. Néanmoins, ils approuvèrent l'idée que je leur proposai et nous la mîmes à exécution sans tarder ; elle consistait à jeter par-dessus bord un morceau de mât afin de voir où le courant le porterait une fois à l'eau. Je montai sur la poupe du navire et vis que le courant l'emmenait le long de la côte vers le cap Ceuta de sorte qu'en l'atteignant, je compris que le courant nous pousserait droit dans le détroit en évitant le littoral. Cela fait, et la nuit tombant, nous prîmes un bout du mât de hune et le dressâmes à la place du mât de misaine. Quand cela fut fait, je coupai les amarres avec le consentement du capitaine, car nous n'avions pas assez de force pour lever l'ancre et nous laissâmes partir le navire avec son mât d'artimon et un tronçon de hunier à la place de la voile de misaine. Nous réussîmes à éviter le littoral, nous dressâmes alors en guise de grand mât, un mât de misaine de secours que nous possédions et par dessus, posâmes une voile galante de hune ainsi que d'autres petites voiles ; ainsi nous eûmes très peu de repos jour et nuit et le lendemain nous fûmes hors d'atteinte des Espagnols ainsi que de nos hommes, ce qui dû les inquiéter dans la mesure où ils étaient restés prisonniers là-bas. En effet, fussions-nous restés encore une nuit sur place, nous aurions fait l'objet d'une seconde tentative de capture de la part des Espagnols.

Une fois en haute mer nous nous activâmes énergiquement à reprendre et à arrimer les voiles, le capitaine m'assurant que les marchands [à qui appartenait la cargaison] me récompenseraient en retour. Nous naviguâmes ainsi trois jours et trois nuits durant avant d'apercevoir un bateau, dans l'espoir que ce serait des Hollandais ou des Anglais qui viendraient à notre secours. Étant parvenus près de la côte espagnole, au large de Marbella, nous aperçûmes un très

grand navire accompagné d'un plus petit que nous supposâmes être des bâtiments de guerre espagnols. Alors que nous craignions de devoir les affronter, nous vîmes un autre navire sortir à notre rencontre, toutes voiles dehors. Le capitaine, qui l'observait à la longue vue, m'appela à ses côtés, me disant qu'il s'agissait d'un Hollandais car il battait pavillon hollandais. Je lui dis que je me méfiais beaucoup plus de ce bateau que des deux autres. Affirmant qu'un Hollandais donnait rarement la chasse sous son propre pavillon. Ce bateau arrivait vers nous à vive allure ne sachant pas qui nous étions, comme nous l'apprîmes plus tard, et s'avéra être un bâtiment de guerre espagnol rattaché à Gibraltar. Le gouverneur de Ceuta connaissant sa présence là, y envoya un message pour les avertir de notre situation de sorte que ce navire de guerre connaissait l'état dans lequel nous nous trouvions.

Voyant que de tristes perspectives s'offraient de nouveau à nous et que tout notre labeur et nos espoirs allaient être en vain, je compris quel allait être notre sort et qu'il faudrait se battre aussi longtemps que nous pourrions. Sur ce, je descendis dans l'armurerie et pris les armes que je trouvai prêt à faire feu sur lui dès qu'il nous aborderait. Connaissant, l'état de nos forces, il fondit sur nous tirant des bordées avec ses gros canons comme un orgueilleux Espagnol, nous mettant au défi de lui répondre de même manière un type de manœuvre que je connaissais bien. Lorsque je le vis tout proche, je montai voir le capitaine pour qu'il donne l'ordre de faire feu sur lui; le capitaine réunit notre petite troupe pour savoir ce qu'ils en pensaient et savoir si nous pouvions compter les uns sur les autres car le moment était venu de se mettre à l'épreuve.

L'un d'entre nous objecta que si quelqu'un perdait une jambe ou un bras il n'y aurait pas de salut puisque nous ne pouvions nous enfuir. Je perçus alors que le capitaine semblait pencher pour cette opinion, ce qui m'étonna, car c'était un homme de nature combative. Quant à moi, j'étais parfaitement résolu mais je n'aurais pas suffi tout seul ; ainsi le mal que je m'étais donné pour apprêter les armes était inutile tout espoir s'évanouissant d'un coup. Je pense cependant que si le capitaine avait été sous l'emprise de l'alcool, il aurait été capable, selon l'expression, de combattre le diable en personne. Eussions-nous tiré une bordée au moment où l'Espagnol s'approchait, avec tous ses hommes entassés sur le pont alors qu'il ne s'attendait pas à une résistance de notre part, nous aurions pris l'avantage et lui aurions tué beaucoup de ses hommes, m'étant préparé à cette éventualité j'avais chargé les armes exprès pour l'occasion avec des balles à cartouches³⁰ rondes à double tête.

Désormais, malgré tout le soin et le souci que j'avais pris pour préserver mes biens et mes habits à bord, ainsi que tout le reste, je perdais tout d'un coup et devenais prisonnier ; cela dit, si nos hommes avaient tous été à bord je pense sincèrement que nous aurions pu l'emporter car, même si ce bâtiment de guerre espagnol était équipé de vingt huit canons et embarquait une centaine d'hommes nous possédions des canons qui, bien que moins nombreux, étaient plus puissants et tiraient de plus gros boulets. Mais le Seigneur le voulut ainsi, car peu de gens parmi nous vivaient dans la crainte de l'Éternel. Nous fûmes donc livrés à ce fier adversaire espagnol ; j'avais avec moi une belle redingote avec des boutons en argent et en or, je l'endossai afin qu'ils dussent me l'arracher du dos s'ils voulaient s'en emparer.

Le capitaine Espagnol désira qu'on ne me molestât point mais qu'on m'emmenât à bord du bâtiment de guerre où on me fit entrer dans une grande cabine où je fus traité avec courtoisie. Mais la raison, telle que je la compris, en était qu'ils voulaient transformer notre navire en bâtiment de guerre et qu'ils voulaient me garder comme canonnier car, les canonniers Anglais étaient tenus en haute estime chez eux, et je me trouvais correspondre à leur dessein, possédant leur langue. Devant un si bon accueil je ne voulus point leur laisser paraître mes réticences à répondre à leurs projets, de peur de me faire dépouiller et insulter. Je me retrouvai assis parmi les Espagnols dans la grande cabine ; attablé avec les officiers, il y avait à côté de moi, l'un des nos équipiers, un jeune homme qui était une sorte de valet d'un commerçant et qui parlait espagnol. Il flattait les Espagnols en parlant de son propre pays d'une telle manière, et j'en fus si outré que j'allongeai le bras à travers la table pour le frapper au visage. Les Espagnols qui considérèrent cela comme un affront de la part d'un prisonnier, s'emparèrent de moi sans ménagement et me jetèrent sur le pont en me livrant à la merci de leurs soldats. Voyant cela, le maître canonnier du vaisseau me fit descendre dans l'armurerie et m'y enferma me disant que si je sortais, je serais entièrement dépouillé par les soldats. Le canonnier était un Provençal de même que l'équipage des canons, tous sujets du Roi de France et originaires des rives de la Méditerranée³¹, de Marseille et de Toulon. Le fait de parler français, cela s'avéra très utile pour moi.

Maintenant que nous étions prisonniers des Espagnols, ceux-ci se dirigèrent en direction de leurs côtes et les deux navires, la prise de guerre et le bâtiment de guerre sur lequel j'étais retenu captif, jetèrent l'ancre entre Malaga et Velez-Malaga. Le capitaine Espagnol aperçut un navire et m'appela,

me demandant de regarder à travers sa longue-vue et lui dire s'il s'agissait d'un navire de guerre ou d'un navire marchand britannique ; comme nous étions à l'époque de Cromwell ils redoutaient nos frégates. Je lui répondis que je ne pensais pas que ce fut un bâtiment de guerre, mais plutôt un navire sans importance pour lui. A cela il répliqua qu'il irait voir et ordonna que nous levions l'ancre pour aller à sa rencontre. Je fus alors enfermé dans la cale avec trois ou quatre de mes coéquipiers.

Lorsque les deux navires furent à portée de tir, leurs gros canons se mirent à tonner, s'arrosant de grandes et violentes bordées pendant un très long moment. Étant dans la cale, je vis à travers les fentes des planches les Espagnols distribuer du vin et du pain aux hommes dans les entreponts pour qu'ils se restaurent à intervalles. Comme ils eurent besoin de prendre quelque chose là où j'étais enfermé, ils ouvrirent l'écouille et oublièrent de la refermer. [Dessin montrant deux navires ouvrant le feu l'un contre l'autre : un navire marchand anglais contre un navire de guerre espagnol sur lequel j'étais prisonnier au moment du combat ; au-dessous de celui-ci un dessin du vaisseau **Diligence de Londres** sur lequel j'étais canonnier sous-titré *Après nous être éloignés de la côte nous équipâmes notre navire avec un Mât de fortune après quoi nous fûmes attaqués par le navire de guerre espagnol.*] M'apercevant de leur erreur, je dis à mes compagnons que j'allais monter voir si je pourrais, dans la mêlée, faire main basse sur un récipient de vin. Ils ne voulaient pas que j'y aille de peur que je ne reçoive un coup sur la tête. N'étant pas alors d'un naturel très prudent en ces circonstances, je me levai et partis droit vers l'armurerie où je pensai trouver plusieurs de mes amis, au cas où quelqu'un s'en prendrait à moi. Voyant l'un d'eux qui était mon ami gisant par terre, mort, j'avançai avec crainte, et

désireux de me procurer une dame-jeanne de vin, je retournai à nouveau vers l'écoutille principale et dans le tumulte général m'emparai d'une dame-jeanne ainsi que de pain avec lesquels je m'échappai, pour me faufiler dans ma cachette où gisait un cadavre près de l'écoutille. Je descendis retrouver mes compagnons et saisis un chapeau dont je cabossai le chef et y versai du vin dans lequel je trempai les morceaux de pain et m'en régalai. Bien que nous eûmes très faim le risque était grand, et nous étions là en train de nous restaurer tandis que les Espagnols gisaient morts ou saignants de leurs blessures, leurs canons ayant été renversés de leurs portants jusqu'à ce qu'enfin j'entendis moins de bruit au-dessus de ma tête et que diminua l'intensité de la canonnade.

L'Anglais avait pilonné l'orgueilleux Espagnol à coups de boulets tellement dévastateurs que ce dernier fut obligé de déposer les armes. Le navire anglais s'apercevant qu'il voulait reprendre son souffle et cessait de tirer, laissant là l'Espagnol en train de réparer les dégâts, hissa ses voiles et partit battant pavillon haut. Ce spectacle me réjouit fort car ils m'avaient fait remonter pour les assister et la première tâche qu'ils me confièrent fut d'aider à sortir de la rotonde le cadavre d'un Espagnol³², outre les autres corvées qu'on m'ordonna d'exécuter.

Notre navire, qui avait été capturé, était resté à l'ancre pendant tout ce temps faute de mâts, mais ne resta pas silencieux tant que ses canons purent être à portée de l'Anglais. Comme le vent se montrait favorable, nous partîmes pour Malaga, où nous amenâmes les deux navires à l'intérieur du môle, le gouverneur de la ville vint nous accueillir dans son carrosse, et les Espagnols manifestèrent leur joie par des salves de canon pour leur retour à bon port en compagnie d'une belle prise, mais ils descendirent à terre

leurs morts et leurs blessés. J'avais alors le cerveau et le cœur qui battaient fortement me demandant comment faire pour échapper à la prison, sachant combien leurs prisons étaient notoires comme les pires pour leur inconfort. Connaissant bien le caractère des Espagnols, je ne m'attendais à aucune pitié de leur part. Inquiet, je contemplai la côte, sachant qu'il me restait peu de temps avant que je ne soit livré au geôlier. Je demandai au commissaire du bord qu'on appelait *Skrevan* si je pouvais descendre à terre. Il me répondit qu'il devait demander l'avis du capitaine. Cela étant fait, le capitaine lui dit qu'il me fallait d'abord aller voir le gouverneur, réponse qui était de mauvais augure. Comme je comptais peu sur sa mansuétude, je continuai à guetter une bonne occasion qui se présenterait.

Finalement, je vis arriver un canot avec deux femmes à bord, visiblement des prostituées, venues racoler à tour de rôle ceux qui le désirait. L'une d'elles voulut sortir du bateau pour monter à bord du navire et tomba par-dessus bord dans l'eau. Ce qui provoqua immédiatement de l'agitation. Quand je vis les hommes se précipiter par dessus bord dans le canot pour aller à son secours, me démenant autant que certains d'entre eux, j'atterris également dans le canot comme si je volais au secours de quelqu'un. Ils ne firent pas attention à moi, pressés comme ils étaient, et comme nous étions tout près du rivage, accostèrent avec le canot où je me trouvais, moi-même oscillant entre espoir et désespoir de peur qu'ils ne me découvrirent. Une fois à terre, ils s'occupèrent beaucoup plus de la femme que de moi, tandis qu'avec le plus de discrétion possible je me glissai à terre et, connaissant bien les lieux, je partis en courant plus d'un quart de mile réussissant à entrer dans la ville. Parvenu là, je me retrouvai rapidement au débarcadère où s'y trouvaient, amarrés les annexes d'un

vaisseau Flamand. Ayant peur qu'on n'ameute les gens à ma poursuite et comme je maîtrisais bien la langue, le néerlandais aussi bien que le français et l'espagnol je réussis à convaincre l'un des Flamands de m'emmener à bord de leur navire.

Me retrouvant à bord, je leur donnai un compte rendu détaillé de ma situation, et déclarai que s'ils voulaient bien accepter de m'accueillir, je travaillerais pour eux en étant reconnaissant de la liberté qu'ils m'accorderaient ainsi. Le commandant accepta de me garder à bord. Mon souci suivant fut de me renseigner sur le sort qui avait été réservé au capitaine et à l'équipage que j'avais laissés derrière. J'appris pour finir, que les Espagnols avaient eu la bonté de leur accorder la liberté, étant donné qu'ils étaient peu nombreux et qu'ils leur avaient abandonné un navire richement chargé de blé, de sardines, et d'étain ; ceci était plutôt inespéré. En apprenant cette nouvelle qui me réjouit fort, j'entrepris le commandant pour savoir s'il ne pourrait m'accorder un salaire, les dernières nouvelles m'ayant rendu indifférent à l'idée de rester ou de partir. Pour le convaincre, je lui demandai comment je ferais à mon arrivée en Hollande pour repartir en Angleterre sans argent ? C'est pourquoi je lui demandai de choisir entre m'accorder une paie, ou me laisser repartir à terre. Comme le timonier ne voulait pas se séparer de moi, il parla en ma faveur auprès du commandant de sorte qu'il fut décidé que je percevrai une paie égale à celle d'un de ses matelots. J'acceptai de bon gré et me remis vaillamment au travail parmi l'équipage Flamand.

Maintenant que j'avais la liberté de descendre à terre, je retrouvai mes anciens compagnons et mon capitaine. Après avoir passé quelque temps ensemble, notre capitaine ayant bu du vin espagnol qui lui montait au cerveau, je vis le moment où il se livrerait à ses anciennes excentricités. Un autre

homme et moi décidâmes de le quitter en nous dirigeant vers le débarcadère où se trouvait ancré notre canot, appartenant au navire Flamand sur lequel j'étais désormais embarqué, notre capitaine me poursuivant, en criant : "Canonnier ! Canonnier ! A ces mots, je me retournai et m'arrêtai, lui demandant ce qu'il voulait. Il me traita de traître. "Comment cela?", lui demandai-je, il rétorqua que je naviguais avec des étrangers et qu'il devrait faire de même s'il voulait trouver un moyen de retourner au pays. Ce fut la première fois qu'il se prit de querelle avec moi ; je le supportai patiemment, connaissant son caractère. Mais mon compagnon, un des hommes faits prisonniers sur notre bateau, qui considérait alors le capitaine comme égal à l'un d'entre nous, en fut courroucé et se mit à l'insulter, puis ils en vinrent à sortir leurs couteaux, et de se taillader et poignarder l'un l'autre. Comme on était sur le débarcadère, ils finirent par se pousser à l'eau où le matelot qui était l'un de nos maîtres d'équipage tomba, le capitaine l'ayant sérieusement poignardé. Les Espagnols voyant cela, s'emparèrent du capitaine et l'enfermèrent dans leur église en guise de sanctuaire afin de lui sauver la vie au cas où l'autre décéderait, tandis qu'ils transportèrent l'autre homme à l'hôpital où je les laissai tous deux³³.

Je me trouvai désormais à bord du navire Flamand, et nous partîmes avec environ seize autres navires hollandais, quittant le chenal de Malaga en direction de la Hollande. Nous étions à douze ou quatorze lieues du détroit. Dans la nuit un violent vent contraire se leva. Comme notre navire se trouvait sous le vent, le lendemain matin nous nous retrouvâmes seuls, le reste de la flotte étant éloignée à une grande distance de nous du côté du vent. Nous aperçûmes la terre près de Cadix, et nous nous retrouvâmes sous le vent

avec un vent fort. Le timonier et les autres montèrent sur la vergue de misaine identifier de quelle terre il s'agissait. Pour ma part, lorsque je l'aperçus, je la reconnus fort bien car l'endroit m'était familier et connus de longue date. Je dis au commandant qu'il s'agissait de Cadix, et qu'il vaudrait mieux que nous nous en éloignons.

Le timonier qui m'entendit dire cela confirma qu'il s'agissait vraiment de Cadix,

- Mais, ajouta-t-il. Si nous continuions à maintenir notre cap nous irions à notre perte, car, insista-t-il, nous sommes du côté sous le vent de la baie de Cadix.

Je remontai afin de mieux observer la terre et redescendis voir le commandant lui réaffirmant que, connaissant bien l'endroit je mettrai ma main à couper qu'il valait mieux pour notre sécurité que nous maintenions notre cap. Pour finir, après avoir longuement soupesé le pour et le contre, le commandant ordonna qu'on déborde l'écoute de grand-voile et qu'on mette le cap sur la terre. Arrivant tout près, nous vîmes un rocher surplombé d'une tour. L'apercevant, le commandant qui hésitait toujours dit qu'il n'y avait pas de promontoire semblable à l'entrée de Cadix. Je lui rétorquai qu'oui, et que cela s'appelait Saint Sébastien. Nous aperçûmes alors la ville mais comme ils continuaient de craindre que nous ne fussions sous le vent de la baie de Cadix, inquiets, ils jetèrent une ancre. Le câble céda et le navire fila sa route. Ainsi nous entrâmes en sécurité à la voile dans la baie se trouvant face à la ville.

Nous descendîmes alors la grande chaloupe et comme membre de l'équipage j'aidai à la ramer jusqu'à terre. Une fois à terre je rencontrai notre assistant timonier qui se trouvait avec nous lorsque nous naviguions avec mon ancien capitaine. Il avait fait construire pour cet homme un navire de

trente deux canons. L'ayant reconnu, je l'abordai. Sur quoi il me reconnut. Et plongeant la main dans sa poche il me tendit une pistole en or qui valait dix-sept shillings en devise anglaise, et me dit de monter à bord manger et boire ce que je voudrais sur son navire. En le quittant, je rencontrai un autre capitaine, le beau-frère de mon précédent capitaine. Il me demanda comment je me trouvais là, je lui racontai tout ce qui m'était arrivé. Sur ce il me déclara qu'il avait besoin d'un canonnier et ajouta que si je voulais embarquer avec lui, il me paierait vingt florins par mois et deux pistoles sur-le-champ, ce qui représentait environ la paie de deux hommes. C'était là une excellente incitation pensai-je, si seulement j'arrivai à me libérer de mon engagement sur le navire auquel j'appartenais ; je montai donc à bord et demandai au commandant de me libérer car j'avais là une occasion d'avancement tout à fait considérable et désirai qu'il n'y fit point obstacle car j'étais pauvre, sans vêtements à me mettre sur le dos et sans un sou, hormis la pistole qu'on m'avait donnée à terre.

De même que ce commandant avait d'abord été réticent à me payer, il rechignait désormais à me laisser partir pour consentir au bout du compte, bien que de mauvaise grâce. En effet, je n'avais jamais été parmi des gens aussi grossiers que ceux de ce navire. Il n'y avait pas une voile qu'on hissât de jour comme de nuit sans que je fusse obligé de grimper dans les hunes. Je n'avais pas de vêtements à me mettre, ni de lit pour m'étendre, mais il n'y prêtait aucune attention alors que je couchais à même l'entrepont. Les marins disposaient d'un tonnelet de vin dont ils buvaient souvent sans m'en proposer. Puisqu'Les voyant si peu aimables, je décidai d'en boire un verre en leur absence, mais en les quittant, je rencontrai un marin responsable de ce vin quoiqu'il ait été probable qu'ils l'aient volé à la cargaison des marchands du bord, et n'ayant

pas la conscience tranquille, je donnai à ce marin six pence pour quelque chose que j'avais fait à leur insu bien qu'une seule fois.

Comme je me trouvais à bord d'un nouveau navire qui n'avait jamais pris la mer auparavant, avec une bonne paie, de l'argent en poche et une nourriture excellente, je me pris à espérer pouvoir obtenir quelque chose pour mon épouse, que j'avais laissée au pays, sept semaines seulement après notre mariage avant de m'embarquer dans ce pénible voyage. Après avoir passé quelque temps à Cadix, nos hommes, qui nous avaient quittés pour aller à terre dans la chaloupe et avaient été retenus par les Espagnols furent évacués de cette ville espagnole en Berbérie où ils étaient prisonniers, vers la côte espagnole d'où ils arrivèrent à Cadix où je les retrouvai. Ils me racontèrent que les Espagnols auraient voulu m'avoir à terre car ils avaient besoin d'un canonier. Comme les Maures assiégeaient la ville ils se seraient servis de moi, des années que sais-je, car ils y détenaient déjà un canonier Hollandais.

Après quelque temps passé sur ce navire, ayant chargé une cargaison, nous partîmes pour Amsterdam sur ce navire où j'étais canonier et qui appartenait à mon ancien capitaine John Tilly. Arrivés sains et saufs à Amsterdam, il monta à bord où nous le saluâmes d'une salve de nos gros canons. Il fut surpris de m'y trouver et me demanda comment j'étais arrivé là. Après lui avoir fait le récit de mes infortunes et me trouvant chez lui à terre, (je lui expliquai également que je m'étais marié), il exprima le souhait que je fasse venir mon épouse pour vivre là, or cela ne me convenait point d'éloigner mon épouse de sa famille. Je troquai les deux pistoles qu'on m'avait données à Cadix contre du vin et repris la mer à destination du pays. Quand le vin des Flamand fut épuisé, je

leur vendis le mien, au double du prix que je l'avais acheté, hormis ce que j'avais bu, quant à mon salaire reçu à Amsterdam je l'investis dans les toiles de lin.

Je pris congé de mes amis à Amsterdam et me rendis à Flushing où je rencontrai le vieux Edmon[d] Curell qui commandait alors le *Sparrow pink*, un bâtiment de guerre servant dans la marine de Cromwell. Je désirai qu'il me transportât jusqu'en Angleterre. Il m'adressa la parole comme si j'étais un matelot désœuvré ayant déserté son bord ou un fuyard. J'obtins néanmoins une place à bord après lui avoir expliqué qui j'étais. Nous partîmes donc et naviguâmes sans encombre jusqu'aux Dunes. Avec mon ballot de tissu hollandais, je descendis à terre et tel un colporteur, atteignis Douvres après une absence de neuf mois ; en arrivant chez nous, je ne trouvai que ma malheureuse épouse et un nouveau-né³⁴ de trois semaines dans un berceau.

Stupéfaite de me voir, elle pût à peine me parler ne sachant à cette heure si j'étais mort ou vivant. Je posai mon ballot et me reposai, invitant joyeusement mes proches à venir me voir. Mon épouse eut tôt fait de transformer les tissus hollandais en argent dont nous avions impérativement besoin. Autant que je me souviene, elle les vendit pour neuf livres, ce qui représentait alors la totalité de notre fortune car mon épouse, ayant des amis fidèles, avait réussi, industrieuse qu'elle était, à nous préserver de l'endettement.

Ainsi se termina le premier voyage qui suivit nos épousailles.

Ici, commence le récit de mon deuxième voyage effectué après mon mariage. Mon beau-frère Thomas Hiway était arrivé de Londres et partait chercher une cargaison de raisins secs à Zante ou Cephalonia avant de retourner au pays. J'embarquai avec lui.

Il nous fallait pour ainsi dire désormais affronter tous les dangers en raison de l'état de guerre existant entre les Espagnols et nous, et qu'il nous fallait nous engager loin dans le détroit [de Gibraltar] avec seulement douze canons à bord. Notre navire tenait bien la mer et j'espérai une meilleure fortune que lors du voyage précédent. Nous hissâmes les voiles et traversâmes l'entrée du détroit, là où j'avais été fait prisonnier auparavant, de sorte que nous arrivâmes à Cephalaria [Cefalu ?] où nous chargeâmes une cargaison de raisins secs avant de prendre le chemin du retour et nous arrivâmes au cap Gata [Gaeta ?] situé dans le détroit. Comme il n'y avait pas beaucoup de vent là, les vagues qui s'échouaient à la côte nous poussèrent si près que nous fûmes obligés de jeter une ancre et de descendre une chaloupe pour déhaler notre navire ; mais, avant que nous eussions terminé, nous étions si près, au pied d'une haute falaise qu'un berger armé d'un fusil nous aperçut. Ce berger accompagné d'un autre homme nous terrifia car, il était au-dessus de nous et pouvait nous tirer dessus depuis cette position de sorte que notre situation était périlleuse. Mais nous ne nous occupâmes guère de lui occupés que nous étions à tenter de dégager notre navire de la côte car nous nous trouvions en pays ennemi. Finalement, nous réussîmes à remettre notre navire à la voile. Malheureusement, une balle avait traversé le pantalon de notre charpentier et un des nos équipiers avait été également touché à la cheville par les tirs du berger.

Nous traversâmes à nouveau le détroit sans encombre et arrivâmes à bon port à Londres sept mois plus tard, ainsi mon pécule s'en trouva accru et j'eus de quoi emmener avec moi de l'argent pour investir dans mon prochain voyage en mer. Ce voyage se termina ainsi de bonne manière.

Ici commence le récit du troisième voyage.

Nous n'étions pas rentrés depuis longtemps au pays qu'un voyage se présenta sur le même navire et pour la même destination dans le détroit. Comme auparavant nous arrivâmes à bon port à Zante et Cephalonia, lesquelles îles appartenaient aux Vénitiens mais étaient principalement habitées par des Grecs qui payaient tribut aux Vénitiens.

Comme nous l'apprîmes, il se trouvait que la coutume de cette contrée voulait que toute marchandise vendue au large ne payât pas de frais de douane tant qu'elle n'était pas débarquée à terre. Le capitaine, moi-même et l'équipage du bateau partîmes à deux ou trois miles du navire jusqu'à une ville appelée Luxuri³⁵. Le capitaine s'en alla à terre ; le mousse et moi restâmes à bord de la chaloupe à vendre quelques marchandises que je conservai dans une taie d'oreiller. Moi-même et le mousse n'étant qu'à quelques encablures de la côte, les Grecs, des officiers et des marins vinrent à bord d'une barque m'aborder. Les voyant arriver, je ramassai ma taie d'oreiller sous mes jambes en me positionnant à la poupe où je restai sur le qui-vive, mon couteau à la main, les Grecs étant armés de poignards. Lorsqu'ils furent tout près de moi, à portée de mon couteau, alors je le leur brandis pour les tenir à distance, jusqu'à ce qu'une autre barque arriva à notre hauteur, chargée d'autres hommes qui montèrent à bord de la chaloupe. Mais j'étais resté à la poupe et il y avait beaucoup de monde qui nous regardait depuis le rivage, y compris mon beau-frère Hiway qui était à terre et nous observait sans savoir comment cela finirait. En fin de compte, le canot d'un navire vénitien s'approcha de nous à la rame si bien que je m'emparai de ma taie d'oreiller et sautai à son bord au milieu des Vénitiens pour me mettre en sécurité avec mes biens.

Notre chaloupe partit alors à la dérive, avec le mousse dedans qui criait au secours, mon beau-frère s'y précipita, vint de suite me rechercher, hissa les voiles et s'échappa de peur que les Grecs ne nous abordassent à nouveau. Comme nos hommes avaient été laissés derrière, ils nous rejoignirent dans un autre canot. Nous arrivâmes sains et saufs à notre bord en ayant sauvé le peu de choses que je possédais et que je m'étais procurées à force d'épreuves et de difficultés. Ces Grecs sont une engeance d'assassins ; et leur avoir échappé avait été une bénédiction.

Ayant chargé notre navire de raisins, de Cassis et de vin de muscat nous reprîmes la mer à destination de l'Angleterre. Après trois ou quatre jours de navigation, nous vîmes un navire venir dans notre direction. Nous le supposâmes hostile et fîmes en sorte de lui échapper. Il nous pourchassa toute la journée et la nuit suivante. Au lever du jour il était tout proche de nous. Il ouvrit son sabord, sortit ses canons, et hissa un drapeau turc en haut du mât de hune avant. Il se révéla être le navire Vice - Amiral de Tunis avec trente cinq canons et environ trois cents hommes d'équipage. Il était venu si près de nous qu'il put nous héler de vive voix avant de tirer. Comme nous étions en paix avec Alger nous n'osâmes pas tirer de crainte qu'il s'agisse d'Algérois. Prenant cet avantage sur nous il nous lâcha alors une bordée de boulets sans compter les tirs d'armes de poing. Nous lui répondîmes comme nous pûmes. Il se plaça à l'avant de notre navire nous mitraillant de ses armes à feu . Nous n'avions que dix hommes bien portants, sept autres étant malades dans la cale, de sorte que nous n'étions que dix à pouvoir combattre en maniant dix canons. Le canonnier fut tué et moi-même blessé par la bordée, et le gaillard arrière avait été presque entièrement déchiqueté par ses gros canons.

Comme nous ne pouvions pas poursuivre longtemps ce combat, nous fûmes obligés de nous soumettre à ces barbares impies et devenir leurs captifs, un sort bien affligeant. [Ici, un dessin inséré : Le navire vice Amiral de Tunis, un Turc, au-dessus, de l'*Amitié de Londres*, pourchassé par le Turc *représenté plus haut*, puis capturé, l'an 1657.] Étant donné mon état, et sachant que j'allais être dépouillé de tout ce pour quoi j'avais jusque-là travaillé, tout ce que je possédais étant avec moi, je sus que je n'aurais pas de quoi acheter ma libération et me représentai devoir finir mes jours esclave entre les mains de ces hommes sans pitié. Puis, la pensée de ma malheureuse épouse toute seule à la maison, qui avait dû déjà supporter de si grandes épreuves à l'occasion de mes premiers malheurs et qui se trouvait maintenant enceinte de notre deuxième enfant, avec ce dernier coup du sort, m'anéantirent. Je laisse le lecteur imaginer les sentiments qui m'assaillirent alors.

Je dirai quelques mots concernant la façon dont je fut traité lors de notre capture. Ils vinrent nous chercher à bord de notre navire avec leur chaloupe puis, arrivés à flanc du navire turc, me trouvant sur le pont, je fus le premier à embarquer à leur bord. Plusieurs Turcs s'emparèrent de moi à bras le corps, sans que je sache ce qu'ils allaient faire, puis ils me soulevèrent par les chevilles et me renversèrent m'emportant le long du pont supérieur jusqu'à la cale principale dont le capot était ouvert et ils me laissèrent choir dans la cale, la tête la première. Un détachement qui se trouvait entre les ponts m'attrapa avant de me laisser chuter au fond, de sorte que si je leur avais échappé tout droit des mains il y avait des chances que je me serai tué. Ils m'avaient tellement malmené que je suis incapable de dire la façon dont je me réceptionnai dans la cale car je me souviens de n'y avoir aperçu qu'une seule personne, sans doute un captif Italien ou

d'un pays avoisinant, qui me dit '*Andariva*' ce qui veut dire, 'Remontes'³⁶ ce que je fis. La raison pour laquelle ils me traitèrent ainsi, comme je l'appris par la suite, venait d'une vieille tradition chez eux qui voulait que le premier captif embarqué à bord d'un des leurs navires qui n'avait jamais effectué de prise auparavant, soit ainsi traité.

Le même jour où nous fûmes capturés, nous aperçûmes l'île de Malte où il est dit que l'apôtre Paul fit naufrage. Les Turcs qui redoutaient leur marine de guerre, s'en éloignèrent, car les Maltais faisaient grand peur aux Turcs. Au cours de la nuit nous vîmes un grand navire que les Turcs prirent pour un bâtiment de guerre français. Le capitaine qui nous avait capturés était un renégat Anglais, de même que son canonnier. Il ordonna que je fusse cantonné à l'avant du navire pour que je m'occupasse des cordages du pont où je me retrouvais exposé aux tirs de grandes et petites armes à feu. Nous étions en position de combat, étant très près l'un de l'autre. Ils se hélèrent en langue mauresque et il se trouva que c'était le navire Amiral de Tunis, compagnon du navire dans lequel nous nous trouvions ; ce fut alors une explosion de joie parmi eux, car ils étaient tous du Levant, servant sous le Grand Turc contre les Vénitiens, et tous s'en retournaient à Tunis.

Nous arrivâmes en un lieu nommé La Goulette, l'endroit le plus proche de Tunis où pouvait mouiller notre navire. Nous fûmes transférés dans une barque et emmenés sur un grand lac intérieur sous lequel, disait-on la ville de Carthage était enfouie, la tombe de la reine Didon se trouvant sur la colline devant laquelle nous passâmes. La carène d'un navire gisait au bord de la mer, supposé être celui du Capitaine Ward³⁷, le célèbre pirate Anglais contre lequel le Roi Jacques I Stuart avait mobilisé des navires de la marine royale aux fins

de le capturer. Mais, celui-ci sachant que sa vie était en jeu et ne trouvant pas de refuge en terre Chrétienne, s'en alla en Berbérie où il fut bien accueilli par ces barbares. On dit qu'il fût le premier à entraîner les Turcs à devenir des pirates de haute mer comme lui. On dit aussi que lorsqu'il fut devenu Turc, il adopta le costume des Turcs, ne buvant que de l'eau et jamais de vin, portant des ferrures sous ses chaussures turques semblables à de petits fers à cheval. On dit encore qu'il se décrivait lui-même de la façon suivante :

- *Je bois de l'eau tel un âne*
- *Je suis ferré tel une jument;*
- *J'ai l'habit d'un (bouffon) fou*
- *Et la tête d'un hibou.*

Nous arrivâmes à Tunis ce même soir et fûmes logés comme il convenait à des esclaves. Notre séjour cette nuit là fut une pièce pavée de briques sur lesquelles nous passâmes toute la nuit. Le lendemain nous fûmes amenés devant le Roi car c'était son propre navire qui nous avait capturés. Nous nous retrouvions tous ses esclaves. Après qu'il nous eût longuement inspectés, nous fûmes emmenés aux Bains Maures, un endroit semblable à une prison où les esclaves étaient détenus. Notre logement ici y était plutôt meilleur car nous dormions sur des planches mais toujours pas de lits, et nous n'en eûmes jamais. Notre nourriture était constituée de pain, d'eau et de fèves.

Je demandai à mon beau-frère Hiway de ne pas m'appeler "frère" ni de laisser entendre que j'avais été son quartier-maître, afin qu'ils n'attachent point trop d'estime à ma personne et ne fixent une rançon trop élevée sur moi. Mais notre renégat de capitaine demanda à mon beau-frère si j'étais

le marchand du bord. Il lui répondit que non, mais que j'étais son maître d'équipage. Cela me déplût fort, mais il me convainquit que cela ce saurait. Comme mon beau-frère était robuste, la rumeur nous parvint que le Roi, notre propriétaire voulait faire de lui le gardien de sa porte. Mais comme mon beau-frère était l'ami de plusieurs marchands ainsi que d'armateurs de Livourne, il fut libéré au bout de deux mois contre huit cents pièces d'or anglais. Tant qu'il se trouvait avec moi, comme il avait de l'argent, j'avais pu me procurer de bonnes victuailles. Car, avec trois pence nous pouvions emplir nos deux ventres de viande de mouton bouilli et d'un peu de vin, mais lorsqu'il partit, n'ayant que peu d'argent je fus obligé de l'économiser. Ainsi au lieu de mouton je dus me satisfaire pour mon dîner, aussi longtemps que mon argent dura, d'un demi pence de foie de bœuf. Alors que la ration habituelle que m'allouait mon propriétaire était du pain, des fèves et de l'eau. Outre cela, je demurai également confiné, ne pouvant sortir à moins de pouvoir louer les services d'un gardien qui me raccompagnerait à l'intérieur. Avec ce genre de vie, soucieux pour mon épouse restée à la maison et sachant combien les nouvelles de mon sort avaient dû la peiner, ayant de plus, tout perdu, y compris ma liberté, je ne possédais pas les moyens d'être libéré contre rançon afin de me sortir de cette misérable vie d'esclavage.

Ce capitaine anglais, le renégat qui nous avait capturés reçut à nouveau du Roi, mon maître, l'ordre d'armer son navire pour repartir en mer. Il était venu aux Bains pour choisir ceux qui lui conviendraient le mieux pour partir en mer avec lui. Comme je l'avais compris, je me mis en avant devant lui, espérant qu'il me choisirait pour faire partie d'eux. Le capitaine me répondit incontinent, en m'apprenant que le Roi avait ordonné qu'on me garda à terre, ce qui était mauvais

signe car, je me rendis compte par là qu'on m'avait remarqué plus que d'ordinaire. Eus-je pris la mer, le Seigneur m'aurait indiqué quelque moyen de m'échapper ou bien, par exemple, nous aurions pu être capturés par un bâtiment de guerre appartenant à une nation Chrétienne. Je demeurai enfermé dans les Bains tandis que mes compagnons partirent en mer. Finalement, mon maître changea d'avis, ordonna que l'on me mît dans un chariot et qu'on emmena à environ trente miles à travers la campagne jusqu'à un lieu où j'aperçus enfin des navires. La ville s'appelait Porto Farina. Une fois arrivé, l'amiral m'affecta comme maître d'équipage des chrétiens embarqués sur le *Vice Amiral* au grand service du Grand Turc, pour combattre les Vénitiens.



Parfois on m'obligeait à travailler jusqu'au bout de mes forces, contraint par nos surveillants. Le *Coyia*, l'intendant du Roi, me gardait à ses côtés pour m'envoyer fouiller partout dans les réserves du magasin et le fait d'être près de lui m'était désagréable d'autant qu'il restait toujours silencieux. Lorsque j'aurais fini, il m'enverrait travailler à bord des navires, ce qui me plaisait plus car j'y retrouverais mon élément. Bien que j'aie été nommé maître d'équipage, j'avais un maître d'équipage Turc comme supérieur afin que si je commettais une faute, je sois châtié selon leur bon plaisir, à coups de corde ou avec tout autre instrument qu'ils jugeraient bon. Ils me traitaient parfois de *Cania sinsa featha*, qui veut dire "chien d'infidèle" étant donné que je refusais de croire en Mahomet. L'un des gardiens me dit que si j'acceptais de me faire Turc, je pourrais devenir capitaine d'un navire. Je lui répondis que non, car, j'avais une épouse et des enfants à la maison. Il me rétorqua que cela était sans importance et que je pourrais prendre une autre femme chez eux. On m'appréciait d'autant plus que je parlais la langue qu'on employait là-bas, appelée "lingua franca"³⁸.

J'étais logé dans une citadelle où ils m'enfermaient à la nuit tombée et me sortaient au lever du soleil. Quand j'avais travaillé toute la journée, au coucher du soleil on me mettait des fers aux pieds attachés à des chaînes. Un beau matin, après qu'on m'eût retiré la chaîne de ma jambe je me dépêchai d'aller travailler au navire où je devais embarquer comme maître d'équipage de peur qu'on m'arrêtât pour travailler à terre. Mais le vieil intendant du Roi qu'on appelait *Kayoa* m'aperçut m'en allant en toute hâte, car j'avais peur de lui. Il m'appela à lui. Je fis le sourd et continuai mon chemin jusqu'à ce que je sois obligé pour finir de retourner vers lui faisant

preuve de grande soumission comme si je ne l'avais pas entendu. Il me regarda avec l'expression d'un vieux Mauresque et me dit que j'étais semblable à un taureau, je regardai devant et jamais en arrière, je m'en tirai sans trop de mal mais fus assigné à travailler à terre.

Je me souviens qu'on me chargea avec un Flamand de transporter de l'eau. Chacun de nous avait une jarre, dans laquelle nous transportions sur nos épaules. Le gardien nous pressait au travail sans relâche et si longtemps sans repos que le Flamand dut abandonner. On fit venir alors un nègre pour continuer à puiser avec moi jusqu'à ce qu'il y eût suffisamment d'eau. Une telle dureté m'encourageait à ne point rester à terre si je pouvais trouver une occasion de travailler à bord d'un navire.

Nous étions logés dans une salle obscure de la citadelle où nous ne pouvions voir en plein jour sans l'aide d'une lampe. Quand nous avions fini de travailler, nous étions enchaînés deux par deux et parfois nous étions quarante paires à être entassés dans ce trou où nous nous couchions sans lits, à même le sol comme des chiens. Au milieu de la salle se trouvaient deux grands tonneaux parmi nous, dans lesquels nous nous soulagions. Nous n'avions pas d'air autre que celui entrant par la porte et qui était fermée toute la nuit, ceci, dans un pays excessivement chaud. Chaque soir quand nous avions fini de travailler nous étions enfermés dans ce trou sombre et puant où nous étions assaillis d'insectes, certains les appellent des punaises. Elles nous piquaient et faisaient enfler la chair de notre peau, sans oublier les poux que nous avions en abondance. Nous en étions tellement couverts qu'ils avaient fait de nous leur proie. [Ci-après un dessin du Château Fort de Portofarino où nous étions logés la nuit et le môle où se trouvaient amarrés les navires turcs. Le dessin montre les

prisonniers et le surveillant, ainsi que deux vues de la citadelle l'extérieur surimposé sur l'intérieur (la reproduction ne montre que l'extérieur). Au-dessus, dans une graphie du dix-huitième siècle une légende qui change le nom de Portoferine en Portofarino se trouve écrit "La Citadelle de Porto Farino trente quatre miles (le mot Nord est effacé) au sud-est de Tunis et légèrement à l'ouest des rivières de Carthage.] Il y avait des ressortissants de plusieurs pays, tous couverts de poux car nous avions à peine le temps de les tuer. Lorsque nous avions un petit moment de loisir pendant la journée, nous ôtions nos vêtements et nous mettions à nous épouiller, de sorte que nous étions rarement oisifs ; en effet, l'idée des Turcs était qu'un désœuvrement de notre part servirait à ce que nous complotions notre évasion. Ainsi, en nous maintenant constamment à l'ouvrage, ils prévenaient ce danger.

Je me souviens d'un épisode alors que nous nous trouvions dans ce trou ignoble. Une nuit Henry Husten et moi-même étions enchaînés ensemble. Comme il désirait aller se soulager dans un des tonneaux placés au milieu de la salle autour desquels nous nous entassions par terre, comme nous étions enchaînés par deux, si l'un dormait et souhaitait se soulager nous étions obligés d'y aller ensemble car, nous étions enchaînés fermement l'un à l'autre (nous avions des entraves aux pieds comme des chevaux, avec un rivet au travers, par lequel étaient solidement fixées les chaînes.) Mon compagnon s'assit sur le tonneau tandis que je me tenais debout à ses côtés à attendre. Il y avait des captifs au-dessus de nous qui dormaient sur le plancher de la pièce du dessus, quand soudain, en raison de leur poids ajouté à celui de leurs chaînes, les poutres cédèrent et ces malheureux captifs accompagnés de leurs chaînes tombèrent avec fracas parmi

nous, qui nous trouvions en dessous. Le fait que nous nous fussions déplacés de l'endroit où nous étions couchés pour aller aux tonneaux nous avait préservés de ce danger ; de sorte que le besoin qui l'avait poussé à aller se soulager à ce moment-là nous avait épargnés d'être blessés. Mais, les malheureux qui étaient tombés étaient tellement entremêlés qu'il leur fallut beaucoup de temps avant qu'ils ne pussent se dégager, si emmêlés qu'ils étaient l'un à l'autre par leurs chaînes.

Je mettais mon bonnet rouge sous ma poitrine pour piéger les poux et lorsque je le sortais, pas un pou n'en réchappait.

Un soir après avoir fini le travail, j'avais pris une jarre pour aller puiser de l'eau pour boire durant la nuit passée dans notre trou étouffant et fétide mais avant que je puisse revenir du point d'eau, tous les captifs avaient été enchaînés et enfermés dans la geôle de la citadelle. Revenant avec ma jarre sur le dos, je vis le gardien se diriger vers la citadelle avec l'enclume et le marteau avec lesquels nous étions rivés ensemble chaque soir. Je me mis alors à faire très attention car ils pensaient que je m'étais échappé. Le gardien, furieux et animé d'un esprit de vindicte (une sale brute de Maure), vint à ma rencontre au pied de la passerelle de la citadelle, un bâton à la main et ordonna à un esclave qui se trouvait près de moi de me mettre par terre suivant leur habitude d'étendre quelqu'un par terre quatre personnes lui tirant les mains et les jambes comme à un nageur pour qu'il puisse me fouetter à sa guise, parfois jusqu'à ce que les chairs soient tellement meurtries qu'on doive retirer la peau pour panser les blessures. Connaissant la façon de leur cruels châtements, je n'eus pas la patience d'attendre qu'ils me mettent à terre mais bondis et me mis à courir vers la citadelle ce qui équivalait à

tomber de Charybde en Scylla. Entrant en courant dans la porte de la salle où je demeurai parmi les captifs, je renversai un vieux Flamand qui était en travers de mon chemin et qui se heurta la tête. Mon féroce persécuteur désormais enragé comme un fou, partit à ma poursuite mais comme j'étais très mince et agile, n'ayant pour tout régime alimentaire que du pain et de l'eau, des fèves et les olives et jamais de viande hormis une fois par semaine lorsque je tombais par bonheur sur un petit morceau pas plus grand que mon doigt, cette brute de grand Maure courant après moi, ressemblait au spectacle d'une vache courant après un lièvre ; à la seule différence qu'il savait que je ne pouvais alors me sauver nulle part ailleurs que dans ma tanière. Les captifs s'enquirent de ce qui était en train de se passer, et tous de se mettre à crier :

- Ned Coxere a encore fait des siennes.

Le gardien arriva tout essoufflé devant la porte où je m'étais précipité criant :

- Où est passé ce chien d'infidèle ?

Je me demeurai caché quelque instants redoutant d'être fouetté sans pitié, mais fus bien forcé de me rendre à l'endroit où étaient exécutés les châtiments et où je vis certains vieux esclaves qui avaient une certaine influence sur le gardien, lui embrasser son habit, selon leur coutume, pour demander sa clémence en ma faveur, clémence inattendue qui me fut accordé. Le surveillant m'observa et se mit la main sur l'œil, me disant '*Averlocho*' qui veut dire en Anglais : 'ouvre tes yeux!' afin que, dorénavant, je fasse attention et ne répète plus mon erreur. On me ré-enchaîna et je me retrouvai tout heureux de ma bonne fortune et joyeux comme un luron avec mes compagnons. Seuls les poux et les punaises continuèrent

à me tourmenter dans cette geôle puante, ce que je considérais comme la partie de mon esclavage la plus difficile à supporter.

Après cela le jour de Noël arriva, aussi les captifs eurent-ils la liberté de se laver, de raccommoder leurs affaires et de tuer leurs poux ; mais ils m'obligèrent à transporter des pierres d'un lieu à un autre, une moitié de la journée. Un très gros gardien se trouvait parmi les captifs, demandant à chacun d'eux, un *apser*³⁹, l'équivalent d'un penny, comme ils jouissaient de quelques privilèges, ils avaient peur de les perdre et ils le lui donnait, mais certainement pas de bon cœur. Il tomba sur moi à l'air libre et me réclama un *asper*. Comme je me rebiffai et ne souhaitai pas lui donner satisfaction malgré les circonstances où je me trouvais nonobstant le fait que je venais récemment d'échapper à un châtiment, je partis en courant, sachant par expérience que je serai plus rapide que lui. Il me rappela à lui dans leur langue, *Ke fuidges ?* ce qui signifie, 'pourquoi te sauves-tu ?' Je compris alors qu'à la première faute que je commettrais, il me cravacherait comme un chien. En effet, s'il me fouettait cette fois-ci, je savais qu'il ne pourrait s'en justifier auprès de l'intendant du Roi (le même qui me faisait travailler si durement à terre) car si le gardien m'avait blessé, le vieux forban l'aurait vu, et alors je lui aurais donné les raisons de ma fuite,

- Laisse-le tranquille⁴⁰, Gardien ! Lui aurait-il dit. Car, ils étaient très sévères les uns vis-à-vis des autres.

Un peu plus tard, je me pris à réfléchir combien mon travail était pénible avec pour seule boisson de l'eau fraîche et pris la résolution de dérober tout ce que je pourrais à mon

patron afin de me procurer un peu d'argent pour m'offrir autre chose à boire de temps en temps. Il y avait beaucoup de bonnes choses à boire mais j'avais besoin d'argent. Je commençai d'abord par un paquet de clous à bord d'un navire, sans difficultés et les ramenai à terre où je les conservai dans un tas de vieux vêtements là où je dormais dans la citadelle. Je les pensai en sécurité, ayant l'intention de les vendre à un forgeron et de m'acheter du *raki*⁴¹ avec l'argent. Un jour que j'étais au travail à bord d'un bateau, heureux à l'idée du bon alcool que j'allais pouvoir ingurgiter, on nous avertit que cette grande brute de gardien avait été fouillé nos affaires dans la citadelle à la recherche des gros clous à large tête. Cette nouvelle me toucha à vif car je craignis puis que mon persécuteur ne découvrit mon larcin ce qui lui aurait donné une bonne occasion de se venger de ses déboires passés avec moi. Étant très inquiet, de cette mauvaise nouvelle qui me parvenait du rivage, je saisis la première occasion pour aller à terre et courus vers la citadelle pour aller vérifier mon ballot de vêtements, la peur au ventre. Or, en ouvrant mes affaires je fus heureux de retrouver mon paquet de clous que je ramenai discrètement à bord du bateau où je les remis à leur place. Si j'avais pu les vendre, j'en aurais obtenu deux ou trois pence car j'aurais pu les proposer au meilleur prix comme c'est l'usage en vendant des marchandises de provenance douteuse.

A la suite de cet incident, l'intendant en chef ou si l'on veut, le représentant du Roi vint à bord de notre navire. J'étais sur l'arrière du pont en train de fabriquer des bitords lorsque ce grand personnage s'approcha de moi. Il saisit l'un des cordages et m'ordonna de le suivre. Pris de peur, je le suivis lentement, me demandant quelle faute j'avais bien commise récemment qui méritât une punition. Des Maures

qui se tenaient autour me dirent, '*Hayda*', c'est-à-dire 'aller ! vas-y !' Je m'avançai donc vers cet important personnage. Il se tenait à côté de deux charpentiers Hollandais travaillant sur le pont.

- 'Pillia Basha', c'est-à-dire, mettez le par terre ! me dit-il, indiquant l'un des deux charpentiers. C'est alors que je me sentis soulagé. Le malheureux se mit à plat ventre, je lui saisis les mains tandis que l'autre charpentier le tira par les jambes et que nous l'étirâmes sur le sol autant que faire se peut, pendant que ce vieux Maure impitoyable le fouettait sur le dos, tant qu'il lui plût. Je compris par la suite que cet homme et moi appartenions à la même profession, car il avait volé des boulons de fer et avait été démasqué. Le spectacle de sa cruelle récompense me découragea de continuer dans cette voie.

Une autre fois, je me trouvais avec beaucoup d'autres captifs dans les champs en train de tresser des bitords de cordages afin de fabriquer des gréements pour le navire auquel j'appartenais. Le vieil amiral, commandant de ce vaisseau se trouvait à côté de moi, tremblant de la tête, car il souffrait de tremblements dus à une paralysie. Il prenait plaisir à me parler comme s'il avait de l'affection pour moi. Comme le maître d'équipage du *Vice-amiral* travaillait avec nous pour leur navire, (c'était aussi un Maure), ainsi que l'équipage du navire *Amiral*, travaillant pour le leur, ce vieil homme se mit à côté de moi et par plaisir prit quelques bitords qu'il tressa et plaça parmi le lot appartenant à leur navire. Puis il se mit à me donner des conseils en lingua franca ; il me dit de faire attention à mes affaires et que le maître d'équipage du *Vice-Amiral* était un très grand voleur, si je ne faisais pas attention, il me volerait mes bitords

- Car, Ajouta-t-il, 'tu es un captif de fraîche date qui ne maîtrise pas encore les ruses du métier.'

Cela devînt une plaisanterie pour les captifs qui étaient autour avec de larges sourires pour voir quel audace innocente j'aurais face à ce vieil amiral, apparemment prêt à me donner le Bon Dieu sans confession,

- Car, me dit-il, tu es sans malice.

Je le regardai d'un air si innocent que cela lui plut infiniment. Je devins alors plus rusé presque, qu'un Maure ne l'ait jamais été, ce dont les captifs qui travaillaient avec nous s'aperçurent fort bien. Pendant cet entretien, il se mit à pleuvoir. Le vieil amiral nous ordonna de transporter nos travaux à l'intérieur d'une maison. Ce que nous fîmes, puis dûmes les ressortir une fois l'averse terminée. Le vieil homme aperçut quelques-uns des bitords qu'il avait tressés parmi mes affaires. Sur quoi, le vieillard se mit à chanter mes louanges:

- Eh bien, regardez-moi ça! Il possède des bitords que j'ai moi-même fabriqués ! S'indigna-t-il. Cela amusa beaucoup les captifs et je perdis un peu de mon prestige, ne sachant pas comment cela s'était retrouvé parmi mes affaires à moins qu'un petit malin ne les y aient mis.

Au bout de dix semaines passées dans cet endroit de cette manière et avec ce style de vie, la nouvelle nous parvint que des frégates anglaises étaient arrivées de Livourne afin d'incendier les navires sur lesquels nous étions en train de travailler. L'ordre fut donné que nous amenions les navires à l'intérieur de la digue, que nous barriions l'entrée avec des poutres, et que nous creusions des fortifications équipées de canons. J'étais à bord d'un bateau avec vingt autres captifs

l'amenant à l'intérieur de la digue lorsqu'il s'échoua contre une plate-forme flottante portant cinq canons. Nous avions comme surveillant à bord un gardien cruel, c'était un Maure dont j'appris que se trouvant une fois dans une galère avec des captifs à la poursuite [d'un autre navire], afin de les obliger à ramer plus vite il avait tranché le bras d'un des esclaves et s'en était servi comme fouet sur tous les autres. Comme notre navire s'était échoué, cet homme cruel s'en prit à moi et se mit à me battre à tel point que l'on pouvait voir les traces des coups sur mon dos plusieurs jours après, puis il continua et se mit à battre tous les autres de même manière.

La nouvelle que les navires anglais étaient devant Tunis⁴², fit renaître l'espoir en nous car, nous imaginions qu'on conclurait la paix et nous serions relâchés. Nous étions dans notre trou à la citadelle, nourrissant l'espoir d'être délivrés par ces navires. Je me souviens avoir dit à mes compagnons très gaiement que le *Skrevan* allait peut-être venir nous dire 'Engleses, a lesta suas robas' ce qui veut dire 'Anglais, préparez vos bagages.' Ce qui équivalait à dire que nous nous en allions. En réalité cela se produisit ainsi, bien que je l'eusse dit pour rire et pour faire plaisir à mes compagnons. Si je me souviens, le Skrevan vint nous dire les mêmes mots environ quinze minutes plus tard. Il nous demanda de préparer nos affaires, à vrai dire, de maigres vêtements. A cette nouvelle nous fûmes des créatures transportées de joie, chacun espérant alors revoir ses amis et ses proches dans notre pays natal. Des chariots furent amenés afin de nous transporter jusqu'à Tunis, à trente miles de là. Nous y montâmes rapidement, laissant derrière nos cruels oppresseurs de ce lieu tel que le vieux Coyia et les impitoyables gardiens, au bon plaisir desquels nous étions exposés nous faisant rosir à leur convenance. Nous les quittâmes de bon cœur, eux et leurs

fèves, leur bouillie d'avoine, leurs olives et leur eau, de même que nos autres compagnons d'infortune, les captifs Hollandais, Français, Espagnols, Italiens et Portugais que nous laissâmes tous derrière. Nous fûmes conduits escortés par des cavaliers aussi loin qu'ils décidèrent, puis ils nous laissèrent partir, ce que nous fîmes avec plaisir.

Après être arrivés à Tunis, nous fûmes enfermés dans les Bains Maures où nous demeurâmes quatorze jours oscillant entre espoir et désespoir, car les Anglais et les Maures négociaient la paix et tantôt nous entendions que la paix serait conclue et tantôt nous entendions le contraire, ce qui nous enfonçait encore plus dans la crainte et dans le doute. Nous avions crû que notre départ avait été clairement tracé mais nous rencontrions des obstacles sur notre chemin et fort inconfortables, avant que nous ne puissions quitter les Bains Maures. Ils s'accumulaient à tel point que je déclarai ne pas vouloir croire à notre libération tant que je n'aurai mis pied sur le pont d'une frégate anglaise. Finalement, nous fûmes tous appelés et escortés chez le Consul Anglais où nous comprîmes que la négociation entre les agents Anglais et les Maures achoppait sur une différence de quelques sept cent pièces d'or anglaise, et que les Anglais allaient partir et nous abandonner ici, mais qu'un Maure, un notable, ou alors riche, nouvellement arrivé dans la ville, avait acquitté les sept cent pièces d'or anglaises pour clore la négociation. C'est alors que la paix fut conclue et que nous fûmes envoyés à bord du bâtiment de guerre anglais, au total soixante-douze hommes⁴³ et garçons et seulement deux femmes. Certains avaient passé cinq ans ici en captivité, certains dix ans, un vieillard même était supposé y avoir passé trente-deux ans. C'était un coup de chance que ces navires arrivassent, car je n'y avais passé que cinq mois bien que dix-neuf mois au total se soient écoulés

avant que je ne revienne chez moi. Avant que je ne revienne chez moi après tous ces problèmes, j'avais été fait prisonnier par les Espagnols qui me traitèrent fort durement et, dans une certaine mesure, aussi mal que m'avaient traités les Turcs.

Maintenant que nous étions parvenus à bord des bâtiments de guerre mouillés devant Tunis, nous fûmes répartis, les uns dans un navire, d'autres sur d'autres vaisseaux. Je fus commis à bord de la frégate *Kent* commandée par les capitaines Honom⁴⁴ et Stokes, ce dernier alors commandant en chef⁴⁵. Je ne connaissais absolument personne sur ce navire. Toutefois, le maître d'équipage se montra gentil à mon égard et m'introduisit au mess des officiers marinières. Nous étions en guerre contre l'Espagne. J'étais sans le sou et avais besoin d'argent et de vêtements, nourrissant l'espoir de m'en procurer auprès du premier navire Espagnol que nous rencontrions. En effet, j'avais repris mon ancienne vocation de marin combattant et me trouvais dans une ardente disposition pour reprendre mon ancien métier. Peu après, nous nous emparâmes d'une barque espagnole et l'équipâmes pour croiser de nuit le long de la côte en quête de prises ; je faisais partie de l'équipage de la barque. Après avoir navigué le long de la côte espagnole sans grand succès mais au milieu des dangers, n'étant pas capables d'affronter une tempête avec cet esquif, nous décidâmes de le détruire et le brûler ; de sorte que je continuais aussi impécunieux qu'auparavant. J'estimais que de rester à bord pour une solde aussi maigre que vingt trois shillings par mois ne serait pas une solution car il y avait à bord des *reformados*⁴⁶ qui attendaient leur promotion alors que n'appartenant pas à la marine de guerre je ne pouvais rien espérer, hormis un coup de chance. Dans l'espoir donc d'améliorer ma situation et de recouvrer ce que j'avais perdu,

je ne refusais aucune tentative de faire partie d'une expédition contre les Espagnols à terre.

Une nuit nous naviguions le long de la côte espagnole, près de Malaga, lorsque nous aperçûmes un navire qui nous tint compagnie jusqu'au matin. Il aurait bien aimé s'éloigner de nous mais nous n'étions pas prêts de le laisser faire, finalement, il tenta de nous semer à la voile mais nous forçâmes l'allure de même afin de continuer dans son sillage, et avec succès. Nous découvrîmes qu'il s'agissait d'un navire de guerre espagnol cherchant à capturer des Anglais dans notre escadre. Nous ouvîmes le feu avec nos grosses pièces ce qui lui fût fort dommageable. Après avoir tiré de nombreuses bordées, nous nous approchâmes. Comme je me trouvais consigné dans l'entrepont, l'ordre fut donné que personne ne monterait à l'abordage hormis ceux se trouvant sur le pont supérieur. J'étais contrarié à l'idée de ne point monter à l'abordage. Mais, avide que j'étais d'entrer en action, je courus à l'arrière dans l'armurerie et empoignai un pistolet avec lequel je montai sur le pont supérieur contrairement à l'ordre reçu. Nous étions alors si proches de ces Espagnols que je m'avançai le long de notre grand voile et agrippai leur navire par son beaupré, et montai à l'abordage au milieu des Espagnols qui furent obligés de se replier en courant dans la cale et devinrent nos prisonniers.

J'arrivai rapidement devant la cabine principale. N'y trouvant rien qui fut de valeur, je retournai dans l'entrepont où je m'emparai d'un coffre et de vêtements dont j'avais grand besoin. Toutefois, je n'étais guère satisfait m'attendant à une meilleure prise mais je n'eus pas cette chance bien que certains d'entre nous en ait eu à ce moment-là, tombant sur un paquet d'or. J'enlevai du dos du prêtre Dominicain son habit ; c'était celui qui leur lisait la messe. L'eussé-je fouillé de

près, j'aurais trouvé un paquet d'argent. Mais comme je n'avais pas le cœur dur de nature, bien qu'alors je fusse pauvre au point d'avoir faim, cela me fit rater ce qui faisait le bonheur des autres car je n'avais jamais auparavant retiré un vêtement du dos d'un homme. Le barreur, mon compagnon de cantine avait trouvé dans la cabine un paquet d'or qu'il m'exhiba, ne sachant ce qu'il contenait. Je lui dit que c'était des pistoles et des doublons en or. Il m'en donna une petite pièce et dépensa largement son argent sur moi de sorte que nous eûmes souvent de bonnes victuailles accompagnées de bonnes choses à boire. Lorsqu'il retourna au pays, il trouva un navire à bord duquel il devint maître et après il eut beaucoup de succès et devint riche. Il s'acheta la *Ann*, l'un des navires turcs. Combien avait-il fini par avoir, je n'avais jamais bien su.

Après cet épisode, nous naviguions dans le détroit près du cap St. Martin, proches de la côte espagnole lorsque nous aperçûmes quatre ou cinq vaisseaux espagnols appelés *settees*⁴⁷ ancrés à la côte par leurs câbles car ils nous redoutaient. Notre escadre comportait cinq bâtiments de guerre et nous décidâmes que chacun de nos navires enverrait vers la côte une chaloupe pour tenter de s'emparer de ces vaisseaux. On demanda des volontaires pour se joindre à l'équipage des chaloupes, mais c'était une entreprise dangereuse car ils possédaient des pièces d'artillerie appelées « meurtrières », ancêtres des « mortiers »⁴⁸, outre des fusils avec lesquels ils nous mitrailleraient. Or, personne sauf moi, parmi notre équipage qui comptait cent soixante-dix hommes ne souhaita monter dans notre chaloupe. C'était au lieutenant de partir avec nous mais il n'en avait apparemment guère envie. Ne pensant pas à ce que je pouvais perdre dans l'affaire, la vie par exemple, mais plutôt à ce que je pouvais espérer y gagner,

nous nous dirigeâmes à la rame vers la côte en direction des *settees* jusqu'à ce que, arrivant tout près d'eux avant les autres chaloupes, ils se mettent à tirer sur nous à coups d'armes légères, ce qui nous obligea à nous éloigner en attendant que les autres chaloupes arrivent à notre hauteur. Nous tîmes conseil et conclûmes que nous allions avoir du mal à approcher de ces navires en raison de leurs « meurtrières », de sorte que nous décidâmes d'aborder la côte à quelque distance des *settees*. Quelques-uns de nos hommes partirent à terre tandis que les autres continuèrent de ramer le long de la côte. Les Espagnols, nous voyant dans cette posture s'avancèrent vers nous comme pour nous effrayer. Nos hommes leur firent face courageusement et les Espagnols se replièrent. Là-dessus, nous continuâmes d'avancer sur les *settees*. Voyant que nous étions décidés à atteindre notre objectif, ils abandonnèrent leurs navires pour se retrancher à terre et tirer sur nous avec leurs armes. Nous abordâmes avec notre chaloupe le *settee* de l'amiral au mât duquel flottait son pavillon. Je montai immédiatement au mât, m'emparer du pavillon, mais avant que je ne puisse le décrocher, je crus que les Espagnols ne voulussent le pulvériser avec leurs tirs de fusil mais grâce à Dieu je réussis à redescendre sain et sauf avec le drapeau. Une fois les vaisseaux éloignés de la côte, j'avisai des fûts gisant sur le pont. Je demandai à mes compagnons ce qu'ils contenaient.

- De l'eau. Répondirent-ils.

Ne me contentant pas de cette réponse, j'enfonçai un bâton dans l'un des fûts et laissai couler une goutte du contenu que je découvris être du vin avec lequel, en plus des biscuits blancs que nous y avions trouvés, nous fîmes

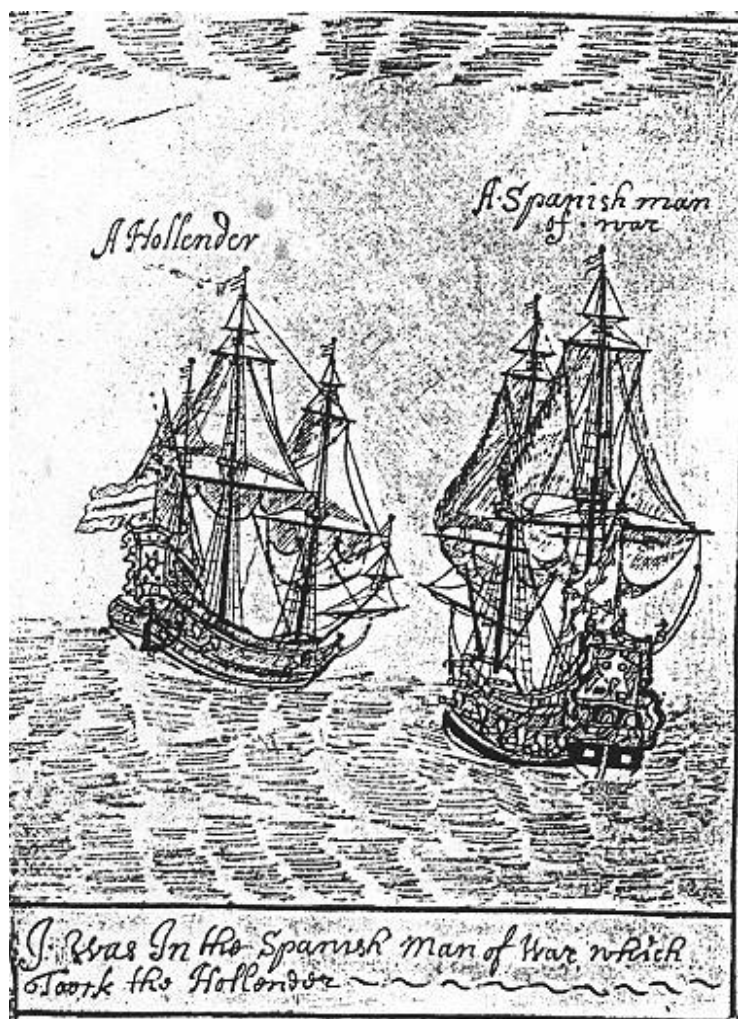
bombance, sans trouver autre chose d'intéressant. Or, dès notre retour à bord, le capitaine nous confisqua toutes nos prises bien que nous eussions risqué notre vie pour nous les procurer. Le maître d'équipage aurait voulu avoir le drapeau mais je le donnai à mon collègue le barreur. Le capitaine me convoqua dans sa cabine et me donna une pièce de huit en guise d'encouragement. [En face, un dessin en mauvais état de cinq Sitis Espagnols que nous avons capturés au moyen de cinq chaloupes à partir de la côte et cinq bâtiments de guerre Anglais.] Ensuite, nous longeâmes les côtes jusqu'à celle de Rome où nous vîmes trois galères espagnoles auxquelles nous fîmes la chasse. A ce moment là, je me mis à espérer faire une prise intéressante, et nous étions tous prêts à les attaquer malgré que nous eussions alors, je crois, plus de cinquante membres d'équipage malades. Mais, comme ils avaient des rameurs et des voiles ils s'échappèrent et se réfugièrent dans un port sur une île.

A la suite de cela, nous naviguâmes de Livourne à Marseille, accompagnés par un petit vaisseau anglais commandé par un capitaine Kedger⁴⁹ de Londres, un navire marchand en route pour les îles Canaries. Il cherchait un marin et avait convaincu notre capitaine de lui céder un homme. Le maître d'équipage m'en avait informé. Je souhaitais vraiment m'y engager avec un salaire de trente six shillings mensuels, étant donné que je ne touchais que vingt trois shillings par mois sur la frégate. Avec l'énergie que je possédais à l'époque, j'acceptais tout ce qui pouvait m'apporter quelque chose. Ce navire n'avait que dix-huit canons et seulement dix hommes d'équipage. Malgré que nous fussions en guerre contre l'Espagne, notre navire se dirigeait vers les Canaries, un projet périlleux. Je me séparai

alors de mes compagnons. J'étais déjà à bord de ce navire lorsque le capitaine me cria :

- Edward, fais attention à toi ! me cria-t-il car, il connaissait le danger de ce périple.

Nous nous séparâmes et quittâmes seuls le détroit en direction des Canaries pourvu que nous échappions aux Espagnols. J'étais désormais bien pourvu d'un coffre et de vêtements que j'avais pillés chez les Espagnols. Nous arrivâmes sans encombre aux Canaries où nous avions l'intention de charger notre cargaison pour retourner directement en Angleterre, restait le fait que nous étions en guerre contre l'Espagne. Néanmoins, pour mener à bien notre projet nous avions à bord un Italien qui devait aller à terre se présenter aux Espagnols comme un capitaine originaire de Livourne, arborant le pavillon de Livourne pour déguiser notre équipée afin que nous puissions commercer sans danger.



Lorsque nous arrivâmes dans le chenal des Canaries nous sortîmes nos couleurs de Livourne. Un navire y était à l'ancre dans la même situation que nous, mais il avait des Flamands et des Anglais à bord, et se faisait passer pour Hollandais. En nous voyant arriver battant pavillon de Livourne, il crût que c'était une ruse des Espagnols et se préparait à tirer sur nous par le travers me faisant craindre que nous allions être pulvérisés. Toutefois, dès que nous jetâmes notre ancre ils se désistèrent. Les Espagnols vinrent nous voir depuis le rivage et demandèrent à ce que notre capitaine, son second et d'autres membres de l'équipage vinsent à terre. Supposant qu'il s'agissait d'un piège, nous levâmes l'ancre pour quitter ce lieu et naviguâmes jusqu'à Madère. Constatant là que notre cargaison n'y trouverait pas d'acheteur, nous continuâmes jusqu'à Santa Cruz en Berbérie⁵⁰, où nous commerçâmes avec les Maures, c'était une contrée riche en provisions de toutes sortes - avec abondance de poisson. Si ma mémoire est bonne, j'achetai plus de vingt poules et coqs et de l'orge pour les nourrir en échange d'une pièce de huit. Il y avait du bois en abondance mais comme les Maures guerroyaient entre eux, chaque fois que nous partions chercher du bois nous étions obligés de porter des armes, des fusils, pour nous défendre contre ces Maures qui attaquaient ceux avec qui nous commercions. Nous marchions donc, comme des soldats avec nos fusils sur une épaule et une bûche sur l'autre. Une fois dans les bois nous vîmes un caméléon dont on dit qu'il vit dans les airs. Nous le capturâmes et le ramenâmes avec nous à bord du bateau.

Tandis que nous séjournions là, un navire anglais arriva près de nous dans le chenal. Le capitaine s'appelait Peter Merit, originaire de Londres, venant de commercer le long des côtes de Berbérie et ayant parcouru un long périple, il

était en partance pour les Canaries d'où nous arrivions. Ce capitaine avait besoin de quelqu'un qui parlait bien le néerlandais et qui pouvait également se débrouiller pour remplacer le maître parmi les Espagnols, car il avait avec lui cinq autres marins Hollandais qui iraient voir les Espagnols à terre, une chaloupe, et tout ce qu'il faudrait à cet effet, un armement qui dépassait de loin le nôtre. Ce capitaine et son marchand obtinrent le consentement du capitaine sous les ordres duquel je me trouvais et se mirent d'accord avec moi sur une paie mensuelle de quarante huit shillings pour jouer le capitaine Hollandais une fois à terre, comme si nous étions vraiment des Hollandais. Ils avaient tout consigné par écrit en néerlandais (je devais m'appeler Peter Johnson d'Amsterdam) et ils m'habillèrent selon la mode hollandaise. Ils m'assurèrent également qu'ils me confieraient une place de capitaine lorsque nous nous en retournerions au pays afin que je continue à commercer sur la côte de Berbérie.

Je vis que ceci m'irait comme un gant. Ce navire avait environ quinze canons, trente hommes et des mousses. Je me pensai alors dans une situation éminemment favorable, outre l'augmentation de paie qui, dans tous les cas de figure, était bien venue et l'espoir que j'avais de faire des bénéfices, bien qu'ils me fussent tous étrangers, car j'avais reçu le solde de ce qui m'était dû dans le petit navire précédent pour la période où j'avais servi à bord. Je comptais acheter avec cet argent du vin aux îles Canaries pour le ramener en Angleterre et espérais retourner argenté à la maison après toutes mes tribulations. Nous prîmes la mer à destination des Canaries avec notre navire lourdement chargé de cire d'abeilles, d'amandes décortiquées, de peaux de chèvres, et une quantité de pièce de huit et d'or berbère.

Naviguant vaillamment depuis la Berbérie à destination des Canaries, nous aperçûmes un après-midi un navire non loin des îles Canaries. Ne sachant s'il s'agissait d'un ennemi, nous changeâmes de cap la nuit venue avec l'idée de le semer en route ce que nous fîmes. Mais, comme il avait compris que nous nous dirigions sur les Canaries, il nous attendit sur la route. Aux environs de minuit, le quartier-maître en chef, son second, le maître de manœuvre et moi-même devisions sur la plage arrière. Ce maître de manœuvre aperçut soudain ce bateau sur quoi nous nous préparâmes au combat en apprêtant tous nos canons. Il arriva vite sur nous et nous l'accueillîmes par un tir de canon. Il répondit immédiatement en ouvrant le feu et vint tout près de nous demandant qu'on mette la chaloupe à l'eau pour venir à son bord. Je lui répondis en néerlandais que nous serions au matin à bord de son navire avec notre propre bâtiment comme si nous étions un navire de guerre, de façon à lui tenir tête du mieux que nous pouvions sans nous montrer impressionnés par sa présence. Nous nous tîmes donc compagnie jusqu'au matin ; il était paré à nous attaquer, et nous de même. Je n'avais pas perçu beaucoup de courage parmi nos hommes mais quant à moi je ne doutai point que nous lui rendrions la tâche difficile bien qu'il s'avérât être un bâtiment de guerre espagnol avec vingt huit canons et environ cent hommes, une situation hasardeuse pour nous avec seulement trente deux hommes et mousses pour quinze canons. Mais je faisais malgré tout confiance à notre force qui s'avérât plutôt défaillante. Lorsque le jour se leva, nous étions à nos postes de combat, l'Espagnol hissa alors son pavillon au grand mât, des couleurs espagnoles, et tira un coup de canon sur nous. A cette vue, nous comprîmes ce qui nous attendait : il me faudrait retourner à mon ancien métier de captif.

Je redevins alors prisonnier des Espagnols une fois de plus et perdis mon coffre et les vêtements que j'avais pillés précédemment sur le bâtiment de guerre espagnol. Je perdis aussi l'argent que j'avais reçu comme paie, seulement quelques trois semaines auparavant, pour la période de mon service à bord du petit vaisseau avec lequel j'étais arrivé en Berbérie. Mais lorsque je compris que le marchand que j'apercevais allait demander à se rendre, je lui demandai s'il n'y avait pas de l'or à bord. Il me pria d'aller voir dans une armoire de la cabine et que j'y trouverais de l'or. Je m'exécutai sur-le-champ mais, arrivé dans la cabine, je n'y trouvai que des sacs de pièces de huit, trop encombrants pour moi. Je dis au marchand que je n'avais point trouvé d'or. Il remonta et me descendis un sac plein de ducats Berbères. M'en emparant, je ne sus plus quoi en faire car les Espagnols étaient en train de venir nous chercher à bord pour nous emmener comme prisonniers. Si je me souviens bien, je me trouvais dévêtu hormis une paire de caleçons, afin de combattre plus à l'aise, n'ayant pas eu le temps de nous habiller au moment où nous nous rendions mais, je saisis un bonnet de marin (appelé bonnet Monmouth⁵¹), les bords étant doublés, j'y pratiquai une fente et y fourrai les ducats d'or ainsi que dans les bouts de mes chaussures. J'y en mis jusqu'à ne pouvoir y introduire mes pieds qu'à grand peine. Quant au reste du sac, je le cachai dans un fût de canon.

Je réussis à faire ceci avant que les Espagnols n'arrivent à bord. Quand ils furent à bord, ils se mirent à tout piller, et à retirer les vêtements du dos de nos hommes. N'ayant que très peu de vêtements sur moi il n'y en avait guère à me retirer, et je pus ainsi sauver mon or car ils pensaient qu'étant dévêtu de la sorte, j'avais déjà été dépouillé. Finalement, un homme de Douvres au nom de Humphrey Mantle m'aborda. C'était un

jeune marin qui avait été capturé par nos ennemis et, en échange de sa liberté s'était engagé chez eux et se battait contre nous, il venait à bord pour piller. M'ayant reconnu, il m'avait parlé. Ne le connaissant point, je compris néanmoins qu'il était Anglais et lui demandai s'il était un brigand comme les autres. Je le reconnus enfin et comme j'avais peur que les Espagnols ne m'arrachassent mon bonnet et mes chaussures, je le pris à part et nous échangeâmes nos chapeaux et nos chaussures, je lui parlai aussi du sac dans le canon à condition que nous partagions à égalité. Nous fîmes ainsi et je fus amené à bord du navire de guerre presque nu car le coffre et les habits que j'avais pillé sur le bâtiment de guerre espagnol que nous avions capturé dans le détroit m'avaient été repris par cet autre navire espagnol. Aussi vite pris, aussi vite envolé, mais la pensée de ma part du butin de pièces d'or me réchauffait le cœur en pensant à la prospérité dans laquelle je me retrouverais tout à coup, en mesure de pouvoir rentrer à la maison et retrouver mon infortunée épouse après avoir été réduit en esclavage et connu toutes ces tribulations, à l'idée de revenir les poches pleines d'or enfin.

Ces Espagnols-là étaient tellement avides d'or qu'ils fouillèrent jusqu'aux chemises que nous portions, et passèrent leurs mains derrière mes oreilles, arrachant les semelles de mes chaussures à la recherche d'or, tant ils avaient soif d'or. Une fois à bord de leur navire, ils nous mirent dans la cale et nous firent surveiller par un soldat placé à l'écoutille. Là, nous fûmes traités brutalement. Ils nous donnèrent pour toute une journée entière de l'eau, et qui ressemblait à une eau de latrines, que celle que nous devions boire immédiatement et que nous mettions dans un quart en l'aspirant avec une paille faite d'une plume d'oie. Pour étancher notre soif il nous fallut mâcher des morceaux de plomb. Là encore, la pensée de l'or

me maintenait en vie bien que j'aie été sélectionné pour être emprisonné à terre en Espagne, un lieu où je ne devais attendre que peu de charité de mes geôliers. Toutefois, je comptai sur l'or de mon camarade or pour m'aider et m'empêcher de mourir de faim, leurs prisons n'étant guère bonnes à autre chose. Ce même navire avait également capturé Edmond Tiddeman peu avant de nous prendre, car il était maintenant prisonnier à bord de ce bâtiment de guerre mais étant capitaine, il mangeait à la table du capitaine espagnol. Il avait été capturé dans le chenal des Canaries et ils avaient incendié son navire.

Naviguant au large de San Lucar en direction de Cadix une chaloupe espagnole accosta contre notre navire. L'un des Espagnols regarda dans l'écouille où nous nous trouvions et nous interpella en espagnol. Étant interprète, je le dévisageai à quoi il me dit en espagnol:

- *Aie bona Nova Cromwell sta morto granda Feasta Enferno.*
C'est-à-dire, 'Bonne nouvelle, Cromwell est mort. Il y a une grande fête en enfer.'

C'était la première fois que nous apprenions la mort de Cromwell⁵² ce qui constituait une aubaine pour les Espagnols tant il les avait humiliés.

Nous arrivâmes à Cadix, le bâtiment de guerre accompagnant sa prise. Autant que l'occasion s'en présentait, je discutai avec mon complice cousu d'or qui continuait de m'assurer qu'il avait bien attaché notre sac entre ses jambes. J'étais si heureux à l'idée de ce butin et que ce bonheur me soit arrivé après tant d'ennuis et de mésaventures, que de penser à leurs prisons épouvantables ne m'effrayait pas le moins du monde. Étant toujours inquiet de savoir si ce

gaillard se montrerait honnête où si je finirai en prison, je demeurais optimiste car c'était un voisin habitant la même ville que moi. Dans cette expectative, attendant l'issue heureuse de ma situation, j'appris pour finir que mon homme s'était enfui en s'embarquant à bord d'un navire à destination de la Hollande, ce qui fût vérifié, et qu'il m'avait abandonné sans le sou, ce qui signifiait que j'irai en prison pour y mourir de faim à moins que la Providence n'en décide autrement. A ce stade, il me fallut faire preuve de force d'âme car c'était une épreuve cruelle que de me retrouver aussi dépourvu qu'un mendiant. Ma prochaine tâche consista à mettre toute mon ingéniosité à l'œuvre pour trouver le moyen de priver ces orgueilleux Espagnols de leur prisonnier une deuxième fois. À Malaga en effet, lorsque j'y avais été fait prisonnier une première fois, j'avais nourri le même projet et m'étais évadé.

Me trouvant à bord du navire capturé, le capitaine du bâtiment de guerre aurait souhaité que j'y restasse pour travailler. Mais sachant que travailler là n'avancerait guère mes affaires, je me mis à l'ouvrage mollement. Le capitaine s'en aperçut et déclara que je devais être un gentilhomme car, j'avais la tête ailleurs, à réfléchir comment m'échapper et ne pas continuer à travailler, pour pouvoir être envoyé à terre en prison. Alors que nous étions toujours à Cadix, ils me firent quitter le vaisseau de prise pour aller à nouveau sur le bâtiment de guerre. J'entrepris de converser avec un homme qui, me dit-on était un compagnon de Mantell, celui qui s'était enfui avec l'or ; il me donna une pièce de huit. Je me retrouvais avec quelque argent, bien que ce fut peu de chose cela vint à point car une barque espagnole nous ayant abordé pour vendre du vin, je m'entendis avec son marin en échange du quart de ma pièce de huit pour qu'il m'introduise à bord

d'un navire hollandais qui était à l'ancre à une bonne distance de nous. Ce marin, sans me connaître, imagina que j'appartenais à l'équipage du navire puisque je parlais espagnol mais j'étais obligé de me faire aussi discret que possible pour ne pas être découvert aussi bien du marin afin qu'il ne découvre pas que j'étais Anglais et prisonnier, que par les membres d'équipage du navire de guerre. Mon plan réussit, bien qu'il fit jour, je me glissai dans sa barque et il m'amena à bord du navire hollandais sans qu'on m'aperçut, là, je payai le marin et il partit vaquer à ses affaires en ignorant qu'il venait de priver son Roi d'un prisonnier.

Me retrouvant à bord de ce navire, et comme c'était le matin, j'abordai le timonier auquel je racontai mes mésaventures. Il eut l'air d'avoir pitié de moi. Comme je parlais sa langue cela le convainquit de plaider en ma faveur auprès de son capitaine pour me garder à bord afin que je ne fusse pas renvoyé à terre en prison où j'allais sûrement mourir de faim. Je ne fus alors point avare de promesses sur la façon dont je les aiderai à décharger leur cargaison. Le timonier après être allé trouver le capitaine pour plaider en faveur de me garder à bord ressortit, espérais-je, avec de bonnes nouvelles, mais c'était le contraire ; le capitaine ne souhaitait aucunement m'offrir refuge.

Cela accrut encore mon inquiétude car j'étais fort préoccupé après avoir subi tant de coups du sort. Je restai sur le pont nourrissant mon désespoir comme un déshérité, sans savoir quelle autre décision prendre. Il se pouvait cependant, que l'alarme fût donnée et qu'on se lançât à ma poursuite. Finalement, le capitaine sortit de sa cabine et, m'apercevant, m'appela à lui et me demanda de m'expliquer. Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé et comment j'avais été capturé par ce bâtiment de guerre espagnol. Après avoir discuté avec lui un

bon moment, je lui dis que j'avais été esclave des Turcs et que je n'avais pas vu l'Angleterre depuis qu'ils m'avaient libéré et que désormais il me faudrait retourner en prison sans savoir quand j'en ressortirais. Ces arguments touchèrent le capitaine et son cœur fut saisi de pitié pour moi. Il me déclara que je resterais à son bord et qu'il s'efforcerait de m'aider à m'échapper des griffes des Espagnols. Il me demanda de quel pays j'étais doutant encore que fusse Anglais. Je lui répondis que j'étais Anglais, natif de Douvres. Il me rétorqua que les Anglais ne parlaient pas aussi bien le néerlandais que moi. Finalement je le convainquis autant que faire se pouvait au point qu'il accepta de me laisser rester à bord. Je me mêlai alors aux hommes d'équipage et découvris qu'il y avait parmi eux des Hollandais et une bonne moitié de Français. Comme je parlais français, je gagnai leur confiance, et le marchand Français me donna deux cochons de lait, tandis que les hommes m'invitèrent à partager leur repas de poisson, ce qui répondait parfaitement aux exigences d'un ventre affamé comme le mien après les privations que les Espagnols m'avaient infligées.

Après avoir passé quelque temps à bord de ce navire j'obtins un passage pour Faro au Portugal. Apprenant qu'il y avait deux vaisseaux anglais à seize miles de là, ancrés dans un Endroit appelé Tavira, moi-même et quatre autres hommes fûmes débarqués à terre pensant que nous les retrouverions lorsqu'ils feraient voile. Mais nous nous retrouvâmes pour finir sur un îlot que la mer recouvrait par moments et nous demeurâmes ébahis sans savoir que faire. Enfin, nous vîmes une barque se diriger vers nous mais comme ils avaient peur que nous ne fussions Turcs, ils ne voulaient pas nous approcher, ils finirent quand même par constater que nous étions Chrétiens et nous ramenèrent sur l'île principale où

nous passâmes toute la nuit dormant par terre dans une maison. Le lendemain matin, nous sortîmes sans connaître notre chemin en sol étranger. Nous passâmes presque toute une journée à parcourir les seize miles et arrivâmes exténués à l'endroit où se trouvait la chaloupe du vaisseau anglais dans lequel nous laissâmes les vêtements qu'on nous avait donnés pour qu'on les surveillât tandis que nous chercherions les commandants qui nous accorderaient le droit de voyager à leur bord. Mais lorsque nous revînmes à la chaloupe où nous les avions laissés, le marin de garde avait laissé les Portugais les dérober. Ce fut une triste perte faisant que je me retrouvais sans chemise et à nouveau aussi pauvre qu'un mendiant. Néanmoins, ces deux navires anglais nous accordèrent le droit de voyager à leur bord ; moi-même et William Hare, qui avait été accepté avant moi, embarquâmes sur le même navire alors que nos trois autres compagnons embarquèrent sur le second. En route vers l'Angleterre, nos compagnons furent à nouveau capturés par les Espagnols, mais nous réussîmes à nous échapper. Le navire de guerre espagnol qui les avait capturés coula en raison du mauvais temps et ceux qui s'y trouvaient furent noyés.

Le vaisseau sur lequel nous nous trouvions était dans un état pitoyable, il jaugeait environ quarante six tonneaux avec un capitaine et son maître d'équipage dans un état tout aussi navrant. Ils s'enivraient tous en haute mer. Le capitaine à mon avis comptait plus sur moi que sur son second pour exécuter les manœuvres du bord. Ils auraient souhaité que je me saoule comme eux, mais je perçus le danger qu'il y eût dans leur ivrognerie ce qui augmenta ma vigilance d'autant. Nous dûmes affronter une grosse mer qui envahit le bateau de tellement d'eau que nous crûmes que nous allions couler. Le bateau était au ras de l'eau et nous pensâmes qu'il serait

englouti par la mer qui se précipitait à l'intérieur. Ce fut le moment où j'attrapai la pompe. Le maître vint m'aider à manier la pompe. Je vis qu'il n'y avait pas de voie d'eau et que nous pourrions le maintenir à flot. Il plut ainsi au Seigneur d'ordonner que nous échappions tant à la tempête qu'à nos ennemis, les Espagnols. De sorte que nous arrivâmes sains et saufs à Falmouth. Là, étant donné le spectacle affligeant qu'offraient le navire, le capitaine et le second, je ne voulus à aucun prix risquer ma vie plus avant en leur compagnie. Mais le maître ne l'entendait pas ainsi, me disant 'Quoi ! Tu veux me quitter maintenant ?' et autres choses de la sorte qui me convinquirent de sorte que nous arrivâmes à bon port au pays dans le chenal de Douvres où, une fois arrivé, je débarquai à terre.

En tout, une année et demie s'était écoulées au cours de ce voyage, depuis mon départ d'Angleterre ; pendant ce temps, j'avais été esclave des Turcs, puis prisonnier des Espagnols lorsqu'ils nous avaient capturés. Et je revenais chez moi avec seulement ma chemise sur le dos, retrouver ma malheureuse épouse. Pourtant, bien que sans le sou, nous étions heureux de nous retrouver en bonne santé après tant de mésaventures. Mon fils Robert était mort pendant que j'étais en captivité, et ma fille Élisabeth était née. Nombreux furent ceux qui me plaignaient, mais ils pensaient que c'était dû à la malchance. A l'époque, mon épouse avait ouvert un petit commerce car il fallait bien faire quelque chose pour survivre. Ici se termine le récit de cet infortuné voyage.

Quant au coquin qui s'était enfui avec mon butin, il était allé voir mon épouse car il était de la ville et ne pouvait pas l'éviter pas plus que son sens de l'honnêteté et lui avait donné un montant de ducats de Berbérie évalués à neuf livres sterling. Bien que cela fût peu par rapport à ce qu'il avait

détourné, cela nous vint quelque peu en aide. Ce gaillard tomba malade peu après avoir dépensé tout l'or et il mourut pauvre et misérable.

Ici commence le premier voyage sur le navire *The Olive-Branch*.

Le quatrième jour du mois appelé Mai 1659
A destination de [*dessin du navire*] Terre-Neuve.

Pour effectuer ce voyage à Terre-Neuve comme maître d'équipage en chef, étant donné que j'avais perdu tout ce que je possédais auparavant, je fus obligé d'emprunter quinze livres pour m'équiper avec des livres de navigation, des instruments, des vêtements et un capital de commerce. Je fus tellement économe que je dépensai cinq livres pour mes besoins et gardai dix autres livres que j'investis, pour acheter plusieurs sortes de marchandises que j'estimais du meilleur rapport possible, de sorte que je me retrouvai endetter de quinze livres. Nous étions toujours en guerre contre l'Espagne et nous devions revenir de Terre-Neuve en passant par le Détroit où, si les Espagnols nous capturaient de nouveau, je me retrouverais encore ruiné, d'autant que je m'étais désormais endetté. Nous fûmes arrivés à Terre-Neuve sans encombre où les marchandises que j'avais achetées se vendirent un très bon prix ; aucune autre marchandise n'ayant produit pour la même quantité autant de bénéfices. Nous partîmes pour le Détroit après avoir chargé une cargaison de morue séchée, appelé « poor Jack », la seule marchandise que Terre-Neuve procurait pour faire du commerce car ils ont là-bas un proverbe qu'ils utilisent parfois et qui dit :

*S'il n'y avait pas de bois, d'eau, et de poisson
Un voyage à Terre-Neuve serait sans raison.*

Il y avait des homards en abondance ; deux ou Trois mousses pouvaient en pêcher suffisamment en une ou deux heures pour servir un repas qui nourrirait vingt à trente personnes, et des poissons comme des raies aussi larges que des chapeaux de paille. Les Indiens se montraient rarement, ayant quitté ce pays.

Ayant levé l'ancre de Terre-Neuve, nous naviguâmes en direction du Détroit, avec un sentiment d'oppression et de crainte de peur de rencontrer quelque navire plus puissant que le nôtre, car les bâtiments de guerre espagnols étaient très actifs dans le Détroit. Notre navire était bien équipé pour se défendre avec vingt canons et trente ou quarante hommes. Le capitaine, moi-même, l'officier marinier en second, et le maître d'équipage avions été auparavant capturés par les Turcs lors d'un précédent voyage et, nous retrouvant désormais ensembles sur un meilleur bateau bien équipé pour se battre, mon esprit était accaparé nuit et jour par divers stratagèmes visant à nous défendre, à tel point que j'en perdais parfois le sommeil. Ayant été attrapé déjà deux fois par les Espagnols, et ayant une dette de quinze livres qu'il me faudrait régler à l'issue de ce voyage quel qu'en fut le résultat, me conforta dans ma décision de donner le meilleur de moi lorsque le moment serait venu, plutôt que de retomber entre les mains de ces Espagnols impitoyables et rentrer à la maison pire qu'un mendiant. Comme nous naviguions de concert avec plusieurs autres navires marchands anglais, nous nous tîmes compagnie et entrâmes bien avant dans le Détroit, ce qui représentait une force assez considérable. Une fois à l'intérieur du Détroit nous fûmes obligés de nous séparer nos

ports de destination n'étant pas les mêmes, ce qui signifia que la plupart de cette flotte fût capturée. Aussi échappâmes-nous de justesse, un seul bateau de quinze canons ayant la même destination que nous, à savoir Alicante, étant resté à nos côtés. Nos deux navires étaient munis d'autorisations de commercer et transportant des marchandises pour les Espagnols, nous demeurerions libres dès que nous entrerions sous l'autorité de la ville. Mais il nous faudrait auparavant défendre notre liberté et nous frayer un chemin, si nous le pouvions.

Le 28 octobre 1659 avec notre associé équipé de quinze canons nous avons pénétré, venant de l'ouest, dans le chenal d'Alicante lorsque, postés en observation, nous aperçûmes arrivant de l'est en direction d'Alicante, Trois navires qui s'avérèrent être des bâtiments de guerre espagnols. Le premier exhibait trente-six canons, le second vingt-huit et le Troisième vingt-six. Nous larguâmes toute notre voile pour nous dépêcher d'entrer dans les eaux sous le contrôle de la ville tandis qu'eux faisaient de même pour nous barrer la route. Nous nous trouvions à ce moment-là dans la situation la plus dangereuse qui soit. Mais nous eûmes une très légère avance sur eux et jetâmes l'ancre juste devant la ville. Notre associé se trouvant un peu sur notre arrière, l'un des bâtiments de guerre lui tira une bordée et abattit l'une de ses vergues en morceaux, mais étant parvenu à l'intérieur des eaux territoriales avant qu'il ne puisse l'aborder, il parvint à jeter l'ancre. Nos deux navires étaient à l'ancre, les Espagnols également jetèrent l'ancre tout près de nous. Le marchand auquel nous étions commis envoya l'un des ses hommes nous dire de ne pas tenter de nous battre car nous étions désormais sous la protection des autorités de la ville. L'amiral Espagnol ordonna à notre capitaine de se rendre à bord de son

bâtiment, ce qu'il fit. Une fois là, il le retint prisonnier. [*En face un dessin à déplier montrant Trois bâtiments de guerre espagnols poursuivant deux navire anglais avec la ville d'Alicante et sa côte, intitulé : j'étais dans The Olive Branch en compagnie d'un autre navire anglais avec lequel nous fûmes pourchassés par Trois bâtiments de guerre espagnols dans le chenal d'Alicante.*]

Voyant cela, je donnai des ordres à nos hommes de laisser descendre la chaîne d'assaut et de faire glisser un câble sous l'eau, y accrochant le plus fermement possible un bout de la chaîne tandis que l'autre bout était fermement amarré au gaillard d'avant, puis nous nous préparâmes à nous battre à l'arme blanche car je supposai qu'ils attendraient la nuit pour monter à bord de notre navire avec leurs bateaux. Notre marchand comprenant que notre maître avait été fait prisonnier, eût peur qu'ils tentassent de nous remorquer hors du chenal. Sur quoi, il m'envoya une fois de plus l'un de ses hommes avec l'ordre de nous défendre vigoureusement si j'estimais que nous en étions capables, sinon, il nous faudrait simplement nous tenir tranquilles et faire confiance au pouvoir du gouverneur. Sur ce, je tins conseil avec nos hommes car le commandement du navire reposait entièrement sur moi puisque j'étais le principal second du capitaine. Je trouvai peu d'entre eux ayant le cœur à se battre comme moi, car, comme je viens de le dire, je ne pouvais garantir que nous réussirions à nous défendre efficacement et sauver notre navire avant d'avoir essayé. Je leur demandai toutefois, que nous restions à nos postes toute la nuit afin de pouvoir repousser les assauts de leurs barques, s'ils ne nous attaquaient pas avec leurs navires, car l'un des bâtiments était ancré à notre proue, l'autre devant notre poupe, le Troisième se tenant près de notre associé. J'avais préparé les canons de la rotonde accompagnés d'armes de poing pour les recevoir,

auprès desquels je passai toute la nuit, m'attendant toujours à un assaut des bâtiments ou de leurs barques. Je les attendis jusqu'au petit matin. Alors seulement je me sentis rassuré.

Le capitaine du navire amiral partit voir le gouverneur de la ville pour lui réclamer ses prises afin qu'il les emmenât. Mais le gouverneur l'arrêta et lui dit qu'il le libérerait lorsqu'il aurait relâché le capitaine Anglais et pas avant. Il faut comprendre que ces bâtiments de guerre n'appartenaient pas au Roi d'Espagne mais avaient des lettres de course délivrées par le Roi ce qui donnait au gouverneur beaucoup plus d'autorité sur eux. Mon frère, le capitaine revint à son bord ce qui nous remplit tous d'aise. Ils avaient été courtois envers lui à leur façon, mais ils nous considéraient comme leur prise. Toutefois, il leur avait fait comprendre que bien qu'ils l'eussent capturé, ceux qui étaient à bord n'étaient pas prêts d'abandonner si facilement leur navire. Le capitaine étant revenu à bord et tout étant calme, il me dit qu'il conviendrait d'envoyer au capitaine espagnol un modeste cadeau de "poor Jack,"⁵³ avec lequel je partis à bord du navire amiral pour la première fois où je fus reçu par lui avec courtoisie, une nappe ayant été étendue sur la table, et des vivres disposés dessus selon leur habitude et nous nous séparâmes fort civilement. L'amiral repartit en mer et tomba le lendemain sur l'un de nos associés qui nous avait suivi depuis Terre-Neuve. Lors du combat qui s'ensuivit, l'amiral fut tué, mais notre associé capturé.

Nous déchargeâmes notre cargaison et rechargeâmes le navire à Dénia et à Jávée avec des raisins secs. Je vendis fort bien le poisson que j'avais acheté à Terre-Neuve et achetai des raisins secs bon marché à 11 shillings le lot, chacun de ces lots valant vingt-trois shillings en Angleterre. Nous prîmes la mer seuls avec le danger de rencontrer des bâtiments de

guerre espagnols. Comme nous avions un vent contraire, nous quittâmes la côte espagnole pour plus de sécurité et longeâmes la côte de Berbérie. Le vent étant contraire, nous décidâmes d'aller nous abriter à Alger car nous étions alors en paix avec eux.

Ce soir-là, alors que nous dînions au milieu du chenal, nous entendîmes quelqu'un pousser un cri dans l'eau. Je me dépêchai de sortir de la cabine pour appeler nos hommes qui, se penchant par dessus bord repêchèrent un homme nu, un captif qui avait nagé jusqu'à nous. Nous l'examinâmes pour savoir de qui il s'agissait. Il nous raconta qu'il était un capitaine hollandais, réduit à l'esclavage. Nous fûmes fort embarrassés car, nous savions qu'en l'aidant, il nous faudrait le débarquer à terre le lendemain si nous ne voulions pas en pâtir nous-mêmes au cas où les Turcs perquisitionneraient et le découvriraient à bord. Comme nous étions émus par le sort de ce malheureux, ayant été nous même dans cette situation lors du voyage précédent, et constatant que le vent s'était un peu levé, afin de le sauver, nous levâmes l'ancre avant le lever du jour et arrivâmes sains et saufs à Plymouth en Angleterre en ayant échappé aux Espagnols. Nous mîmes ce pauvre homme à bord d'un navire hollandais à Plymouth afin qu'il retournât joyeusement chez lui retrouver ses amis.

Nous arrivâmes à bon port à Londres. Environ sept ou huit mois s'étaient écoulés durant ce voyage. Je recevais chaque mois Trois livres et dix shillings et avec les bénéfices tirés de mon commerce, ce voyage au cours duquel le Seigneur avait béni mes efforts m'avait été bénéfique, malgré les difficultés que j'y avais rencontré. J'avais gagné entre cinquante et soixante livres sterling. J'acquittai aussitôt mes dettes et constituai mon propre capital en vue du prochain voyage.

Nous effectuâmes le voyage suivant à Majorque dans les Détroits où nous chargeâmes une cargaison d'huile et rentrâmes non sans d'énormes difficultés car nous étions encore en guerre contre l'Espagne. Les Trois bâtiments de guerre qui lors de notre dernier voyage avaient failli nous prendre appartenaient à cette île ; heureusement nous étions protégés par les autorités tandis que nous chargions, ces Trois bâtiments ayant pris la mer devant nous. Nous fûmes néanmoins obligés de mettre les voiles bien que nous ayons pris notre temps avant de repartir sur notre route, de peur de rencontrer ces Trois bâtiments surtout, puisque nous étions seuls.

Au cours de la nuit, nous aperçûmes trois bâtiments qui nous prirent immédiatement en chasse. Nous en apercevant, nous fîmes notre possible pour nous éloigner d'eux mais au matin, nous étions parés à nous défendre supposant que c'était toujours les mêmes trois bâtiments, lorsqu'ils s'approchèrent de nous cependant, nous constatâmes qu'il s'agissait de navires de guerre turcs. N'étant pas en guerre contre eux cela tombait à point pour nous. L'amiral fit descendre sa chaloupe et nous envoya un lieutenant vérifier nos sauf-conduits. Nous reconnûmes ce lieutenant, mais au premier abord il évita de se faire reconnaître. C'était un natif de Douvres, un vieux renégat appelé Wood et *Ballam* en langue maure. Nous nous séparâmes bons amis et arrivâmes sains et saufs en Angleterre.

Bien que nous eussions couru de grands risques il était toutefois plus profitable de pêcher en eaux troubles, ainsi ramenâmes-nous des filets remplis à bon port. Commença alors pour moi une ère de prospérité et je me retrouvai rapidement dans la position où j'avais été auparavant, vivant confortablement et jouissant de la faveur de gens qui

auraient pu aider à mon ascension sociale ne fut-ce la volonté Divine qui heureusement m'en empêcha, me retranchant des vaines amitiés du siècle.

Je me trouvais alors chez moi, en famille, attendant que se présente une autre occasion de commercer en mer, lorsque deux hommes surnommés Quakers vinrent dans notre ville de Douvres : Samuel Fisher et Edward Burrows.⁵⁴ Le prêtre William Rusell⁵⁵ devait engager un débat avec eux à l'intérieur de James' Church ainsi qu'on appelait cet édifice. L'ayant appris, je rencontrai William White, qui avait navigué avec moi comme second maître adjoint dans le navire où je servais comme second maître en chef. Je lui dis que le prêtre et les Quakers devaient tenir un débat, et le convainquis de venir avec moi les entendre. Edward Burrows conduisit le débat avec le prêtre, lui disant que bien qu'il n'ait point été formé aux universités⁵⁶ il n'avait pas le moindre doute que le Seigneur lui apporterait la lumière pour lui permettre de répondre en défense de la vérité divine, ou des paroles à cet effet. Étant attentif à entendre les arguments de chacun des deux partis, je prêtais le plus d'attention possible, à tel point que le Seigneur choisit en ce moment-là de me visiter l'âme, et me toucha au plus profond de moi-même, de sorte que mon entendement fut quelque peu ouvert et que je fus attiré par la thèse soutenue par les Quakers comme étant plus plausible que celle défendue par le prêtre. Il y avait alors beaucoup de gens venus les écouter, je les observai et les reconnus comme étant des gens des plus grossiers, qui méprisaient les Quakers et soutenaient le prêtre. Cela me convainquit de plus belle, le Seigneur me le révélant pour affermir ma conviction. Ce ne fut pas tout, car le Seigneur en sa miséricorde me poursuivit toute cette journée, m'apportant non la paix mais une profonde inquiétude. En effet, la

première ouverture spirituelle remarquable qui m'agita avant que je n'aie m'endormir loin du Seigneur concernait la guerre et le fait de provoquer la mort de l'ennemi. Mes interrogations concernant la légitimité ou l'illégitimité de la profession guerrière pesa tel un grand fardeau sur mon âme, atteignant ma vie dans l'essentiel.

Un soir, en quête de paix intérieure je me rendis chez Luke Howar⁵⁷ où se trouvaient ces deux hommes, je leur expliquai que j'étais marin et sur le point de repartir en mer, comme nous étions en guerre, au cas où nous rencontrerions des ennemis pouvais-je légitimement les combattre ou non. Avec douceur, ils me répondirent en peu de mots étant donné que je leur étais étranger et m'encouragèrent à être obéissant aux injonctions que le Seigneur me donnerait, et autres paroles à cet effet. Ainsi, ils ne m'encouragèrent pas à me battre mais à me laisser guider par la puissance du Seigneur à l'œuvre dans mon cœur, ce qui fut plus efficace que des mots dans l'état mental où je me trouvais alors. Ainsi n'abandonnai-je point la carrière des armes conformément aux paroles d'autrui, mais par ce que le Seigneur m'apprit à aimer mes ennemis une fois le moment venu. Cette œuvre ne s'accomplit pas immédiatement, car l'ennemi de mon âme que j'avais servi si longtemps en tant que guerrier, m'évertuant à tuer des hommes que je n'avais jamais rencontrés et envers lesquels je n'avais aucune querelle, comme c'est souvent le cas en temps de guerre, également afin de m'approprier leurs biens ainsi que je l'avais fait dans le passé et comme d'autres me l'avaient fait. Désormais, cependant, le Seigneur m'envoya quelques lueurs montrant combien ceci était illégitime et je constatai que j'avais une croix très lourde à soulever, ce qui était bien le cas. Cette

croix était si lourde que je ne pouvais la soulever sur-le-champ, étant encore trop faible.⁵⁸

Le cinq du mois, appelé août 1661, notre navire étant de retour de Londres, nous mîmes les voiles et quittâmes les Dunes à destination de Malaga ce même jour. Le vingt-deux nous arrivâmes à Malaga à minuit. Le douze du septième mois⁵⁹ aux environs de sept heures du matin il commença à tant pleuvoir qu'au bout de six ou sept heures les pluies emportèrent une centaine de maisons ainsi qu'une centaine de personnes vivant à l'extérieur des remparts qui furent noyées ainsi qu'on l'estima. L'eau dévalait la montagne avec une telle violence que les fondations des maisons s'effondrèrent. Les habitants ne pouvant sortir de chez eux, leurs maisons s'écroulèrent et les tuèrent à l'intérieur.

En mer, notre façon de célébrer le Seigneur veut qu'avant la tombée de nuit tous les marins en compagnie du capitaine se rassemblent pour lire une prière et chanter un psaume⁶⁰; ce que j'observais jusqu'à ce que cela devînt pour moi un fardeau à porter, car j'avais alors plus envie de pleurer que de chanter avec les autres marins qui après avoir juré, proféré des blasphèmes et des mensonges, venaient ensuite d'un même souffle dans la cabine se mettre à chanter les cantiques de David comme autant de nouveaux David jouissant de la même élévation spirituelle, au lieu des pleurs comme l'avait fait David, ils se remettaient à rire, plaisanter et se railler dès que leurs dévotions étaient terminées au lieu de louer le Seigneur avec une harmonie procédant de leurs cœurs, ils se lançaient dans des chansons vaines et futiles accompagnées de paroles et d'actes impies. Le Seigneur me faisant comprendre cela il me ferma la bouche au point où je demeurais parmi eux n'osant ouvrir ni la bouche pour chanter, ou me joindre à eux pour la prière car, les prières des

impies n'étant qu'abominations aux yeux de l'Éternel. Mais, au lieu de cela, j'arpentais le pont en solitaire, ce qui ne fut pas une mince croix à soulever car je commandais de trente ou quarante hommes sous les ordres du capitaine. Ce dernier, ainsi que tout l'équipage avaient leurs yeux braqués sur moi, puisque j'avais changé au point de ne pouvoir les rejoindre et prier avec eux.

Nous fîmes aussi une fête à bord avec des marchands Anglais au cours de laquelle des coups de canons étaient tirés à chaque toast porté. Pendant ces moments-là, je marchais comme étranger à moi-même, alors que précédemment j'aurais été parmi les premiers à faire tirer les canons; le capitaine me fit une réprimande comme si je ne m'occupais plus de rien. Ce ne fut pas tout, car le Seigneur me mit encore à l'épreuve. Me trouvant parmi des Espagnols qui faisaient assaut de politesses, et ne pouvant leur tirer mon chapeau en réponse à leurs compliments, je découvris qu'il me faudrait quotidiennement affronter l'épreuve de ne pouvoir répondre aux politesses, aux attitudes, aux coutumes et bonnes manières de mes contemporains⁶¹. Sans parler du Diable à l'œuvre en moi, de sorte que le Seigneur me montra alors combien le fait de se battre, de tuer, et de détruire autrui constituait l'œuvre du Diable et ne procédait pas de la volonté Divine.

Ce fut une épreuve bien grande que de devoir combattre à la fois, l'ennemi intérieur en mon âme et soulever une croix vis à vis du monde extérieur!⁶² Je redoutais tant que nous rencontrions un ennemi avec lequel il faudrait se battre que je n'osais faire part à personne à bord de mes angoisses ; ni au capitaine, ni aux hommes d'équipage, mais pensais en moi-même que si tel était le dessein du Seigneur, nous retournerions paisiblement au pays, je préférais m'en remettre

au Seigneur et non à la force de mes bras ou aux canons en lesquels j'avais auparavant trouvé ma sécurité ; bien qu'ils m'aient souvent occasionné de mauvaises surprises. Me trouvant donc dans cette très mauvaise posture, je me trouvai côte à côte à bord du navire de Richard Knowlleman, qui avait servi comme canonnier sur un bâtiment de guerre avant de quitter son service en raison de l'obligation de se battre et que l'on comptait parmi les Quakers, mais qui, selon les apparences semblait disposé à combattre à bord d'un navire marchand. Je lui demandai ce qu'il faudrait faire si l'occasion de combattre se présentait. Sa réponse fut que nous pourrions tirer pour abattre les mâts. En ce moment-là, le Seigneur me fit voir combien [cette réponse] sentait la ruse, qu'en agissant ainsi, nous ne ferions que tromper et égarer ceux avec qui nous étions embarqués, car je savais que si nous devions monter à l'abordage, il nous faudrait attaquer des hommes et non des mâts. Ceci n'était point valable, mon désir étant d'être fidèle à Dieu et à l'homme sans mentir à ma conscience.⁶³

Il plut au Seigneur que nous rentrions avec le navire sains et saufs chez nous où je fis comprendre au capitaine, mon beau-frère que je ne pouvais désormais me battre ou enlever la vie à un homme, mais préférais souffrir [pour mes convictions]. À cela, il me répondit qu'il ne pouvait envers ses marchands et ses propriétaires prendre la responsabilité de m'embarquer sur son navire si je n'acceptais pas de combattre. C'est à ce moment que je me retrouvai dans une situation épouvantablement délicate : découvrant qu'il me faudrait donc porter cette croix sous peine de ne jamais connaître de paix intérieure. Il me faudrait quitter mon emploi, un emploi qui me permettait de gagner de l'argent alors que, auparavant, pendant plusieurs années j'avais été un

perdant, ayant été si souvent fait prisonnier en mer comme je l'ai déjà raconté. À cette époque, je restai désœuvré à la maison plusieurs mois bien que j'entretins de bonnes relations avec plusieurs capitaines de navires, mais l'appellation de Quaker et mon refus de me battre avaient détruit tout mon crédit auprès d'eux.

Ceci se passait en 1661. Il y avait alors très peu d'Amis^{64*} qui étaient capitaines marchands. En apprenant qu'Edmond Tiddeman partait en mer, je lui écrivis pour savoir s'il voudrait m'accepter comme officier marinier. « Très volontiers », me répondit-il : Il n'appartenait pas à l'époque, aux Amis. Sa belle-mère, épouse du vieux William Stradford, l'apprit aussitôt car la rumeur courait qu'il était dangereux d'embarquer avec soi un Quaker à la mer, de peur qu'il n'en devienne également un.* Ils mobilisèrent leurs efforts pour empêcher qu'il ne m'emmène, sans effet. Comme la vieille femme était perturbée, elle demanda que je vinsse la voir chez elle, où je la trouvai en compagnie de son mari et elle chercha à me convaincre de ne pas partir en mer avec son fils, me disant qu'elle avait souvent prié le soir souhaitant être exaucée, mais n'y arriverait point si je ne lui promettais de ne pas partir avec son fils de peur qu'il ne devînt Quaker, car alors, quel marchand l'embaucherait ? Je lui répondis que je ne savais comment me plier à l'exigence d'un esprit dérangé, mais que s'il ne souhaitait pas que je parte avec lui, alors je n'irai point. Sa femme et toute la famille étaient résolument contre, s'efforçant de l'en empêcher au point que je devins quelqu'un d'indésirable à bord d'un bateau. Comment faire pour nourrir ma famille qui s'était agrandie ? Je me trouvai dans une situation impossible et ne savais pas comment m'en sortir à moins de renier l'amour de Dieu en mon âme à ce moment-là, un Dieu qui m'avait enseigné d'aimer mes

ennemis et non pas les détruire. Mon métier consistait surtout à me battre car, j'avais pris l'habitude de longs voyages en mer et connaissais mon métier d'officier marinier mieux que tout autre. Le métier de canonnier représentait donc la grande croix qu'il me fallait soulever alors et auquel je devrais renoncer, d'autant que j'y excellais, quand l'occasion se présentait, mieux que tous mes autres compagnons. Ainsi passai-je d'autant plus pour un fou et toutes les autres choses qu'on disait de moi.

Pour finir, Edmond Tiddeman m'envoya une lettre pour que je monte à Londres puisqu'il voulait de moi à son bord en souhaitant que je fusse aussi discret que possible. De sorte que je compris qu'il était dans une situation délicate vis-à-vis de sa femme et de sa famille. Rencontrant un homme qui ramenait des chevaux et passait par Canterbury et sachant qu'il me fallait faire des économies, je m'arrangeai avec lui pour chevaucher l'un d'eux pour un shilling. Je montai et nous partîmes. Nous n'avions pas parcouru plus d'un ou deux miles que ma conscience me tourmenta concernant la location de ce cheval. Cet homme, peu de temps après nous être mis en route m'expliqua qu'il me faudrait descendre en arrivant aux portes de Canterbury et ne pas entrer en ville à cheval, je compris vite la raison de mon remords et tournai en cas de conscience ce qui me paraissait auparavant comme normal, ne suscitant point mes scrupules. Réprouvant l'idée que cet homme ait voulu léser son maître de ce shilling, je débattis assez longuement avec lui sur la raison qui voulait qu'il remît cet argent à son maître. Mon gaillard fût fort gêné et me rétorqua qu'il n'avait jamais vu quelqu'un de ma sorte, me demandant de quoi je me mêlais et pourquoi je devrais m'en préoccuper. Mais, j'insistai pour l'accompagner jusqu'à la maison. L'homme me dit que c'était son salaire mais je ne

fus pas satisfait sur sa seule parole, bien que je sois descendu de cheval aux portes de Canterbury comme il me l'avait demandé. Je ne pus quitter la ville sans avoir parlé à son maître. J'y passai la nuit, mais très tôt le lendemain matin, je me réveillai en sursaut comme si quelque chose m'avait pris par la gorge et voulait m'étrangler. Lorsque je fus complètement réveillé, je serais volontiers parti si seulement les gens eussent été réveillés, n'était-ce la pensée que ceci était l'œuvre de malin qui cherchait à m'empêcher de libérer le fardeau de ma conscience auprès du propriétaire du cheval. Au lieu de cela, je restai et parlai au maître en question qui me dit que je m'étais expliqué comme un homme honnête. Lorsque j'eus fini, je me sentis soulagé et mon fardeau me fut retiré. Bien que cet incident puisse paraître négligeable, cette mise à l'épreuve avait été pour moi quelque chose d'important. N'eussé-je point réglé cette affaire, il m'aurait fallu partir la conscience lourde, alors qu'en obéissant à ma conscience lors d'un incident apparemment mineur, j'avais trouvé la paix et me sentais soulagé et satisfait de ce que j'avais accompli. A la suite de cela, je louai un cheval et chevauchai vers Londres voir Edmond Tiddeman où je rencontrai sa femme qui me regarda d'un air mécontent bien qu'elle ait été fort chaleureuse auparavant.

Je montai à bord du navire pour y exercer les fonctions d'officier marinier. Les préparatifs étant terminés nous partîmes en mer laissant le capitaine à terre car sa femme était malade. Il prit la route pour nous rejoindre à Canterbury cette même nuit au cours de laquelle sa femme mourut bien qu'il ne l'apprit qu'à notre arrivée au Portugal. La mort de sa femme soulagea les scrupules de sa belle-famille car, comme je l'appris sa belle-mère lui fit savoir qu'il pouvait choisir

désormais qui il voulait et qu'elle ne s'inquiéterait plus à mon sujet ou du risque qu'il se convertisse au Quakerisme.

Le vingt neuf du sixième mois 1662, nous quittâmes le chenal de Douvres. Edmond Tiddeman, le capitaine était à bord. Le dix-sept du septième mois nous arrivâmes à Faro au Portugal où nous chargeâmes des figues avant de retourner chez nous. Un Portugais ou d'une nationalité approchante, qui vivait là et parlait l'anglais et qui s'occupait de transactions pour l'équipage, comprenant quel était mon engagement religieux, sembla préoccupé pour moi et m'expliqua que si des passants me saluaient en ôtant leur chapeau et que je ne réponde pas en les saluant du mien, je risquais sans doute de me faire poignarder. Ils étaient si cérémonieux à cet égard qu'ils marchaient dans la rue leurs chapeaux à la main et ne les remettaient pas avant d'être passés l'un à côté de l'autre. Je ne les craignais pas outre mesure et continuais de vaquer à mes affaires, ainsi avais-je failli connaître quelques mésaventures, mes affaires avec les marins m'ayant amené au bureau des douanes ; pour m'en occuper, j'étais parti négocier au bureau des Douanes voir les autorités pour les marins en ayant gardé mon chapeau sur la tête. Les marins d'habitude ne sont guère portés à faire assauts de politesses ; me voyant travailler avec mon chapeau, ils m'imitèrent me considérant comme celui qui conduisait la transaction, d'autant que je faisais fonction d'interprète. Voyant que les officiers des douanes n'avaient pas réagi, je me dis qu'ils devaient nous prendre pour une bande de marins grossiers et sans éducation. Cela valait mieux ainsi, en effet, eussent-ils ôtés leurs chapeaux on aurait pensé que je manifestais du mépris envers leurs coutumes. Là encore, j'échappais aux coups de poignard dont on m'avait averti.

Nous avions un marchand venu d'Angleterre avec nous qui me manifestait beaucoup de sollicitude. Tandis que nous marchions ensemble dans les rues, de peur que l'on ne me remarquât, il passait rarement près de leurs églises parce qu'en général ils ont souvent des images à la porte des églises devant lesquelles ces papistes tirent leur révérence en ôtant leurs chapeaux ; lui-même aurait préféré ôter son chapeau si l'occasion s'en présentait plutôt que de s'exposer au danger. Comme nous marchions un jour ensemble, nous rencontrâmes leur milice défilant dans la rue avec leur fanfare et leur drapeau. En cette occasion, leur coutume veut que les spectateurs du défilé se découvrent au passage du drapeau, étant donné que c'est celui de leur Roi. Notre marchand et moi passant par-là, et oubliant de nous découvrir, l'un des soldats en passant lui donna un coup dans les jambes avec sa rapière et continua son chemin. Mais je ne fus point molesté ni insulté durant mon séjour bien que je continuasse dans mes activités journalières avec eux à terre. Comme nous étions en 1662, nous étions très peu connus en tant que société religieuse à l'étranger. Ils ne comprenaient donc rien de nous hormis que nous nous comportions de manière méprisante, en outre, ils considéraient comme hérétiques tous ceux qui n'étaient pas papistes ; les tuer ne constituait donc pas pour eux un péché.

Le troisième jour du neuvième mois 1662, nous partîmes pour l'Angleterre, le vent se montrant favorable. Le onzième jour du mois une tempête se leva. La tempête devint si violente que nous dûmes affaler nos voiles et laisser le navire dériver. Le douze, aux environs de quatre heures du matin, n'ayant pas encore vu la terre depuis notre départ du Portugal, pensant nous trouver dans la Manche, entre la France et Angleterre, nous naviguions toujours sans voiles

dans une mer houleuse, haute comme des montagnes. J'allai trouver le capitaine pour lui dire que je craignais que nous ne fussions proches de la côte française près de Guernesey ou Jersey⁶⁵ tout près d'un lieu dangereux appelé la *Course d'Alderney* et qu'il vaudrait mieux virer vers l'arrière et diriger la proue du navire en direction de la côte anglaise.

Notre capitaine pensa que c'était judicieux ; aussi je partis avec d'autres marins vers l'avant près de la voile de misaine, la vergue ayant été affalée et attachée. Nous attachâmes à l'un des bouts de la vergue des cordes de peur que, tandis que nous détacherions le reste de la voile pour la tourner contre le vent, la voile ne soit entièrement emportée par ce vent violent. Après avoir détaché la voile sous le vent et après avoir également abaissé la vergue autant que possible pour pouvoir résister face au vent, nous mîmes la proue face au vent. La fureur du vent et la houle haute comme une montagne, forcèrent le côté sous le vent du navire à s'enfoncer sous l'eau au point où le poids de l'eau sur le pont du côté sous le vent, le vent et la mer, enfoncèrent le navire dans l'eau tellement que le navire basculât sur le côté comme une souche de bois dans la mer, incapable de se redresser gisant sur le côté, comme s'il allait couler. A ce moment-là, les hommes se mirent à se lamenter sur leur sort et sur ce que deviendraient leurs pauvres femmes et leurs enfants car seule la mort semblait se dresser devant nous. Nous détachâmes alors la voile de balestron croyant pouvoir permettre ainsi au navire de se dresser face au vent. Sitôt la voile de balestron détachée, elle fût déchiquetée et les lambeaux balayés en mer par le vent.

Nous sentions désormais que tout espoir était perdu nous attendant à ce que la mer devant nous remplisse son rôle qui était de nous avaler et nous nous regardions tristement l'un

l'autre, le cœur lourd, accrochés au navire de peur d'être balayés pardessus bord. A ce moment précis, me trouvant à l'avant du navire, le Seigneur m'inspira d'aller à l'arrière voir le capitaine qui se trouvait au bord sous le vent. L'ayant rejoint, je lui dis qu'il nous fallait faire quelque chose si nous le pouvions. Il me répondit qu'il ne savait que faire. Je lui conseillai d'abattre le grand mât et de le passer par-dessus bord. En entendant cela l'un des marins qui se tenait là, me serra dans ses bras comme fou de joie me demandant ; « y aurait-il quelque espoir ? » Nous nous mîmes immédiatement au travail et sciâmes le grand mât, dégageant ses voiles, sa vergue et tout ce qui y était attaché, mais avant que nous ne puissions nous en débarrasser, une mer houleuse s'abattit sur le bateau avec une telle force contre le grand mât et la vergue que nous craignîmes qu'il ne défonçât la coque. Fort heureusement, la Providence l'en empêcha et nous en sortîmes indemnes. [*Ici se trouvait probablement un dessin sans intitulé, d'un bateau sur une mer déchaînée, avec trois petits personnages à bord dont l'un est en train d'abattre le grand mât avec une hache, avec écrit au-dessus, dans une calligraphie de la fin du dix-huitième siècle: Edward Coxere.*]

Notre navire réussit alors à se redresser sur l'eau. L'un de nos hommes descendit dans la cale vérifier les pompes, car la cale elle-même était pleine de marchandises et il s'aperçut que la cale se trouvait tellement remplie d'eau qu'elle lui arrivait sous les aisselles. Ce fut encore une nouvelle qui nous consterna car nous nous attendîmes à ce que le navire nous lâche et coule d'un moment à l'autre. A cette nouvelle, le capitaine descendit voir ce qu'il en était dans le puits de la cale. Il en fût si effrayé, me dit-il peu après, qu'il eût peur que le bateau ne coule avant qu'il ne puisse remonter car il ne put qu'à grand peine retrouver l'écoutille par laquelle il était

descendu. Nous continuâmes à pomper de toutes nos forces, maintenant le navire droit, face aux vagues de peur qu'il ne se renverse, nous noyant avec lui. Il ne nous restait plus qu'à le maintenir droit contre les vagues et pomper. A ce moment-là, je pris un morceau de craie et descendis dans le puits, traçant avec un trait indiquant le niveau d'eau dans la cale puis retournai aux pompes qui étaient en très mauvais état. Après quelque temps, je redescendis dans la cale vérifier si le trait était au-dessus du niveau d'eau ce qui signifiait que nous aurions la vie sauve si nos pompes fonctionnaient mais devrions périr au cas où le trait serait en dessous. Or je trouvai le niveau d'eau un pouce en dessous du trait. Je me pris alors à espérer, pourvu que nos pompes ne nous lâchent pas. Nanti de cette nouvelle j'encourageai nos hommes à pomper.

Notre aventure avait commencé vers quatre heures du matin et nous réussîmes à sauver le navire à midi, heure à laquelle nous aperçûmes la terre. C'était l'île d'Alderney sur la côte française, l'endroit que je redoutais le plus. De sorte que nous fûmes obligés de rabattre le navire à nouveau en direction du large sans quoi nous aurions été naufragés sur la côte française. Grâce à Dieu, la tempête se calma quelque peu car nous dûmes mettre une petite voile pour franchir la Manche jusqu'aux côtes anglaises. Comme on se trouvait au Neuvième mois et que les nuits étaient longues, nous aperçûmes la terre avant qu'il ne fit jour mais n'étions pas certains de quelle terre il s'agissait car il faisait encore nuit. Soudain, le calme se fit. Notre capitaine étant tout trempé et dans un état de grand épuisement lui et tous les autres hommes d'équipage allèrent se coucher sauf moi et deux autres hommes qui restâmes aux pompes. Au lever du jour,

nous regardâmes anxieusement de quelle terre il s'agissait. Je montai sur la plage avant, et découvris Portland.

Comme nous avions bon vent, nous hissâmes notre voile de misaine et filâmes droit jusqu'à arriver face à l'île de Wight. La tempête semblait se lever à nouveau et le ciel était devenu lourd et assombri lorsque nous vîmes un navire dans le même état que nous, ayant perdu son grand mât. Le capitaine me demanda ce qu'il valait mieux faire, soit continuer à filer sous un bon vent, soit jeter l'ancre à St. Hélène, port de l'île de Wight. Je n'avais pas fermé l'œil, j'avais mal à la gorge et sur le point de tomber malade, aussi répondis-je que je pensais préférable de mouiller à l'abri de l'île pour équiper le navire d'un petit mât de fortune et de retrouver notre énergie en nous reposant un peu. Ce que nous fîmes, reprenant la mer le lendemain, le vent étant favorable.

Le soir, nous étions proches de Douvres mais noyés sous une couche de pluie fine, nous n'arrivions pas voir la terre. Nous nous retrouvions alors dans une situation périlleuse en raison d'une grosse mer et du mauvais temps. Nous craignions de manquer le cap Foreland et d'aller nous échouer sur les bancs de sable de Goodwin où nous aurions certainement péri, aussi n'osions nous pas nous approcher de la côte. A cause du mauvais temps nous avions mis le navire en panne pour sonder les fonds lorsqu'une énorme vague s'abattit sur nous, de sorte que le pont fut noyé sous tellement d'eau qu'un homme aurait pu y nager. Nous étions alors dans cette situation très délicate sans savoir que faire, avec peu de réponse à la barre, le vent et la marée nous poussant vers les fonds de Goodwin, mais il plut au Seigneur que la pluie s'arrêtât et que le ciel se dégageât brusquement. Il fit soudain si clair que nous pûmes clairement apercevoir deux phares tout près de nous. Nous réussîmes ainsi à entrer dans le

chenal des Dunes par un temps favorable et clair comme une nuit d'été. Le matin, le capitaine descendit à terre à Deal pour continuer jusqu'à Douvres voir son père Stradford⁶⁶. Là, il prévint son assureur⁶⁷ auprès duquel il fit une déposition pour les dégâts occasionnés par la mer. De là, il partit pour Londres où nous le rejoignîmes plus tard avec le navire et déchargeâmes les marchandises dont la plupart étaient endommagées.

[Ci-joint un dessin, sans intitulée, d'un bateau avec son mât de misaine complètement gréé, le grand mât abattu et une chaloupe amarrée à la poupe.]

Ici se termine le récit de ce voyage.

Étant arrivé chez moi à bon port, mes vieux soucis refirent surface : où et avec qui pourrais-je m'embarquer. Une fois de plus mon souhait était de travailler avec des Quakers, à cette fin, je montai à Londres par voie terrestre. Une fois là, comme je sortais de l'Assemblée [de prières] de Horselydown⁶⁸, Francis Bellers et John Kemball qui s'y étaient et avaient entendu parler de moi souhaitèrent que je les rencontrasse dans le quartier de la cité, dans la mesure où ils étaient tous deux à la fois marchands et propriétaires de navires, je m'y rendis donc. Une fois que nous fûmes réunis, ils me firent comprendre qu'ils possédaient un navire encore en chantier qu'ils souhaitaient envoyer commercer dans le Détroit. Un certain Stephen Nicolls devait en être le commandant. Ayant appris que je possédais des langues utiles dans la région et que j'avais déjà effectué des traversées comme quartier-maître et second, ils étaient prêts à m'embaucher. J'étais très content de l'occasion qui se présentait. Nous discutâmes du salaire ; ils proposèrent

quarante shillings par mois ce qui me refroidit quelque peu mais étant donné ma situation, je ne savais pas comment m'en sortir bien qu'auparavant j'eusse rejeté leur proposition. Je leur dis que je n'avais jamais travaillé pour moins de Trois livres et cinq shillings depuis que j'assumais la responsabilité de second, et cela à l'occasion du dernier voyage que j'avais fait avec Edmund Tiddeman, m'étant déjà converti à l'époque et ne sachant dans ma situation comment m'en sortir. Avant cela, je n'avais jamais travaillé pour moins de Trois livres et dix shillings par mois. John Kemball me demanda si j'étais marié. Je lui répondis qu'oui et qu'en plus j'avais deux enfants. Il me proposa alors cinquante shillings. Nous nous mîmes alors d'accord et je m'équipais et achetais les marchandises que j'estimais propres à emporter pour les négocier au cours du voyage.

Notre voyage consistait d'abord à aller charger du charbon à Newcastle et de là, d'aller à Yarmouth charger des harengs fumés avant de faire route jusqu'au Détroit. Nous trouvant à Newcastle ayant chargé notre cargaison et sur le point de partir, William Caton⁶⁹ souhaite faire la traversée avec nous jusqu'à Amsterdam, car il avait une épouse Hollandaise, une Amie, qui y résidait. Ne trouvant pas de passage pour y aller, il choisit d'aller avec nous à Yarmouth dans l'intention d'y trouver un passage pour la Hollande. Se trouvant à terre au moment où nous partions, nous dûmes le laisser à quai. Il partit alors à Sunderland où il trouva un vaisseau en partance pour la Hollande ; mais une fois en mer, ils rencontrèrent un vent contraire qui les obligea de s'arrêter à Yarmouth où nous nous étions retrouvés.

Le « premier jour » suivant nous partîmes à l'Assemblée [de prières]. Là, se trouvaient le capitaine, le marchand, moi-même, et deux marins appartenant à notre vaisseau, tous

convaincus. Notre marchand avait entendu dire que notre Assemblée risquait d'être interrompue par des soldats et s'en inquiétait, considérant le danger qu'avait notre voyage d'être retardé au cas où nous serions mis en prison, la déconvenue serait considérable car les marchandises avaient déjà été achetées. Le marchand se raisonna et pris la résolution, - ainsi qu'il me le confia par la suite - de m'empêcher d'aller dans les assemblées car, il me jugeait plus capable que le capitaine de partir sans lui avec le navire. Dans la même idée, il était venu nous trouver tous deux, c'est-à-dire, le capitaine et moi et deux marins de notre équipage, des Amis ; mais lorsqu'il fût parmi nous il n'eut pas le pouvoir de me parler comme il souhaitait le faire en privé. Il plut donc au Seigneur de me mettre à l'épreuve encore et toujours.

Nous étions paisiblement assis ensemble à notre Assemblée lorsque des soldats avec leurs officiers vinrent nous interrompre, et nous emmenèrent avec eux, nous qui n'étions pas de la ville, à leur poste de garde où ils nous gardèrent toute la nuit, libérant tous ceux qui habitaient la ville. Le lendemain nous fûmes conduits devant les magistrats de la ville qui en étaient les édiles, ceux-ci étaient des marchands qui avaient des griefs contre nous parce que nous achetions des harengs dont ils auraient préféré garder le commerce pour eux, d'après ce que nous comprîmes. Car nous avions entendu dire qu'ils voulaient saborder notre voyage. Ayant été amenés devant eux, afin de réaliser leurs desseins diaboliques, (si je puis employer ce terme, car je n'ai pas d'autre expression qui convienne) ils nous obligèrent à prêter serment, puisqu'ils savaient que c'était la manière la plus efficace de nous envoyer en prison et d'annuler notre voyage.

Quant à ces deux magistrats, l'un d'eux s'appelait Halle, et l'autre Jarman. Il se trouvait que le geôlier devait de l'argent à l'un d'eux, je pense que c'était Jarman, comme nous l'apprîmes ; or c'était un grand adversaire de la Vérité et de la Justice qui pensait alors, comme dit le proverbe, " faire d'une pierre deux coups ". En nous mettant en prison, il mettait le geôlier en mesure de lui rendre ce qu'il lui devait en l'incitant à nous dépouiller. Lorsque nous nous retrouvâmes en prison, le geôlier commença à s'agiter, ayant le marchand, le capitaine et le second [en son pouvoir] comme si l'argent allait couler à flots sur lui ; encouragé par le magistrat qui comme nous l'apprîmes, l'avait placé dans cette situation. Il exigea que nous mangions la nourriture qu'il nous fournirait et que nous lui payions un shilling pièce par repas avec le reste en plus. Le diable en cette occasion les alimentait de fantasmes, mais, ils furent tous défaits, le diable, les magistrats et le geôlier avec eux car, nous refusâmes d'accepter leurs conditions, ne serait-ce que pour dormir sur leurs paillasses ou même occuper une pièce lui appartenant.

Ils commencèrent alors à être vraiment fort marris. Le Seigneur nous donna le courage de leur résister au milieu de leurs colères et de leurs folies, si extrêmes qu'ils ne savaient comment se venger contre nous. Le diable trouva un moyen et leur mit en tête quelque chose qui leur plut, croyant que le reste suivrait tout seul, ils nous obligèrent à accepter leurs folles exigences si nous ne voulions pas mourir de faim. Notre faim étant vive, ils procédèrent avec leur nouvelle invention. Ils nous firent sortir de la prison pour aller à la mairie, là, ils nous menèrent à l'étage où ils nous mirent dans une chambre puis nous y enfermèrent en nous y abandonnant : cinq membres de notre équipage en compagnie de deux Amis de Norwich qui nous étaient

étrangers, plus William Caton, nous étions huit en tout. Ils nous laissèrent suffisamment d'eau à boire mais rien à manger, interdisant que du pain nous fût apporté, ou que personne ne soit autorisé à nous approcher.

Cela s'avéra être une rude épreuve étant donné ma situation, puisque le peu d'argent que j'avais à dépenser, je l'avais investi dans les marchandises que je devais emmener avec moi, ne sachant plus alors quoi en faire, mais me trouvant obligé de les revendre du mieux que je pouvais. Je n'avais évidemment pas la possibilité d'aller les négocier au meilleur prix, n'ayant effectué qu'un seul voyage il y avait fort longtemps de cela, et encore au travers de nombreuses difficultés. J'avais également effectué un voyage à Flushing qui m'avait très peu rapporté comme bénéfices et je me trouvais désormais dépourvu d'emploi, enfermé et isolé pour mourir de faim personne n'ayant la permission de me donner ne serait-ce qu'une miette de pain, enfermés derrière trois portes aux serrures bien verrouillées. Je n'avais jamais subi un traitement aussi épouvantable aux mains des Turcs, que les Chrétiens appellent des infidèles, lorsque j'étais leur esclave. Bien qu'ils m'aient attaché toute la nuit avec des grosses entraves de fer et qu'ils m'aient fait travailler toute la journée et qu'ils m'aient parfois battu, ils me donnaient pourtant du pain pour me remplir le ventre avec de l'eau. En revanche, ici, parmi mes concitoyens, ceux que l'on appelle Chrétiens, je ne trouvais pas la mansuétude qu'ils réservaient à leurs chiens, car ils n'auraient empêché personne de donner une croûte de pain à ses chiens.

Nous restâmes dans cette situation, enfermés à double tour durant sept semaines environ, pendant lesquelles la porte ne nous fut ouverte que trois ou quatre fois sur l'assentiment du geôlier de sorte que nous aurions dû logiquement être

morts de faim. N'eut-ce été le Seigneur qui donna le courage à notre marchand de forcer les serrures des deux portes du haut qu'il réussit à ouvrir fort bien, et où nous trouvâmes une petite ouverture carrée d'environ un mètre carré, dans le mur qui constituait le toit de la maison et à dix mètres environ du sol, il me semble. Comme cette ouverture donnait sur une ruelle retirée, elle s'avéra très utile pour nous, car nous pouvions aussi bien fermer les deux portes que forcer leurs serrures. Nos amis ayant repéré cet endroit, venaient se tenir dessous, dans la ruelle, la nuit. Et comme nous avions des cordes, étant des marins nous avions nos couchages et toutes sortes d'équipements avec nous, nous pouvions faire descendre une corde par cette ouverture mais sans pouvoir passer la tête pour les voir ; mais lorsqu'on y attachait quelque chose, nous pouvions le hisser à travers l'ouverture.⁷⁰ Une fois cela fait, nous refermions les portes et nous remplissions le ventre tranquillement, puis nous dormions profondément car le Seigneur était présent avec nous jour et nuit, et nous éclairait au-delà de ce que nos adversaires pouvaient percevoir. Le geôlier venait tous les matins ouvrir la porte pour voir si nous étions tous là, puis il la refermait et s'en repartait. Le soir, à tour de rôle nous ouvrions et refermions. Cela dura ainsi pendant environ sept semaines.

L'épouse du capitaine vint de Londres demander aux magistrats la raison pour laquelle ils nous affamaient. Leur réponse fut qu'ils soutiendraient le geôlier, quoi qu'il fit. Ce fut une sentence pénible à entendre pour la pauvre dame qui avait parcouru plus d'une centaine de milles et à laquelle on refusait d'apporter quelques victuailles⁷¹ à son mari. Bien que les magistrats et le geôlier aient été trompés par nous car nous forcions leurs serrures, nous étions cependant, honnêtes car nous le faisions pour préserver nos vies et non pour nous

enfuir, étant donné que nous n'avions pas voulu toucher à la porte extérieure qui donnait sur la rue. William Ward, un Ami⁷², venait la nuit sous l'orifice, avec des victuailles pour nous, et bien que les Amis ne fussent pas nombreux, ils étaient bons et prenaient grand soin de nous.

William Ward, converti quelque temps auparavant, s'était fait construire un navire, sans l'équiper de canons, pour aller naviguer dans le détroit et avait effectué des voyages fructueux qui le rendirent éminent et populaire parmi les marchands ce qui, pour finir, se retourna contre lui car, sur ce, son ambition grandit et ce navire sans canons ne répondit plus à son état d'esprit et il l'abandonna. Et il se fit construire un autre navire, équipé de dix-huit pièces, de sorte que s'éveilla à nouveau en lui l'esprit qui voulait tuer et détruire ses ennemis, tandis que l'autre partie de sa conscience, où résidait la compassion, s'assoupit en lui ; plutôt que de tuer des hommes peccables et mauvais il aurait mieux valu renoncer aux biens matériels, ceci étant la vraie façon d'aimer son adversaire. Cela ne dura pas longtemps, car il mourut, je crois, lors d'un voyage dans le Détroit.

Nous continuions d'être emprisonnés entre les mains de nos persécuteurs. Au bout de sept semaines passées ainsi, ils ne réussissaient pas à comprendre comment nous faisions pour subsister, pour être en bonne forme et en bonne santé. Aussi nous menacèrent-ils de nous transférer dans un cachot souterrain. Ils s'agitèrent à cette idée quelque temps puis l'abandonnèrent. De sorte que peu à peu , la tempête s'apaisa et que nous fûmes mieux capables de l'endurer car, dans le bras du Seigneur était notre force. Nos ennemis durent constater que cette fureur vengeresse par laquelle ils pensaient nous voir faiblir, poussés que nous étions par le besoin de manger avait été vaine. Ils semblèrent las de l'entretenir, le

diable leur maître, qui les y avait poussés, leur promettant un voyage lucratif en faisant d'innocents, des proies, cette fureur s'avéra si fatigante qu'ils se retrouvèrent dans un état pire qu'ils ne l'avaient été au commencement.

Les portes commencèrent alors à s'entrebâiller et des Amis y entraient de sorte que nous pûmes ouvertement faire venir des provisions et les temps étant meilleurs, nous commençâmes à nous organiser confortablement, considérant que si nous nous nourrissions à partir de nos réserves, le peu dont disposaient certains d'entre nous serait vite épuisé. Comme nous étions huit, nous fîmes un fond commun de nos provisions et mangeâmes tous ensemble. Seule la bière dont nous disposions dans un petit tonneau près duquel était un barillet d'eau, faisait exception au fond commun. Ceux qui buvaient de la bière la tiraient en la mesurant, et nos noms étaient marqués sur le tonnelet. Chaque fois que quelqu'un en tirait une mesure pleine, il la cochait à côté de son nom. Celui qui buvait le plus, payait le plus. Mais nous partagions toutes les autres provisions et nous préparions les repas à tour de rôle, ayant désormais cette possibilité ainsi que des commodités dans la cellule où nous étions. Une personne préparait le repas, faisait du feu et la vaisselle et balayait la cellule toute une semaine puis c'était au tour du marchand, du capitaine aussi bien que du second, puis du quartier maître et des marins, à tour de rôle.

Nous étant donc bien préparés à tenir jusqu'au bout de ce voyage, notre prochain souci fût de voir comment chacun d'entre nous pourrait faire fructifier son propre pécule pour augmenter notre stock de vivres. Nous qui étions marins étions en peine de savoir quoi faire. Les deux Amis de Norwich savaient fabriquer des fils de laine pour worsted avec des quenouilles. Comme nous ne savions pas faire grand

chose de mieux, nous demandâmes à ces Amis de nous montrer. Nous prîmes des quenouilles et un fuseau pour nous mettre à l'œuvre, mais nous trouvâmes cela très difficile. Nous autres marins qui avons l'habitude de tirer sur de lourds cordages arrachions les fils de worsted en morceaux, à tel point que cela s'avéra très fastidieux de soulever souvent le fuseau comme nous cassions les fils, car nous étions obligés de les filer très finement pour qu'ils soient utilisables. Comme il n'y avait rien d'autre qui puisse nous permettre de gagner de l'argent nous finîmes avec le temps par réussir à fabriquer un fil très fin qui nous rapportait un penny par jour, puis, deux pence. Pour finir, en travaillant sans relâche je pouvais gagner jusqu'à trois pence, en travaillant du matin au soir. Nous nous y étions tous mis, y compris le capitaine et le marchand, hormis William Caton qui s'occupait à fabriquer des sceaux.

Le geôlier, nous voyant travailler avec ardeur comme si nous voulions adopter ce métier, et constatant qu'il n'en retirait rien, car en vérité il ne méritait rien, se mit en fureur comme si une tempête allait fondre sur nous. Nous supposâmes que nous filerions mieux si nous possédions des rouets ; mais le geôlier ne voulut pas que l'on nous en apportât. Comme nous en voulions à tout prix, nous fûmes obligés de manger des merles faute de grives, nous commandâmes donc un rouet en pièces détachées pour pouvoir le monter dans notre cellule en les hissant par la fenêtre. Après que nous eûmes hissé une moitié du rouet par la fenêtre, l'autre moitié étant prête à être tirée, le geôlier s'en aperçut, sortit et le confisqua. Nous étions déçus car ils prétendaient que s'ils nous laissaient travailler, le temps passé en prison importerait peu. L'orage s'éloigna et le calme revint enfin, pendant ce temps là nous réussîmes à faire entrer cinq rouets à l'intérieur et à nous mettre au travail avec

acharnement. Nos fils de worsted étaient tissés pour des boutiques en ville au point où nous ne gardions rien avec nous. Un jour, l'un de nos marins se leva à l'aube et travailla jusqu'à très tard dans la nuit qui lui permit de gagner cinq pence ; une prouesse extraordinaire !

Trouvant que ce métier était très peu rentable, je me tournai vers la confection de chaussures, mais je n'avais personne qui pût m'apprendre, et ne possédait ni matériel, ni cuir. Cela m'était resté en tête car je pensais que si l'occasion m'était donnée d'essayer, je réussirais à fabriquer des chaussures sans l'aide de personne. J'eus l'occasion par le biais d'un Ami appauvri qui était du métier, d'acheter le matériel nécessaire. Ensuite, je commandai du cuir découpé pour fabriquer deux paires de chaussures d'enfants. Je m'attelai alors au travail et terminai une paire de chaussures, mais j'avais encore besoin de conseils pour pouvoir bien finir la semelle intérieure. Bien que j'eusse utilisé une paire de compas plus comme un marin que comme un savetier, ma chaussure se retrouvait de travers. N'étant pas découragé par cela, puisque j'avais gagné un peu d'expérience, je procédai à la fabrication de la deuxième chaussure qui s'avéra plus réussie que la précédente.

Ayant terminé la fabrication d'une deuxième paire, pour voir si j'étais vraiment un savetier ou non, l'ayant fabriquée au mieux de mes compétences je l'envoyai à un cordonnier pour savoir si elles étaient vendables ou non, car c'était là le critère qui conditionnerait ma vocation. Le maître et son apprenti, en les voyant, apprécièrent tant mon travail qu'ils m'envoyèrent un message qu'elles n'étaient non seulement vendables mais bien faites. Cette nouvelle encourageante me parvint et j'envoyai dire au maître savetier que s'il m'envoyait du travail je travaillerais à un très bon prix. Il m'envoya volontiers du

travail ce qui m'encouragea et me procura une immense joie. Je travaillai si bien que je reçus un salaire fort honnête en échange, tant pour des chaussures d'hommes que de femmes. Ceci me poussa à acheter un modeste morceau de cuir pour m'établir dans le métier comme maître cordonnier, en échange de quoi, si je me souviens bien, je reçus quarante shillings. De sorte que je pus enfin pourvoir à mes besoins en vivres et en buvant parfois de la bière, car je n'avais pas toujours du travail. Alors, je me remettais à filer bien que ceci ne fût que d'un très maigre rapport.

Mon beau-frère Hiway s'inquiétant de moi avait demandé à un marchand de Yarmouth d'essayer de me faire libérer. Ce marchand, après avoir été trouvé les magistrats, vint à la geôle parmi nous, demander où était le frère du capitaine Hiway. Je me levai avec mon tablier de cordonnier et lui répondis que c'était moi. Il me demanda si j'étais d'accord pour être libéré. Je lui demandai sous quelles conditions. Il me déclara que je le serai pourvu que j'accepte de prêter serment

- Si j'avais pu le faire, je ne serais pas ici, lui répondis-je.

Apparemment il ne réussit pas à convaincre les magistrats de la ville.

Les propriétaires à Londres avaient envoyé un capitaine et un équipage pour continuer le voyage avec le navire jusqu'au détroit, ce qui fut fait alors que nous restions incarcérés ; nous restâmes donc en prison et le navire navigua jusqu'au détroit où il fut capturé par les Turcs. En apprenant cela, les magistrats prétendirent qu'ils nous avaient sauvés. Ils manifestaient en cela la marque de l'esprit d'Ishmael⁷³ eux qui nous raillaient en exerçant leur cruauté. Avant le départ du navire, le marchand avait cherché le moyen de me libérer

pour que je puisse effectuer le voyage comme il me l'apprit. Comme j'éprouvais de la sympathie pour le capitaine pour lequel le navire avait été initialement construit et ayant peur que cela ne l'affectât gravement au point de le blesser, je refusai de partir sans qu'il fût d'accord bien qu'il ne fût absolument pas concerné par la gestion du navire, en étant seulement le capitaine. Néanmoins, le marchand me fit sortir de prison. Ce marchand avait une excellente opinion de moi comme pouvant être utile à leur commerce car je possédais le français, le néerlandais, et l'espagnol et lorsqu'il en fit part aux marchands londoniens, ils commandèrent la construction d'un bon navire à Yarmouth, ou que l'on en achetât un pour que j'en puisse être le capitaine lorsque je sortirais de ma geôle. Nous employâmes certaines mesures pour sortir de là mais qui restèrent sans effet en raison de notre incarcération. Aussi demeurâmes-nous en prison

Nous étions un jour en train de dîner et j'avais déposé sur mon tranchoir quelques victuailles lorsqu'on m'apporta une lettre en provenance de mon épouse. Dans cette lettre si je me souviens bien, elle disait qu'étant elle-même malade, notre enfant avait mal à la gorge et souhaitait manger mais ne le pouvait pas et en était morte⁷⁴, également, que son frère Hiway s'était servi de son nom pour faire des fausses de change avec lesquelles il achetait de l'argent et des marchandises à Londres pour notre ruine. Il avait prélevé chez un client huit livres en espèce et du beurre et du fromage pour un montant de six livres et, se trouvant chez un autre client il fut reconnu comme celui qui avait détourné du beurre et du fromage, aussi celui-ci avait fait appel à la police qui l'envoya en prison afin d'arrêter ses escroqueries. Mais nous ne savions le préjudice qu'il nous avait occasionné. Ce n'était pas tout, car j'avais un autre frère John Coxere, dont elle

m'informa que le navire sur lequel il avait embarqué avait fait naufrage et qu'il s'était noyé avec le reste de l'équipage. Toutes ces nouvelles me touchèrent cruellement et il me fallut exercer la patience de Job. William Caton s'aperçut que je ne mangeais plus, mon appétit ayant alors disparu. Mais, le Seigneur m'accorda de la patience afin d'endurer le malheur qui me frappait.⁷⁵

Ayant passé ainsi sept mois en détention, on vint nous extraire de prison mais, constatant que nous ne voulions pas nous plier à leurs exigences puisqu'en signe de soumission à Dieu nous refusions de jurer car c'était contraire aux injonctions du Christ, ils nous relâchèrent⁷⁶ en nous signifiant de comparaître à nouveau devant eux s'ils venaient nous chercher, ce qu'ils n'avaient aucunement l'intention de faire. Nous retrouvant libres après sept mois de labeur spirituel en ces lieux, nous embarquâmes sur un bateau à destination de Londres. Je me retrouvai donc confortablement installé et couché dans un lit chez mon beau-frère Hiwaie⁷⁷ tandis qu'au même moment mon épouse arrivait avec la même marée de Gravesend ayant l'intention d'aller à Yarmouth pour me voir. Elle me retrouva donc fraîchement arrivé et confortablement installé au lit ; ce qui lui évita de faire le voyage.

La loi sur le bannissement [des sectes non-conformistes] était alors en vigueur contre nous, et je risquais le bannissement si je n'arrêtais pas d'assister aux Assemblées de prières [Quakers]. George Pattison⁷⁸ était de retour du détroit, (lors d'un voyage où ils avaient maîtrisés les Turcs après que ces derniers les eussent capturés), et se trouvait maintenant au pays, les propriétaires firent de moi capitaine à bord de ce navire pour une paie de sept livres par mois, mais je devais agir en qualité de commerçant embarqué afin de vendre ces marchandises à l'étranger. Après avoir équipé ce navire, à

destination de l'Irlande, je fus arrêté en compagnie d'autres Amis à l'Assemblée de Horslysdwn par des soldats qui nous amenèrent à St Margaret's Hill afin d'y être déclarés bannis pour "une troisième récidive" comme ils disaient⁷⁹ mais ils nous libérèrent une fois encore. Je poursuivis donc ma mission et partis en mer sur le ketch⁸⁰ avec Thomas Lurting^{b**} à bord comme adjoint, lequel avait été l'adjoint de George Pattison lors du précédent voyage et l'acteur principal comme je l'appris, de leur reconquête du même navire d'entre les mains des Turcs.

À la suite de deux voyages sur ce navire, je désirai que les propriétaires envoyassent à bord quelqu'un de plus au courant que moi des pratiques commerciales. Bien que j'eusse été formé au métier de marin, et qu'il me plût d'exercer des responsabilités de capitaine, il s'en fallait que je fusse un marchand né. Mes responsabilités concernant l'entièreté de la cargaison, étaient lourdes à porter bien que le salaire m'y encourageât. Un autre problème portait sur le fait que je devais enregistrer le vaisseau aux douanes en prêtant serment, ce qui m'était impossible d'autant que je ne pouvais convaincre quelqu'un d'autre de le faire à ma place. La guerre contre les Pays Bas ayant repris, je me vis peu de chances pour y échapper, les propriétaires souhaitant que je navigue sans escorte. Sans compter que nous étions également en guerre contre les Turcs, de sorte que je leur demandais qu'ils résilient mon engagement. Les propriétaires ne l'entendirent pas du tout ainsi mais finalement je réussis à les convaincre et m'achetai un petit vaisseau pour m'en servir dans le commerce côtier intérieur. Jusqu'alors, les propriétaires n'avaient point voulu mettre un autre capitaine à bord, mais ceci emporta leur décision et ils firent partir le navire à destination de Lisbonne. Or, ils n'étaient pas en mer à huit

heures de Douvres, que le vaisseau fût capturé par un Hollandais et amené à Flushing où vaisseau et marchandises furent tous confisqués ensemble. Cela se passait en 1664. [Ci-après un dessin intitulé : The Partenrs Ketch sur lequel George Patison était capitaine lorsqu'ils vainquirent les Turcs, lorsqu'il retourna au pays je fus nommé à bord comme capitaine.]



Lorsque je retournai au pays après ce dernier voyage à Londres avec ce navire, je n'y passai guère plus de deux ou trois semaines avant d'être arrêté par des soldats en sortant de l'Assemblée de Horslydown d'où je fus mené avec plusieurs autres Amis à St Margaret's Hill pour comparaître devant un juge à Southwark qui devait prononcer une sentence de bannissement contre nous. Une fois devant le juge, il prit nos noms et nos lieux de résidence. M'appelant à mon tour, il me demanda quel métier j'exerçais. Je lui répondis que j'étais marin et venais de rentrer de mer après avoir séjourné parmi des peuples différents et que j'espérais trouver ici autant de bonté que j'avais trouvé parmi ces peuples étrangers. Le juge me répondit qu'effectivement ce serait le cas. Je demandai à ceux qui se tenaient là d'en prendre acte. Il prononça une peine contre moi constituée d'une amende élevée, assortie d'une peine de prison. Je fus amené à la prison de White Lion à Southwark⁸¹ où je fus étroitement gardé, dans l'attente de leur bon vouloir.

À la suite de cette incarcération, je revins à la maison et m'achetai un petit navire pour effectuer des traversées courtes, telles que d'aller en Hollande, en France et à Londres. Le onze du premier mois 1681, je partis pour Flushing laissant derrière moi mon épouse malade. Le vingt-deux du même mois elle mourut et fut enterrée deux jours avant mon retour au pays.⁸²

Le trente du premier mois 1684, nous attendions le Seigneur [en priant silencieusement] à l'arrière de la maison d'Assemblée, ses portes ayant été fermées deux semaines auparavant par les autorités, lorsqu'on nous arrêta pour nous conduire à l'hôtel de ville où les autorités voulurent nous obliger de prêter serment. Ayant refusé de le faire, nous fûmes envoyés en prison. Les autorités présentes à l'hôtel de

ville à l'époque étaient George West, Nathaniel Denew, Robert Jacob, Thomas Velle, (cheville ouvrière de notre arrestation à l'Assemblée), Thomas Tiddeman, et Bennifilld agissant alors comme secrétaire de mairie.⁸³

Je restai incarcéré à Douvres pendant cinquante et une semaines, demeurant parfois deux à trois mois d'affilée sans sortir de ma cellule⁸⁴.

¹ Ancien nom du port du Havre.

² Cet emploi du déictique marque la distanciation du narrateur vis-à-vis de sa nouvelle famille.

³ Middelburg se situe aux Pays-Bas.

⁴ Il s'agit des Dunes de Douvres.

⁵ William Tatnall fut nommé Lieutenant du *St George* le 3 août 1649. (*Cal. State Papers, Dom.*). La famille Tatnall était une famille de marins de Douvres. Un certain John Tatnall y construisait des navires pendant la guerre Anglo-hollandaise de 1652. Valentine Tatnall père était procureur à Douvres en 1651. Il semble que William Tatnall ait été capitaine du navire *La Fortune*, 36, lors de la bataille de Dungeness en 1652. Il fut tué lors de la bataille de Portland en 1653.

⁶ A l'époque, La Fronde de Bordeaux se révolta et obtint l'aide de l'Espagne. La date semble être 1650, bien qu'Henri Martin dans son *Histoire de France* 1885, xii, 342 en donne la date comme 1649. Cf. *Cambridge Modern History*, 1906, iv. 613 ; et Lavissee, *Histoire de France*, xiii.47.

⁷ Les pêcheries de la Terre-Neuve furent découvertes en 1497 par John Cabot natif de Bristol et furent officiellement reconnues dès leur début. Une loi de 1541 accorda aux pêcheries de la Terre-Neuve le droit de commercer avec l'Irlande, Shetland et l'Islande. Vers 1650 elles ne comptaient que 350 familles de moins de 2000 habitants dans les quinze agglomérations situées principalement le long de la côte est. Popularisée par le récit de Richard Whitbourne d'Exmouth *A Discourse and Discovery of Newfoundland*, plusieurs milliers de pêcheurs fréquentaient ses côtes en été pour y pêcher. Le Roi Jacques I Stuart demanda au parlementaire de faire circuler ledit ouvrage dans toutes les paroisses du royaume. Le Devonshire à lui seul, vers 1626, y expédiait 150 navires. Les poissons qu'on y récoltait étaient salés et fumés sur la côte et les pêcheurs retournaient en Angleterre à l'approche de l'hiver. Des lois strictes prohibaient les rassemblements de pêcheurs dans un périmètre de plus six milles de la côte, et les empêcher d'y rester une fois la saison de pêche finie, d'y construire et d'y rénover les bâtiments de fortune sans avoir préalablement obtenu une autorisation spéciale. Cette politique fut poursuivie pendant plus d'un siècle pour protéger la Terre-Neuve comme une station de pêche.

⁸ Cette parenthèse est ajoutée car le texte de départ laisse entendre qu'il

ne s'agissait pas de « madams » au sens des dames menant une vie sophistiquée ou convenable. En réalité, « madams » dans ce contexte signifie, prostituées. Il s'agit des femmes légères contrefaisant le comportement et les manières distinguées des dames. Il faut aussi souligner l'accent mis par l'auteur sur leur jeunesse et le fait qu'elles ne soient pas mariées ; « ces jeunes demoiselles... ». Ce mot anglais qui provient de l'ancien français ; *ma dame* : signifiait jusqu'à une date récente une tenancière de maison close.

⁹ Coxere insiste sur le rôle joué par l'appartenance religieuse dans les transactions commerciales et maritimes.

¹⁰ Sur les cartes mondiales actuelles, le cap d'Arguin se trouve sur la côte Ouest de la Mauritanie mais l'île qui se trouve juste à côté n'est pas nommée on imagine que l'île d'Arguin est située près du cap du même nom.

¹¹ M. David Barker écrit : “ ce poisson appartient sûrement à la famille des (raies) pastenagues (terre). Les marins nous en donnent quelques indices.

- 1. Les Hollandais l'appellent *Pillestart*.
- 2. Sa forme ressemble à celle des raies bouclées.
- 3. Son visage à celui d'un singe.
- 4. Il possède un dard venimeux.

Les points 2 et 4 signalent directement les raies bouclées. Une raie bouclée est un poisson avec des nageoires pectorales très grandes qui s'étendent jusqu'aux ouïes, avec sur le dos une rangée de piquants en dents de scie. Ces poissons appartiennent à la famille des Rajidae. Cependant, ils n'ont pas de dards à la queue comme en possèdent deux espèces proches de leur famille : le Trygonidae et le myliobatidae. Le fait que ce poisson ne fasse pas partie de la famille du Trygonidae est suggéré par le point 3 car, le Trygonidae n'a pratiquement pas de visage mais des nageoires qui continuent sans interruption et se rejoignent autour de la bouche. Par contre le myliobatidae a une tête bien formée, avec un crâne proéminent et des yeux globuleux qui ressemblent vraiment à ceux de singes. Parmi les membres de cette famille, il est presque certain que se trouve le *Myliobatis aquila*, l'aigle de mer. Comme le Trygonidae, ces poissons ont des piquants en dents de scie mais possèdent des queues beaucoup plus longues comme des fouets. Les blessures infligées par ces piquants en dent de scie sont dangereuses non seulement à cause de la nature venimeuse du mucus

qu'elles injectent mais aussi à cause des lacérations qu'elles provoquent. Conrad Gesner in *Historia Animalium*, 1558, iii, p. 802, en illustrant le trygon et le Myliobatis les regroupe comme faisant partie du même genre Pastinaca, nom aujourd'hui donné à une espèce de trygon : le T. Pastinaca. Il ajoute " Germanis inferioribus een peilstert, quae vox sagittae caudam significat. Stert quidem cauda est. " 'L'aigle de mer jouit d'une répartition presque universelle car on le trouve même sur la côte britannique.'

¹² La première guerre anglo-hollandaise se déclencha le 30 juin 1652 après un premier affrontement à Folkstone le 29 mai.

¹³ Le 30 novembre 1652 les flottes de Blake et de Tromp entrèrent en action près du littoral de Dungeness. Blake fut battu. Cette nuit là, il se retira dans le chenal de Douvres. Le lendemain matin il alla jeter l'ancre aux Dunes. Les Hollandais avaient pris deux navires, un autre avait été brûlé, plusieurs autres endommagés et trois se trouvaient hors d'usage. Cette victoire donna aux Hollandais le contrôle de la Manche et donna lieu à une légende selon laquelle Tromp avait hissé des balais à la pointe de son mât comme signe d'avoir réussi à balayer les Anglais hors de la mer.

¹⁴ Les registres de l'église française de Douvres signalent le baptême d'Élisabeth, fille de Robert Gallant et de Susenne Douay sa fem'e, le 13 décembre 1646 et celui d'une autre fille, Presille le 3 février 1649/50 ; Susenne Douay est mentionnée comme 'vefue' c'est-à-dire veuve, de Robert Gallant, le 29 janvier 1659/60.

¹⁵ Ces registres montrent que Michel De Haze est parrain de Presille précitée. Il figure également dans les registres du 3 février 1649/50, 23 juillet 1657, 27 novembre 1655, 1 mars 1659/60, 3 février 1660/61. Dans les deux dernières entrées, il est appelé 'Le Sr Michel de Haze'. 'Jenne Delespiere femme de Michel Dehaze' est enregistrée le 30 mars 1651.

¹⁶ Probablement une auberge nommée d'après Léopold I (1640-1705) Saint Empereur Romain Germanique. Il y avait une personne nommée 'Grave Maurice' à Southampton dans les années 1630 (*ex inf.* R. C. Anderson). Sur les Hollandais à Douvres, voir, Jeremy Rock (1677). 'Mon domicile était situé à l'enseigne du " Kings Head et Calais " ; mon propriétaire et son épouse constituaient une famille hollandaise heureuse' in, *Three Sea Journals*, ed. Bruce S. Ingram, p. 97. Il manque des Informations sur cette dernière référence.

¹⁷ Il s'agit d'une pièce d'or anglaise.

¹⁸ Le montant en monnaie anglaise doit être multiplié par cinq pour obtenir la somme approximative en monnaie d'aujourd'hui. [c'est-à-dire 1945]

¹⁹ Une barre de cabestan étant enfoncée par un trou dans le baril, les bras du coupable étaient complètement étirés, puis fermement attachés à la barre en forme de croix, on rajoutait parfois un panier de cartouches ou d'autres objets pesants autour de son cou. Il demeurait dans cette position jusqu'à avouer le complot ou le crime dont il était soupçonné ou qu'il ait reçu le châtiment auquel le capitaine l'avait condamné'. *A Diligicall Discourse of Marine Affaires* (Harl. 1341), cité in *The Diary of Henry Teonge* (1825), p. 19.

²⁰ Le navire royaliste *Patrick*, arborant 20-24 canons, d'une longueur de 76 pieds, d'une largeur de 24 pieds et d'une capacité de 233 tonnes, saisi comme prise en 1658, était devenu *Le Liechfield*, et fut rebaptisé *Happy Entrance*, en 1660. Il fut transformé en bateau pompe jusqu'en 1666, année de sa mise hors service. *Le Francis*, également une prise royale (1657), de 10-14 canons, d'une longueur de 50 pieds et d'une largeur de 15-16 pieds avec une capacité de 64 tonnes, fut appelé *Le Vieux Francis* après 1666. En 1672 il fut transformé en bateau pompe. En 1674 il fut vendu.

²¹ Lorsque la guerre Anglo-hollandaise éclata, le manque d'hommes d'équipage s'avéra plus criant que celui de navires. Il fut donc décidé qu'on enrôlerait de force dans la marine de guerre tous les marins âgés de quinze à quarante ans. Ils devaient recevoir chacun, avec trois pence et demi pour parcourir le trajet, un billet spécifiant leur apparence physique qu'ils devraient présenter au port de leur affectation.... Les gazetiers londoniens décrivent les conditions dans lesquelles on s'empara d'habitants de l'intérieur et comment on pénétra de force chez les gens. Oppenheim, *The Administration of the Royal Navy, 1509-1660*, pp. 310, 311n.

²² Il s'agit de John Coxere, né en 1630.

²³ L'importance de ce résumé des aventures d'Edward Coxere vaut d'être noté. Il l'avait, sans doute, commencée bien avant la conversion de Coxere au Quakerisme dont il n'est pas fait mention explicite ici. Son importance toutefois, réside dans le fait qu'il décrit moins l'histoire d'un marin belliqueux transformé en chrétien pacifique, sur le modèle du récit de Thomas Lurting, qu'une chronique de la vie

quotidienne d'un marin, non colorée par une évolution spirituelle survenue plus tard.

²⁴ Les registres paroissiaux de l'église française de Douvres signalent le baptême de Robert 'filz de Thomas Wallop le 16 mars 1650/1 et Thomas Wallop comme parrain le 22 juin 1665.

²⁵ L'expédition de Penn et Venables qui débuta au mois de décembre 1654 faisait partie du 'Western Design', le projet militaire le plus hasardeux d'Oliver Cromwell. Les commandants étaient jaloux l'un de l'autre, les troupes avaient été recrutées pour servir outre-mer, les victuailles étaient avariées et le danger des maladies tropicales n'avait pas été pris en compte. Un débarquement à Hispaniola le 13 avril 1655, fut suivi d'une attaque manquée sur Saint Domingue qui obligea à un rembarquement en direction de la Jamaïque, dont les effectifs ne comptait guère plus de mille cinq cents hommes, moins d'un tiers étant en état de se battre. La Jamaïque fut conquise le 25 juin, Penn partit pour l'Angleterre et fut suivi peu de temps après par Venables qui était tombé gravement malade.

²⁶ Tournure langagière Quaker, les mois de l'année étant pour eux affublés de noms « païens », Coxere, comme les autres convertis préférera leur donner des numéros = *First month, Second month etc...*

²⁷ *The Deligence of London..*

²⁸ Coxere confond le royaume du Maroc, demeuré indépendant des Turcs, et le « Beylik » d'Alger sous domination ottomane. Pour la plupart des marins de l'époque, toute l'Afrique du Nord musulmane et ses redoutables corsaires Barbaresques, étaient considérés comme étant turcs.

²⁹ I.e. autant que l'on pouvait partir, généralement portlast. Portlands.

³⁰ Il s'agit de balles enfermées dans une douille métallique.

³¹ Le texte parle du "Détroit" : *The Straits* qui doit être compris ici comme métonymique des rives de la Méditerranée, non de Douvres.

³² C'est-à-dire la cabine située au fond du gaillard arrière.

³³ Cf. *Le Journal* de Barlow de Malaga, (ed. Lubbock, i, p. 53.) : 'Les gens étaient tous papistes de confession. Aucun d'eux n'éprouvait de sympathie envers un protestant sauf en paroles, la plupart d'entre eux auraient tué un protestant à la moindre offense ayant la possibilité de trouver refuge dans une église si, après l'avoir tué, ils réussissaient à en franchir le seuil avant d'avoir été rattrapés. Il n'y avait pas de lois qui puissent les punir tant qu'ils se conformaient à cette coutume.'

³⁴ Il s'agit de son fils Robert Coxere né le 17 avril 1656.

³⁵ Cf. ms. Sant ou Zant et Safanie. Deux îles prises aux Turcs par les Vénitiens en 1500 et occupées jusqu'à la disparition de la République Vénitienne en 1797.

³⁶ Expression Espagnole : "Anda arriba", appartenant à la lingua franca adoptée par les captifs des Ottomans qu'elle que soit leur nationalité.

³⁷ Le pirate John Ward, connu sous le nom de capitaine Ward, initiateur de la puissance maritime britannique en Méditerranée était comme Coxere, un natif du Kent. Né à Faversham vers 1553, il fut pêcheur dans sa jeunesse, et après avoir servi dans la guerre contre l'Espagne, il s'enrôla à nouveau dans la marine et fut envoyé à Plymouth à bord du *Lion's Whelp*. Il organisa le vol du vaisseau d'un renégat à la foi protestante et s'empara d'un navire français de 80 tonnes possédant cinq canons. Après l'avoir rebaptisé *Little John*, il revint avec ces prises à El Arisch. Il n'était pas en faveur auprès du Bey mais Kara Osman, un Turc de Tunis, lui avait accordé la permission de se servir de ce port comme base. Les Algériens imitèrent cet exemple. Ward avait saisi un navire vénitien de 1500 tonnes porteur de deux millions de ducats. Il mena une vie de Bey à Tunis. Son palais ressemblait plus 'à celui d'un prince qu'à celui d'un pirate' il était 'embelli de marbres précieux et de pierre d'albâtre.' William Lithgow, un voyageur qui avait été son invité en 1615, le décrit comme 'devenu Turc'. Vers 1608, il ne lui restait que deux de ses propres navires et cinquante hommes avaient déserté à bord du *Little John*. Le Hollandais, Simon Dansker, son compagnon en piraterie et qui avait pour base Alger, avait conclu la paix avec le Roi de France à Marseille. En juin 1609 l'Amiral Fijardo quitta Cadix et incité par les Français, mit le feu à tous les navires dans le port de Tunis sauf deux qu'ils avaient réussi à faire sortir. En 1612 Ward devint un personnage légende, figurant dans la pièce de Richard Darborne, *Un Chrétien devenu Turc*. En 1680, fut imprimée une ballade, (*The famous Sea Fight between Captain Ward and the Rainbow*). *Le célèbre combat maritime entre le Capitaine Ward et l'arc-en-ciel* *. Dans cette ballade, Ward offre 'trente tonneaux pleins d'or' au Roi Jacques I pour qu'il puisse le laisser revenir au pays, mais le Roi lui répond, 'céder à un tel corsaire, jamais je ne l'accepterai', et envoya l'*Arc-en-ciel* qui avait appartenu, jadis, à Francis Drake, attaquer Ward. Selon S. C. Chew, qui, dans *Le croissant et la rose* (1937, particulièrement

la note pp. 349-54, 357-62), donne l'information la plus complète sur lui, Ward fut au sommet de sa carrière criminelle en 1608 et mourut vers 1622. Il avait déserté alors qu'Élisabeth Tudor était vivante et se trouvait probablement dans la même situation que les corsaires auxquels Jacques I avait donné leurs lettres de marque, puis déclarés hors-la-loi.

³⁸ Cette référence à la Lingua Franca est d'autant plus intéressante qu'elle est devenue désormais un phénomène linguistique. Jean Dubois et al. dans leur *Dictionnaire de Linguistique*, Paris Larousse, 1991, p.300, indiquent que la Lingua Franca est issue du « sabir parlé jusqu'au XIX^{ème} siècle dans les ports méditerranéens. Il est formé d'un noyau d'italien et comprend divers éléments appartenant à des langues romanes. On appelle aussi Lingua Franca, toute langue composite du même type. »

³⁹ Une petite pièce de monnaie en argent.

⁴⁰ C'est-à-dire qu'il ne le frappe pas.

⁴¹ Il s'agit d'un alcool turc à base d'anis, le « raki » est encore de nos jours la boisson nationale en Turquie.

⁴² Ceci eut lieu fin janvier 1658.

⁴³ La dépêche de Stokes de Livourne du 29 mars 1658 confirme la libération des soixante-douze captifs à Tunis après paiement de 11400 pièces de huit. Ce qui ne correspondait pas vraiment aux instructions figurant sur son ordre de mission. Carte MS. 73, f. 193.

⁴⁴ Il s'agit du Capitaine Willoughby Hannom qui en 1655 ramena *The Half Moon* de la Jamaïque. Pour plus d'information cf. notes suivantes.

⁴⁵ *Le Kent ou Le Kentois*, navire de 46-52 canons, d'une longueur de 107 pieds, d'une largeur 32-6 pieds et d'une capacité de 601 tonnes, fut construit à Deptford en 1652. En 1655, il était affecté avec cinq autres frégates au blocus de Porto Farina. Le 2 mars 1662/3 à Woolwich, Samuel Pepys qui inspectait la cerclure en fer de sa coque, écrivit : 'je fis une chute à l'intérieur du *Kent* et aurais pu me casser la main gauche mais, me foulai seulement quelques doigts'. De son capitaine, il disait le 27 juillet 1666, 'quelle perte a été celle de ces vieux serviteurs pour le Roi, et que sera-ce si Hannam, capitaine du *Résolution* devait périr !' Willoughby Hannam avait servi la république du Commonwealth et fut nommé capitaine à bord de la *Catherine* 30, en 1653, du *Half Moon* en 1654, et du *Kent(ois)* en 1656, une position qu'il occupa jusqu'en 1660. En 1664, il fut nommé capitaine à bord du *Rainbow* avec lequel il

participa à la bataille de Lowestoft. Entre 1665 et 1666, il était capitaine à bord du *Résolution* qui avait été détruite par les Néerlandais lors des combats qui eurent lieu le jour de la saint Jacques . En 1668, il prit le commandement du : *Old James* et en 1672 du *St. George* puis il fut affecté à bord du *Triumph*. Il fut tué à son bord la même année lors de la bataille de Solebay.

Le Capitaine John Stokes (Ou encore Stoakes comme il aimait à écrire son nom) succéda à Blake dans la Méditerranée. Il arriva à Tunis fin janvier 1658 comme capitaine à bord du *Lyme* et ordonna la libération de tous les captifs Britanniques. Le Bey les libéra sous les mêmes conditions que celles, acceptées par Blake à Alger. Stokes était décidé à combattre, mais, s'apercevant qu'il y avait huit bâtiments de guerre basés à Porto Farina dont les citadelles avaient été fortifiées et sachant que ses propres frégates étaient en trop mauvais état pour livrer un combat, il décida de proposer une rançon. En fin de compte, il réussit à convaincre le Bey de libérer tous les prisonniers pour un dixième de leur valeur marchande initiale. Il fut donc admis à Porto Farina pour réparer, et en un rien de temps réussit à négocier un traité qui protégeait le commerce anglais contre toute interférence. Ce traité donna aux bâtiments de guerre des deux pays la liberté d'accès aux ports de l'autre. Son dernier commandement fut à bord du *Triumph* en 1664. Il mourut en février 1664/5.

⁴⁶ Officiers congédiés, et désemparés.

⁴⁷ Des vaisseaux aux proues pointues et longues avec deux mâts ou plus et des voiles triangulaires.

⁴⁸ Le premier usage de 'Meurtrier' pour désigner des petits canons ou des mortiers date de 1497. R. Norton, en 1628, l'inclut dans son 'quatrième type d'artillerie'. La *London Gazette* n° 436/1 1670 écrit, 'cette semaine les mêmes frégates ont arraisonné un autre navire turc, un vaisseau de 6 canons, 4 meurtriers et 60 hommes.' John Harris, in *Lexicon Technicum*, 1704 ; souligne que les 'Meurtriers' sont de petites pièces d'artillerie de bronze ou de fer, disposant de *chambres* (c'est-à-dire de charges de bronze ou de fer) introduites dans leurs culasses. Ils sont surtout utilisés en mer près du gaillard d'avant, au demi-pont, ou près de la barre afin de dégager les ponts lorsqu'un ennemi attaque le navire. Ils sont munis de crampons et traversés par une pièce métallique, servant à les fixer.

⁴⁹ Un certain Bartholomew fut capitaine du *Half Moon* entre 1643 et

1644 et du *Great Charity* en 1659. Mr. R. C. Anderson n'ayant pu retrouver sa trace entre temps, suggère qu'il serait reparti dans la marine marchande après la guerre Anglo-hollandaise.

⁵⁰ La Vera Cruz sur les cartes anciennes se situe à la hauteur d'Agadir au Maroc.

⁵¹ C'est-à-dire un chapeau rond et plat que portaient les marins et les soldats.

⁵² Oliver Cromwell mourut le 3 septembre 1658.

⁵³ Il s'agit des morues fumées.

⁵⁴ L'appellation Quaker (« Trembleurs »), est entrée en usage pour la première fois en 1647, et ne se référait pas à l'origine aux Amis, mais à une secte des femmes de Southwark. Fox et ses fidèles furent appelés Quaker par le juge Gervase Bennett à Derby (octobre 1650) quand Fox lui demanda de trembler à l'évocation du nom de Dieu. Robert Barclay in, *Apology...* Prop. 11, section 8, explique que le nom provenait des tremblements s'emparant des fidèles envahis par la puissance du Saint Esprit.

Samuel Fisher 1605-65, éduqué à Trinity College et New Inn Hall, Oxford (où il obtint sa Maîtrise en 1630) détenait une chair à Lydd. Il devint Baptiste (lorsque Luke Howard le persuada de cesser de chanter les Psaumes) et plus tard un éleveur avant d'être converti au Quakerisme par John Stubbs, William Caton, et d'autres (1654). Il essaya de prendre la parole devant Cromwell à la Chambre (septembre 1656). Avec Edward Burrough il partit de Douvres pour Dunkerque (1659). En 1660, il s'en alla avec John Stubbs à Rome où il prononça une allocution devant les cardinaux. Il écrivit plusieurs pamphlets et fut emprisonné en 1663 à Southwark, jusqu'à sa mort. Edward Burrough de Kendal, était devenu presbytérien mais fut converti au Quakerisme par George Fox en 1652. Il prêcha en Écosse et vint à Londres en 1654, puis partit en Irlande avec Francis Howgill l'année suivante d'où ils furent expulsés. Il écrivit des lettres d'admonestation à Oliver Cromwell en 1655, et plus tard à son fils, Richard Cromwell. Il défendit les Quakers contre John Bunyan. En 1662, la loi promulguée contre les Amis le poussa à publier *The Case of the People Called Quakers Stated*, deux ans après qu'il eût supplié Charles II de protéger les Quakers qui étaient persécutés en Nouvelle Angleterre. En 1662, arrivant à Londres de Bristol, il fut incarcéré à Newgate, où il mourut après qu'un ordre royal pour qu'il soit relâché eût été

‘détourné’. Il avait convaincu parmi tant d’autres, l’ami de Milton, Thomas Ellwood.

⁵⁵ Un certain William Russell (mort en 1694) était vicaire d’Ewell en 1661, de Lydd en (1662), de River en 1662 et d’Alkham en 1675. Hasted, *Histoire du Kent*. Cette visite à Douvres de la part de Fisher et Burrough au cours de laquelle Edward Coxere les rencontra eut lieu probablement un peu avant mai 1659.

⁵⁶ George Fox dans son *Journal*, de 1694, (p.5.) écrit : « Comme je me promenais dans un champ le matin du premier jour, le Seigneur me révéla qu’être éduqué à Oxford n’était pas suffisant pour préparer et qualifier des hommes à devenir apôtres du Christ. »

⁵⁷ Luke Howard (1621-99), père de l’Assemblée de Douvres, de Trois ans plus âgé que George Fox était fils d’un cordonnier de Douvres. En 1655, après quelques années passées parmi les Indépendants et les Baptistes, il fut convaincu par John Stubbs et William Caton qu’il hébergea après les avoir entendus prêcher à la chapelle Baptiste. La même année, Fox fait allusion à lui. A peu près à la même époque, il convainquit le dirigeant Niveleur John Lilburne. Il séjourna en prison à Douvres sans désespérer de 1661 à 1685. La dernière fois, il y passa cinquante et une semaines en compagnie d’Edward Coxere. Au cours de ce dernier séjour, il rédigea le récit de sa vie qui fut imprimé à titre posthume dans *Love and Truth in Plainness Manifested*. (1704), une collection de ses œuvres qui inclut des lettres écrites conjointement avec Coxere. Son histoire a été étudiée individuellement par L.V. Hodgkin in *Les Cordonniers de Douvres*. (1943). Douvres devint une pépinière du Quakerisme. Vers 1671, le Roi demanda au Gouverneur du château de Douvres s’il avait réussi à disperser toutes les assemblées sectaires, il répondit ‘qu’il l’avait fait mais qu’avec les Quakers même le diable n’y pouvait pourrir rien ! Car, s’il les dispersait et les mettait en prison, ils se rassembleraient encore et que même s’il les battait, et les jetait à terre ce serait la même chose. Ils se réuniraient continuant à n’opposer aucune résistance’. (George Fox, *A Collection of Many Select and Christian Epistles*, 1678 p.51). Ceci était largement dû aux travaux de Luke Howard.

⁵⁸ ‘... mais j’étais l’un d’eux dans mon cœur bien que ne m’identifiant pas encore à eux, car la Croix m’était encore très difficile à soulever à l’époque. Mais à plusieurs reprises je ressentis cette éternelle force vivante qui me faisait trembler et frémir à la fois. J’étais heureux

lorsque cela se produisait alors que je n'étais pas encore un Quaker converti, la Croix à soulever étant encore trop lourde pour moi.' (*The Fighting Sailor*, p. 13). Le langage de Lurting ressemble beaucoup à celui de Coxere.

⁵⁹ C'est-à-dire septembre. Les mois doivent être compter à partir de mois de mars.

⁶⁰ Oppenheim (*Op. Cit.*, p.239), parlant de la marine sous le règne de Charles 1 écrit, 'la prière était faite deux fois par jour, avant le dîner et après avoir chanté des psaumes, le soir au remontage des montres, toute personne absente risquant d'être mise aux fers vingt quatre heures.'

⁶¹ Parlant de la première apparition du Quakerisme à bord de son navire, Thomas Lurting parle de deux jeunes gens 'qui attirèrent son attention par leur refus d'écouter l'aumônier et de se décoiffer devant le capitaine, ce qui faisait qu'on les appelait des *Quakers*. Ces deux-là se réunissaient souvent ensemble silencieusement, leurs attitudes provoquant les autres à mener une enquête sérieuse.' (*The Fighting Sailor*, p.11). L'histoire du refus de retirer son chapeau, nous rappelle les passages où Thomas Ellwood décrit sa relation orageuse avec son père. George Fox in *Locus Classicus* sur 'la révérence du Chapeau !', *Journal*, 1694, p.24, écrit 'Quand le Seigneur m'avait envoyé dans le monde, Il m'interdit de me découvrir devant quiconque : aristocrate ou homme du peuple.'

⁶² Ici, le style de Coxere se rapproche du style des autobiographies spirituelles de son temps. Voir Bunyan, *Grace Abounding*, 1666, p.149 : 'A la pensée des difficultés qui m'assaillaient je cru que la partie aveugle de moi s'effondrerait, mon cœur se brisa en miles morceaux.'

⁶³ Braithwaite in (*Les débuts du Quakerisme* pp.520 sqq.) : Dans la marine, la situation s'avéra également intenable. Nous lisons à propos d'un artilleur embarqué sur le *Mermaid*. qu'il avait déclaré en 1656, qu'aucun pouvoir ne réussirait à lui ordonner de tirer un coup de canon qui ferait couler le sang, ce qui le fit considérer comme Quaker ou quelque chose d'approchant et fit qu'on le congédia. D'un autre artilleur également, en 1657, à bord de la frégate *Assistance* qui était sûrement un Quaker, nous apprenons qu'il avait refusé d'utiliser les titres de ses supérieurs et avait alors demandé un autre emploi afin que, pour le citer : " Je puisse être libre d'agir contre tout mensonge envers qui que ce soit car je constate que les hommes, surtout ceux

dans la marine, de tous rangs et conditions sont corrompus et demeureront ainsi jusqu'à ce qu'un germe de Dieu ne surgisse brusquement en eux : dans le cas contraire, ils ne pourront jamais se comporter de manière juste envers Dieu ou les hommes" (*Extrait de State Papers, Première série*, P. 27) L'auteur de ces lignes était le même Richard Knowleman mentionné par Coxere. Braithwaite l'identifie à un « Radcliff Friend » qui fut jugé en compagnie de deux autres personnes en 1670, juste après le célèbre procès de Penn et Meade. Cf. Besse, i. 426-9.

⁶⁴ Les mots figurant entre les astérisques sont écrits sur un bout de papier et collés légèrement par dessus les mots suivants (rédigés dans la même écriture) "commandant de navire je désirais être embauché par des Amis c'est pourquoi je partis à Londres où je rencontrais deux ou Trois Amis propriétaires de navires qu'ils armaient pour la mer et cherchaient un second. Quand ils eurent de mes nouvelles, ils vinrent me voir et nous nous mîmes d'accord pour que j'embarque comme second pour une solde mensuelle de cinquante shillings pour une responsabilité qui précédemment était payée Trois livres et dix shillings mensuel. Je m'en contentai, cependant.

⁶⁵ Dans le manuscrit, l'auteur écrit *Garsie* ou *Gearsie*.

⁶⁶ Il s'agit de son beau-père.

⁶⁷ Cf. Magens, *Insurances* (1755, i. 87) : 'L'assureur demandait une enquête qui consistait en une déclaration sous serment, souvent faite au premier port de débarquement par le capitaine et certains de ses hommes devant un juge, un notaire, ou un consul.' Cette enquête devait mentionner les circonstances dans lesquelles l'accident du navire ou du cargo s'était produit, les officiers commandant le navire ou les membres d'équipage impliqués dans l'accident.

⁶⁸ L'une des cinq Assemblées de prières mensuelles de Southwark.

⁶⁹ William Caton 1636-1665, auteur de la première Autobiographie Quaker : *A Journal of That Faithful Servant and Minister of the Gospel of Jesus Christ Will. Caton 1689*, fut élevé dans la famille Fell à Swarthmoor Hall, Lancashire, comme compagnon du fils du Juge Fell, George. Il fut convaincu par George Fox en 1652. En mai 1655, avec John Stubbs qui fut convaincu par Luke Howard à Douvres, ils introduisirent le Quakerisme dans le Kent (Joseph Besse, *A collection of the People called Quakers*, 1753, i. 288). Ils furent cruellement traités à Maidstone. Il voyagea beaucoup, prêchant en France, en Hollande, en Écosse et fut emprisonné à Middleburg en 1656. Il retourna en

Angleterre, et imprima des livres à Amsterdam où il se maria et mourut après avoir évangélisé les prisonniers de guerre Anglais. Il confirme le récit de Coxere sur l'emprisonnement à Yarmouth (*Journal*) après quoi il retourna en Hollande. Coxere ajoute un détail le concernant où il fabriquait des sceaux. Avec William Ames ils fondirent le Quakerisme hollandais, et convertirent à Folkstone Samuel Fisher de Lydd lequel, en compagnie d'Edward Burrough convertirent Coxere à leur tour. Voir aussi, W. I. Hall, *The Rise of Quakerism in Amsterdam, 1655-1665*, cité par Henry J. Cadbury.

⁷⁰ Ces huit prisonniers de Yarmouth furent plus chanceux que James Parnel, incarcéré à la forteresse de Colchester (1655), lequel confiné dans un trou situé à environ 'douze pieds du sol avec une échelle trop courte de six pieds, était obligé de monter et de descendre le long d'un mur qui s'effondrait ; obligé par nécessité de se nourrir ou d'autres besoins. Car bien que ses amis eussent souhaité lui fournir une corde et un panier pour hisser ses victuailles, la malveillance de ses geôliers l'avait refusé. (Sewel, *History of the Quakers* (ed. 1725), p. 105.) Cette épreuve peut être comparée à celle de George Fox à Carlisle (*Journal*, 1694, p.112.) en 1653 ou à celle de Luke Howard à Douvres en 1661, 'quand viande et boisson étaient montées dans un petit sac en cuir que nous devons hisser avec une corde.' (*Journal*, ap. L.V. Hodgkin, *The Shoemaker of Dover*, p. 32).

⁷¹ A rapprocher de l'attitude du geôlier de Douvres en 1660 qui s'était comporté de la même manière lorsque la femme d'un prisonnier avait parcouru six miles pour apporter à son mari le nécessaire à sa survie. (Besse, i, p.291.)

⁷² Besse (*Op. cit.* i, p.490) fait allusion à William Ward et dix-sept autres Quakers qui furent arrêtés en 1662 en sortant d'une Assemblée à Yarmouth et jetés dans un donjon, puis transférés dans une pièce haute. Les femmes furent relâchées le 17 septembre et les hommes plus tard, mais ils furent à nouveau incarcérés *par un mandat* dont on refusa de leur communiquer la copie.

⁷³ Il s'agit du fils de Nethania qui égorgea Guedalia. L'allusion faite ici est à Jérémie 41 : 6 (" Venez vers Guedalia fils d'Aichikam. ")

⁷⁴ Alice née le 12 décembre 1659, mourut au mois de novembre 1663.

⁷⁵ Voir la pétition in Besse, *Hard case of 8 Prisoners at Yarmouth* (i 491) : 'Nous les soussignés, venus à Yarmouth dans le Norfolk, de manière paisible et légale, (l'un de nous avait échoué dans ce port en raison de

vents contraires alors qu'il retournait chez lui en Hollande). Nous nous étions rassemblés paisiblement le premier jour du mois sans terroriser en aucune façon la population ou perturber la tranquillité de la ville ou du royaume et après avoir conclu paisiblement notre Assemblée, nous étions tous prêts à nous en aller lorsqu'à ce moment-là arrivèrent un lieutenant avec un exempt accompagné de plusieurs autres soldats et autres gens. Ils prirent les noms des hommes et femmes qui étaient présents mais nous autres qui étions des étrangers, ils nous amenèrent à la prison centrale où ils nous gardèrent toute la nuit. Le lendemain, nous fûmes amenés devant les magistrats de la ville auxquels nous donnâmes un compte-rendu exact des circonstances de notre arrivée dans la ville et notre volonté d'en repartir aussitôt que notre mission serait terminée et que le vent était responsable (pour cinq d'entre nous appartenant au vaisseau qui était arrivé dans le port pour charger des harengs fumés et les ramener dans les Détroits.) Mais quoique nous puissions dire pour notre défense, n'eut que peu de prise sur eux.

‘Après qu'ils nous eussent examinés un certain temps, ils nous tendirent leur grand piège, à savoir, le serment d'allégeance que nous ne pouvions aucunement prêter, de même que tout autre serment au nom de notre devoir de conscience. Sur quoi, ils nous envoyèrent en prison donnant des ordres stricts (réitérés à plusieurs reprises) qu'aucun de nos amis ne serait autorisé à venir nous voir et qu'aucune sorte de provision ne nous serait apportée. Comme le geôlier était soucieux d'obéir à leurs ordres, nous fûmes surveillés si étroitement pendant presque huit semaines que pendant tout ce temps la porte ne fut jamais ouverte sur ordre du geôlier (autant que nous sachions) pour laisser entrer des provisions qui nous étaient destinées. Étant incarcérés dans une cellule à l'étage, nous étions de plus en plus à l'étroit. Lorsque nous évoquâmes devant les magistrats la dureté du geôlier envers nous, ils, ou plutôt l'un d'eux nous rétorqua, 'qu'ils le soutiendraient dans ce qu'il faisait et que nous devions nous contenter de ce que nous offrait le geôlier.' Cependant, quelque temps après nous obtînmes tant de privilèges comme d'avoir nos provisions qui nous étaient apportées jusqu'à la porte. Cela faisait déjà vingt-trois semaines que nous étions incarcérés sans avoir encore été appelés à comparaître en appel. Nous pourrions raconter beaucoup de choses concernant leur cruauté à notre égard depuis que nous avons été incarcérés, mais le Seigneur nous donna de la patience afin de pouvoir

endurer cela pour l'Amour de sa Vérité, faisant de nous des victimes innocentes,

Yarmouth, le 14^{me} du septième mois 1664

'ROBERT RAINE, EDWARD ANDREWS, JAMES CROW, STEPHEN NICHOLS, JOHN RENT, EDWARD COXERE, WILLIAM CATON, JOHN HOBSON.'

⁷⁶ Le 22 avril 1664 (W. Caton. *Journal*, p. 82)

⁷⁷ Probablement son beau-frère Thomas.

⁷⁸ George Pattison fut l'un des compagnons de route de George Fox lors de ses voyages en Amérique dans les années 1671-3. En 1663, son ketch *The Partners* que Coxere est apparemment le premier à mentionner, nous en fournissant un croquis, fut capturé par un navire de guerre turc au large de Majorque. Pattison et Thomas Lurting 1632-1713, son adjoint, réussirent à reprendre le navire et déposèrent les quatorze corsaires Turcs prisonniers sains et saufs, sur la côte algérienne. Il ramena 'le Ketch Quaker' à Greenwich où Charles II et son frère le Duc de York lui rendirent visite. Le Roi signala à Lurting qu'il aurait dû lui amener ces Turcs. A cette remarque Lurting :[je lui] répondis que j'estimai préférable pour eux qu'ils retournassent dans leur pays ; à cette réponse, ils sourirent tous et s'en allèrent' Lurting donna la première version de cet événement depuis Liverpool le 30 juillet 1680, et il fut accolé en guise de post-scriptum au tract de Fox *To the Great Turk*, 'à propos de George Pattison capturant les Turcs vers le huitième mois, 1663.' En janvier 1709/10 Lurting écrivit un récit plus détaillé et plus long, publié in, *The Fighting Sailor Turn'd Peaceable Christian*, qui a été réédité fréquemment. Le 4 mars 1683 avec six autres, y compris Edmund Tiddeman, l'un des associés de Coxere dans le cercle de Douvres, Lurting fut arrêté à Horslydown (Besse, i. 462). Il avait presque le même âge que Coxere et son exemple aurait stimulé ce dernier à consigner sa propre 'Relation'. Dans la préface, il parle de 'd'avoir pris une retraite plus paisible que la vie agitée d'un marin ne puisse augurer' et souhaite donner 'un modeste témoignage... de plusieurs interventions et protections reçues de la Providence (y compris l'histoire de ma conversion et l'œuvre mystérieuse de l'ennemi pour empêcher celle-ci même).' Braithwaite (*op. Cit.*, p. 521) considère le témoignage de Lurting comme un des cas le plus frappant de l'émergence du Quakerisme dans la marine. Il avait servi sous les ordres de Blake en 1657 à Santa Cruz et avait frappé des

Quakers qui se trouvaient à son bord. Sa conversion eut lieu alors que son navire ouvrait le feu contre un château fort à Barcelone. Il était sur le gaillard d'avant observant l'effet des tirs d'artillerie lorsque 'la parole du Seigneur me transperça, *et si par malheur je tuai un homme ?*' A moitié déshabillé, il se rhabilla comme s'il n'avait jamais vu tirer un coup de canon. Lorsqu'on lui demanda s'il était blessé, il répondit que 'non, mais qu'il était dérangé par des scrupules de conscience d'avoir participé aux combats', bien qu'à l'époque, il ignorât que les Quakers refusaient de combattre. Il était de Stepney, et fut enterré au cimetière de Long Lane à Bermondsey.

⁷⁹ Il s'agit de la loi de mai 1662. Cette loi stipulait que si deux ou plusieurs Quakers se rencontraient pour rendre un culte à Dieu, il leur serait imposé une amende de cinq livres chacun ou Trois mois d'emprisonnement à la première offense, dix livres ou six mois d'emprisonnement à la deuxième et à la troisième condamnation, ils seraient bannis envoyés dans les plantations [d'Amérique].

⁸⁰ Nom apparaissant sur le croquis du *The Partners*. Voir dessin.

^{b**} Voir plus haut la note sur la loi de mai 1662.

⁸¹ En 1598, Stow décrivant la prison du White Lion, note que c'était une prison ainsi appelée parce qu'elle était une « auberge » recevant des prisonniers sous cette enseigne et que cette bâtisse avait été utilisée depuis ces quarante dernières années. En 1640 la foule des apprentis la vidèrent de tous ses prisonniers. Elle avait été auparavant la propriété du Prieuré de St. Marie Overy et se trouvait du côté sud de St. Margaret's Hills presque en face de l'Auberge du Tabard. La prison de Marshalsea l'avait remplacée comme prison du comté de Surrey peu après 1700.

⁸² Les registres des Amis (livres 717, p.29) portent : Coxere Mary 1681. 5. 22. Épouse d'Edward. 48. Assemblée de Folkstone (enterrée) à Douvres.

⁸³ Les registres de l'église française de Douvres signalent le baptême de 'Thomas fils de Henry Tiddeman et d'Anne Peffer' avec Thomas Tiddeman Parrain 17 janvier 1646/7.

Voir, *Kent Quarterly Meeting, Sufferings* (1655-1759) p. 41, sous l'intitulé 'Refus de jurer' MS. : 'Le vingt troisième jour du premier mois, 1684, nous nous rassemblâmes une nouvelle fois dans la cour pour attendre la manifestation du Seigneur comme auparavant, le moment de nous séparer n'étant pas arrivé ; lorsque le Commissaire Thomas Veel avec

les indicateurs James Fastin et Thomas Hedg, vinrent nous appréhender et nous sortirent dans la rue. Nous continuâmes donc dans l'attente du Seigneur. Pendant ce temps, ils appelèrent Thomas Bedingfield, le Clerc du Conseil municipal, avec des exempts, des indicateurs, et d'autres pour nous conduire devant les magistrats de la Mairie. Là, ils nous demandèrent de bien vouloir prêter serment d'allégeance. Sans nous le lire, ils nous envoyèrent directement en prison où huit d'entre nous [hormis Thomas Bridge le neuvième] demeurâmes, depuis le 26^{ième} jour du deuxième mois 1684, incarcérés par le mandat d'arrêt suivant :

À Thomas Osborne, gardien-chef de la prison de Douvres, Nous ses compagnons juges de Paix pour la Ville et le port de Douvres sus mentionnés, condamnons et remettons à votre garde, les corps de Luke Howard, Edward Coxere, Edmu. Bean, James Ginion, Edward Wary père et Edward Wary fils, John Broomtson et William Robinson pour avoir refusé de prêter le serment d'allégeance qui est requis de tous. Il est requis que vous les gardiez, chacun d'eux, dans votre prison jusqu'à leur libération selon la décision de la justice. Ceci servira pour votre unique mandat. Signé de nos mains et fait à Douvres ci-dessus mentionné, le 30 mars 1684.

Robert Jacob, Aron Wellard' [Le mandat d'arrêt de Thomas Bridge, daté du 9 mars 1683 suit.]

⁸⁴*Ibid.* : 'Nous y demeurâmes incarcérés cinquante et une semaines : du trente du premier mois 1684 au vingt-trois du premier mois 1684/5 et notre gardien qui partait presque nous remit à la porte avant de s'en aller ; à la grande déception des magistrats.'

En 1660, à la Forteresse de Douvres, Joseph Fuce fut incarcéré dans un cachot sous la tour de Bell, un endroit très sale, grouillant d'asticots et d'autre vermine, sans fenêtre pour l'éclairer, seulement quelques trous dans la porte (Besse, *Op. Cit.* i. 292). Il est intéressant de savoir que Luke Howard en sortit indemne au bout de quatorze ans, de même qu'Edward Coxere neuf ans plus tard. Pour un croquis de l'époque de la ville de Douvres et son château fort au dix-septième siècle voir *Three Sea Journals* (ed. Bruce s. Ingram) p. 96.

Adventures by Sea

A

Relation of the Several Adventures
By Sea with the Dangers, Difficulties
And Hardships I Met For Several Years
As Also the Deliverances And
Escapes through Them for Which
I Have Cause to Give the Glory
To God
For Ever.

Edward Coxere

I n the year 1647 I was about fourteen years of age. I was sent over to France to learn the French tongue, which was the first of my crossing the seas.

From Dover to Boulogne, in France, and from thence I was carried in a wagon to Havre de Grace, which was about a week's journey. Being safely got there, the French boy's mother, which was left at my father's house in exchange for me to learn English, came to the house where I was, there being two other English boys with me who came on the same account to learn the French tongue. My French mother, as I then called her, understanding that I was in exchange for her son, with that she kissed me and got me soon home to her house, which was a brewhouse. She being a widow, her father, who I then called grandfather, managed the affairs of the brewer, who was a fine ancient man, a Roman Catholic. They would be speaking to me in French, but I was like one dumb, and my mind not well satisfied for all my new kindred, for their loves did not balance the trouble of mind I had in being so far from home amongst such as I could neither speak to nor understand.

My French mother soon got me a father; she married with the king's attorney, so that my kindred increased; He had several daughters, and lived at a town called Montivilliers, seven miles in the country, where he carried me. But, I being not willing to stay, I soon got home to my French grandfather again, and chose rather to live with him than with my fine kindred. My mother proved not so kind to me as she appeared at first, which discouraged me very much, especially I not being able to speak for myself for about two months' time, but like a dumb boy making signs (as when I would go

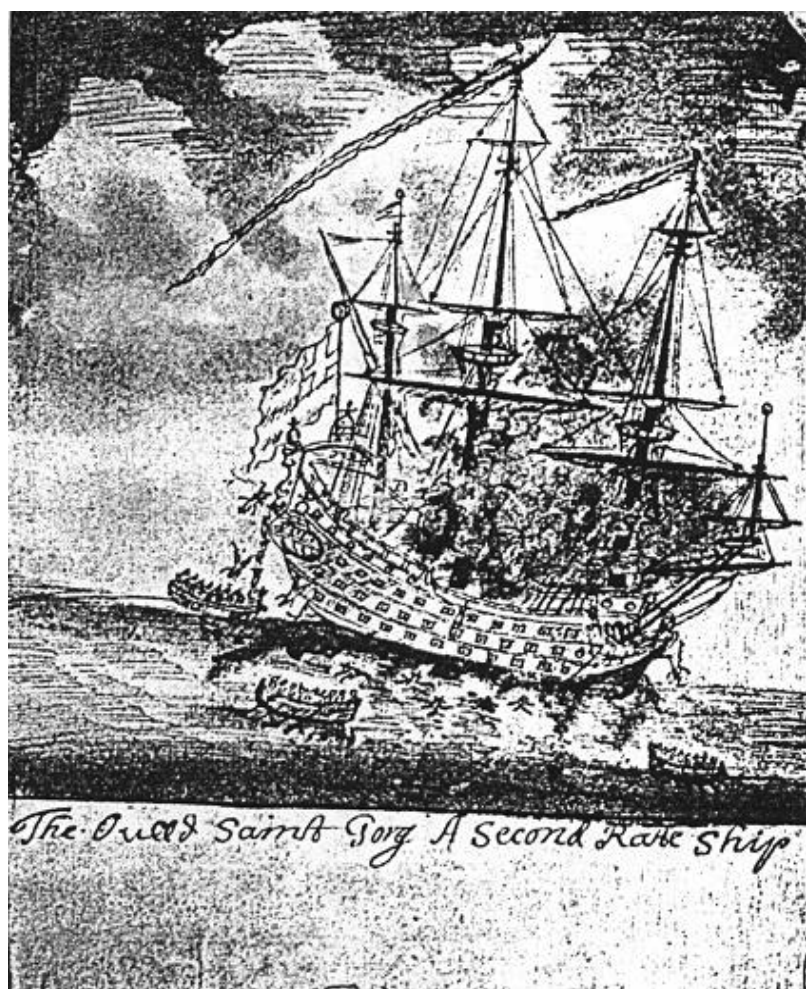
to sleep I would shut my eyes and lay my head on my hand) so long till I began to despair; it seemed so hard for me to learn. For my credit lay very much at stake, for most of my friends had so good opinion of me, which concerned me the more to have as much of it as I could. But by degrees I got one word after another till I did begin to tell a French story, and when I was entered I got courage in hopes to save my credit and satisfy my friends.

At eleven months' end I was sent for home to England, my father having an account of my improving my time. When I came home I was examined by a French merchant in the French tongue, who gave my father an account that I spoke it as well as if I had been born in France, which gave good satisfaction to both father and mother. After I had been at home some time, care was taken to put me to a trade. It was concluded on to send me to Middelburg in Zeeland to be a wine-cooper. I being sent over, was not there above a week. I met with one of my countrymen who asked me if I would go home again. I consented to it. I steered my course for England again. My friends wonder to see me, asked the reason why I came back. I could give little account but 'did not like'; so got no credit by that voyage.

I not settling my mind to a trade, my lot fell to the sea. I was sent with James Moran in the *Malaga Factor*, a new ship, on trial to be his prentice if I liked the sea. The voyage proved to be very short, but seven weeks from the Downs to the Downs; as it was short, to me it was unpleasant. Though the wind was fair the seas was very boisterous by reason of the high winds, insomuch that I was mostly very sea-sick, which did so discourage me that I concluded not to live that miserable sea-life. But this was not all; but to harden me to the sea the master would run after me with a rope's end, more to scare me than to hurt me, as since I perceived; the

master's mate would run after the master, as if he would hold him. Though they did it in jest, I took it in earnest, that I thought if ever I got ashore he should look for a prentice, for I did not like such kind of sea-tricks; for when it was foul weather I was sick, and when fair then scared me with a rope's end. In the Downs I got ashore, and travelled to Dover, where I was gladly received by my mother again. Here ended this.

I was not, long at home but the old tiresome tone was sounded in my ears again: 'What trade now?' which grew unpleasant to me, for I was to seek then as at the first. I could never settle my mind to any particular trade, so that I was like one that was neither at sea nor ashore. [*Here a drawing, The Oulld Saint Gorg A Second Rate' Ship, showing explosion and men leaping overboard; the original has touches of red to depict fire.*] My life began then to be uncomfortable. A new master presented, one of our neighbours, William Tattnoll, who was Lieutenant of the Admiral in the Downs; he being willing to have me to be his boy, which took very well with me for three reasons.-'first, I considered the ship was very great, one of the second-rate called the *Saint George*,' and that the sea would not. Toss her as I was tossed before in seven weeks to the Straits and back again; secondly, the lieutenant's son was my fellow playmate, and my brother John Coxere was then a seaman in the ship. I was then about fifteen years of age.



After I had been belonging to this ship some time, we were ordered for Portsmouth. We arrived there and anchored at the Spit head. The priest made a sermon, and so soon as he had done, the men being distributed to and again in the ship, of a sudden the powder took fire in the gun-room and a sad blow was given, so that we seemed to be nothing but fire and smoke and expected to have been blown up into the air in a moment. So dreadful was it that the men which could swim leapt over aboard into the sea to swim to the boats that were at the stern of the ship. Everyone shifting for their lives, among the rest I was not a little concerned, but sufficiently scared, for my life lay at stake and it was 'Everyone shift for himself'; the captain was then no more regarded than the cook. I was got on the top of the stern of the ship. I perceiving the men made to the boats, I got over the stern to get down by a rope into the boat, but by the way my foot got foul of something which was like to have proved very much to my damage, the men making such way to get into the boats to save their lives. But it so happened that I got clear and got into the boat, where the captain soon gat after and, the boat full of men, we soon rowed the boat from the ship, where we looked on with sorrowful hearts, expecting they that were aboard would a been blown up every minute.

My care was then for my brother; I asked one in the boat if he did not see him. He told me he saw him on the top of the stern in the ship and that he looked for me. In that he showed natural affection, for he returned back again and refused to get in the boat without me. Those that were left aboard were forced to bestir themselves. The boats being put off from the ship, they were in danger both of fire and water, two bad masters, and no help they had but by heaving of water, till at last it pleased the Lord that they overcame the

fire before it got to the main powder-room. All this while we who were in the boats did not dare come nigh the ship, for the guns fired off with the fire which was burning. Some lost their lives and about seventy were carried ashore at Portsmouth in a sad condition, so burnt as was sad to behold. Afterwards my brother told me that when he looked for me and could not find me, he met the master, who desired him to see in what place the fire was; by reason of the smoke they could not well see. My brother intending to go down between decks, the ladder being blown away, he fell down, the men plying of water down so fast that thereby he was saved from danger, as he told me, or at least from being burnt.

The ship was had into Portsmouth harbour and there was refitted again. The lieutenant that was my master did not proceed in the ship any longer, but returned home for Dover, where I came to my friends again.

After I had been at home some time one Captain Tilly of Amsterdam, an Irishman born but an inhabitant there, came into the Downs with his ship. He came to Dover to my father's house, being bound to Cadiz in Spain, a ship of twenty-four guns. He was desirous to carry me with him. All parties being agreed, I was sent aboard, and finding myself to be amongst Dutchmen and strangers to me, it did something discourage me; but there was no remedy, I was then fast enough. There were several merchants, who ate in the cabin with the captain, which I tended and two other boys. The master was a very severe man and kept me notably to my business, which did me no hurt at all. I did my endeavour to the utmost to please him, but much out of fear. It took so with him that when I had been about two months with him he turned the other two boys out of the cabin and told me I should have as much wages as the other two boys; so I had twelve guilders a month, which was as much wages as any

other seaman had in the ship, which was a very good encouragement. However, the thoughts of my master's severity drew tears from my eyes; but he put me on it and I was forced to undertake it. Though he was severe he would not strike me nor suffer me to be struck.

After we had been at Cadiz some time we took a voyage to San Sebastian in Biscay. We carried with us a Dutch woman, a passenger, called Yuffrow Doctoers, and her son and a negro maid, her servant. This woman was counted to be a whore to the merchants in Spain. She lay in that cabin and would be often ringing of the bell for me to rise a-nights. I perceived the master did not like it that I should give her so much tendance. I got some oakum and tied about the clapper of the bell, so that then the bell would not sound. By that means I lay quiet a-nights and slept. I did then begin to grow hardy and did not so much think of home. But still, though I had French and English, I had Dutch to learn to understand those I was withal, which I soon got.

We being arrived at San Sebastian and delivered our goods, our ship then was taken up or hired to serve the King of Spain against the French, so that we were made Admiral of twelve sail of Spanish ships. At this time Bordeaux was the Spaniards', and we was to relieve it with soldiers and money. We had the general aboard and about two hundred Spaniards and Dutch. Though we were before the river of Bordeaux several times, our captain had no mind to put in; he still had an excuse to the general of non-convenience, so that we lay cruising in the Bay of Biscay about five months, taking of prizes, for every French ship we met with was our own. We took several prizes, by which our captain did enrich himself very considerably. The harbour where we kept our rendezvous was called Pasages, hard by San Sebastian, where we carried our prizes in. Our captain being a Roman Catholic,

we had a friar aboard that said Mass. I kept all the trinkets aboard that covered the altar in a trunk, I being the chief cabin boy. The altar was the cupboard, which I covered, where on stood the picture of Christ, which since I wonder they would let me handle their Mass-tools, I being the captain's boy, I suppose it was not minded, for sometimes I was on my knees with them, as I remember.

One very great adventure. We running into the harbour of Pasages with very much wind, and, when we were almost before it, it proved so thick amid much wind that we could not see the land though almost on it, at each side high steep cliffs, in the middle a rock, which we sailed so near it that a man might almost leapt on it. Had not we hit right, it had been a question whether one man's life had been saved, which was God's providence more than our deserts. Our ship run so forcibly into the place, in letting go an anchor the cable broke, and still the ship run directly with a castle by the water-side that the people run from the walls. But she grounded with her bowsprit close to the castle.

Once being out at sea we had much wind and sea, insomuch that our bowsprit broke and one of our brass guns in the bow broke loose, so that the bowsprit beating at the bows without board and the gun within, we were in much danger of sinking in the sea. The next day we spied a ship bearing towards us. He, seeing us without a bowsprit, supposed us to be some Holland's merchantman, but it proved otherways, to the poor man's sorrow. We lay still for him as if we meant him no hurt. When the poor man came to us we asked him from whence he was. He answered 'From Amsterdam'. We asked him from whence he came. He said 'From Lisbon', that was our enemies' port. We, being Spaniards, had wars with Portugal. We asked where he was bound. He answered 'To Bayonne in France', another

enemies' country. With that our captain calls out to him *Maina per el Ray de Spainea*, which is to say 'Strike for the King of Spain'. With that the poor man, [*Here a drawing of A Hollender and A Spanish man of war, with caption I Was In the Spanish Man of War which Took the Hollender*] perceiving they were betrayed, endeavoured to get from us, but to no purpose. We took him and made prize of all his goods, which was salt, sugar. The captain, having the poor man's letters, found that in a chest of sugar was a box with musk-cods of considerable value. He got this chest aboard from the prize. He keeping of it privately as if nothing had been in it but sugar, he sent the purser, myself, and one man more to open the chest, which was done, and found the box and delivered it to the captain so privately that the scent of it never came to the Spanish general's nose that ever I heard of. This was a sweet prize to the captain, and also profitable, for, as he turned it into pieces of eight, the seamen turned it into their bellies, where it melted, for there was a deal of marmalade as well as sugar. This prize we carried into our harbour, where we kept our rendezvous. We lay not long in harbour, but cruised to and fro in sea for purchase. We met another ship, a Frenchman, who was also betrayed by us. He was of no little worth, for he had bales of serges and ribbon.

Then I began to plunder. The first which I practised on was on serges, of which I got some and sent home to England. This prize we also carried into harbour. Another time we being alone at sea from the fleet in the night, we spied a great ship with which we kept company till day, that so we might take the better account of him. We found him also to be a French ship well manned and gunned. We expected to have had some hot service with him, but our great guns, as we had six of brass forward, blazed at him, besides twenty-four of iron and about two hundred and

twenty soldiers and seamen, that so daunted the poor Frenchman that they soon became our prisoners. He came from Newfoundland* with codfish bound home within a day or two sail of his port. This prize we turned into the old hold, I with the rest, where the fish was welcome to the Spaniards.

Considering we were so equally divided in company, as being almost as many Dutch as Spaniards, we had but one difference remarkable amongst us. We being in harbour, some of the Flemings would go ashore. The Spaniards kept sentry and 'would not suffer them. There rose presently a mutiny. The Spanish soldiers to their arms; most of the Flemings being ashore, one of the Flemings running into the steerage for arms, a Spaniard stabbed him with his rapier that he fell down on the deck. I, being a lad, was among them, and could no way escape from, danger, being on the deck, but that the Dutch were soon worsted.

The manner of this place is when a ship comes in to the harbour there comes boats aboard. In each boat is two maids who row them, so that the captain and officers have one boat to tend them, the seamen another to row them aboard and ashore as required. These maids go well dressed in apparel and wear no shoes but half-boots to keep them from being wet-foot; they are dressed like madams in their hair.

After about five months' time spent in this manner the Spaniards discharged the ships. We returned back again to Cadiz in Spain, and after some time spent there the Spanish fleet arrived. With that we sailed out of the Bay of Cadiz about fifteen or sixteen sail of ships, to say Hollanders and Hamburgers, to lay off at sea to take in indigo, cochineal and sarsaparilla out of the Spanish ships brought to us in boats. Everyone had a sign whereby the boats might know the ships they were to put their goods aboard. Our captain was so well beloved by the boatmen that when they came to sea to us,

though they saw the ship they were to go to, yet they would come and put their goods aboard of us and, being discharged of their goods, would go ashore and tell the merchants they could find none but Captain John Tilly. Our captain being an Irishman and a Roman Catholic, and had the Spanish tongue, and not only so but he was very generous and kept open house for these boatmen. Wine and gammons of bacon was plenty, also beef and fish, by which he so got into their favour that it redounded much to his profit. They would, when they came aboard, call 'Boy, Boy, *incha vino*', that is to say 'Boy, fill wine', for they knew no other but Boy was my name. There were but few but knew me; the language I had very fluent. In all this our captain, in getting into their favour and their crying up to be a good Christian, his charges was answered sufficiently. We had more goods brought to us than several other ships; we had brought on board about thirty tons of silver; our hold was so *full* of cochineal, indigo, sarsaparilla as filled our hold full. We made home to Amsterdam about thirty hundred pound freight.

So, with the prizes that we took and this freight home, our captain had so enriched himself that he left off going to sea. When we arrived in the castle he told me that if I were of age I should be master of the ship. Then I was about sixteen or seventeen years old, but he wished me to continue and not to go to England, for his purpose was to prefer me. I took his advice and continued in the ship with another master, where we sailed again to Spain.

From Cadiz we sailed to the Canaries; from thence we sailed to Cape Blanca on the coast of Barbary for to get fish to carry to Spain against their Lent. We had no man that had been there, but the cook. The master and steermen did something depend on his judgement. But when we came within some miles of the land we found shoalwater three

fathom there, several miles of which frightened us sorely, having but little more water than the ship drew, and how to get to the place where we were bound we knew not. We found the cook's knowledge to be of no value except to boil the kettle, for which he was very expert. The danger we were in was not small, for had our ship been lost in that shoal-water and had got to land, we had been made slaves of, so far off and where there was so little trading in a savage country, that it would a been a question whether we might ever a been heard of. Providence did so order it that we got the ship into deep water again, which was a very great mercy to us. We made for the shore again clear of the shoal, and when we got to the shore the master nor steermen knew not what to do, being unacquainted, and no inhabitants that we could see, so that we were still in a strait. The cook's knowledge was no help to us at all.

We brought the ship to an anchor and fitted our boat and sail with men and provisions to seek along the shore for an island called Arguin, inhabited by the Hollanders and Moors together, it being the place we did intend to. The boat, being gone from the ship several leagues and was gone some days, at last found the island and returned with ten Moors and nets to fish with, sent by the Hollanders who inhabited there on the island. This was welcome news, for we were in a despairing condition. If we could not a found the place to have made our voyage in catching of fish; it would a been a very considerable loss to a returned empty back again. Those Moors conducted us with the ship into a sandy bay, where we lay in safety fair by the shore, which gave us great satisfaction.

Having been there a little while, we spied a ship making to us, which proved to be another Dutchman coming on the same account. We fell to works with our nets or seines to

draw the fish to the shore. One of the Moors placed himself on the land looking into the sea, where he could see the shoals of fish. Then he making signs to the other Moors in the boat, our men rowing off, the net being thrown into the sea, we should haul to the shore a ton of fish at a time, I think; of brave stately large mullets; that was the general sort of fish, which was called by the Moors *leeses*. There was also a large fish like a salmon, a very good fish, called *carabeenes*. We split our fish and salted it, and so put it in the hold. We caught, I think, near a hundred tons. There was also trouts in abundance swimming by the ship's side. Our hooks we made of nails; we made them crooked and filed beards to them, with which we could get as many trouts as we desired. The carabines we would get with a shark-hook, putting on it a whole mullet for bait.

There is also another fish, which the Dutch call a *pillestart*, in shape like a thornback, but a face something like a monkey, or some suchlike creature, more than other fish. The stings on their tails were like poison. We, shooting of the seine into the sea, supposing a great draft of mullets we had met with, but it proved to be a shoal of these pillestarts, which were not worth anything to us. Our headman of the Moors being swimming about the seine, as their manner is, beating the water with their hands, as their manner is to keep the fish from leaping over the net, because the mullets are a leaping sort of fish, that will spring over the net, he met with one of these pillestarts, which stung him in the thigh. He gets presently ashore, makes a fire in the sand and thrust his thigh into it, in such a manner as none of us did dare do the like, to fetch out the venom, which is a salve for that sore. This same man had gotten a cold in his back.

He took a great knife as the fish was split with, puts it into the fire, and set his back against it, another Moor

rubbing of his back with his hand till the knife was hot. Then one took the knife, hot as it was, and cut his back in several places. The knife, being hot, seared the flesh, which kept it from bleeding. This is their medicine for an ache; as also for the pain in the head they in like manner slashed their foreheads. They are very savage people. They are between black and white. Platters to eat in is turtle shells, and their bread is the roes of mullets dried in the sun.

The first night that we lay at anchor close by the shore we heard a noise on the shore, as it had been men holloing. We knew not what it should be, but in the morning, we looking on the shore, we spied on a spit of sand, which pointed into the sea, a beast, which we supposed to be a lion. [We provided ourselves with arms to encounter with this beast, which we did suppose to be a lion. The spit of sand being narrow, the sea at each side, we spread ourselves so that he must come through us or take the water. We marched towards him. He, seeing himself surprised, took the water; upon which we into the boat and rowed to him and caught him alive, which proved to be but a jackal, the lion's provider, looking out for prey. We supposed it was these sort of beast which kept the holloing in the night. The Moors made a fire in the sand and put him into it awhile, and so ate him up. It was like a mongrel dog.

Nearest the land was low sand land, in some places a little hillish. The most live creatures which we saw on the shore was crabs; they had holes and burrowed in the ground like rabbits from the water. There was also in the sand fine shells so curious for colours as if a painter had been at work on them, of which we got abundance. We were there awhile before we saw a man, beside those Moors which were sent to us. At length we saw about half a dozen coming towards the sea with lances in their hands. We understood by our Moors

that there was some person of quality. The chief of our Moors went ashore; our men going in the boat well armed and set the Moor ashore, they remaining in the boat, to say our men. Our Moor went “halfway to these other Moors and then lay down with his belly on the ground till they came to him, which is a custom among them to signify friendship. Then he rose up and gave them an account what we were. Then they came aboard of our ship and brought with them ostriches’ eggs and feathers. They lay aboard all night, but smelt as rank as wild beast. Their clothing was a thing like a blanket, called in their language an allhage.

In this meanwhile came into us two Holland’s capers bound to the West Indies. Our skipper took a copy of their commission to take English, for the English and the Hollanders had war together at that time. With this commission and the fish we got we set sail. The other Hollander who fished by us sailed with us. In a few days our consort sunk in the sea. We saved his men, so that we had then in company seventy men and twenty-four guns fitted to take English. We proceeded to the Canaries [*Here a drawing of two ships, one of them partially submerged with broken stump of mainmast, her crew in a small boat, with caption Our Consort Sunk on the Coast of Barbary*] and anchored in Santa Cruz by an English ship who lay there at anchor. We did intend to have taken him, but he, being aware of it, let slip his cable and put to sea, we after him what we could. The castle shot at us, [*Drawing of the incident facing, with caption I was in the hollender to take ye Englishman*] but we took no notice of it, but minded our chase. But to no purpose, for the Englishman was too light afoot for us and got into Oratava road, where was another English ship. We finding our design would not take effect, next day proving much wind and sea, I being at the helm with another man was, by reason of a great sea,

flung off the tiller, was hurt by it; so we bore away for Cadiz, where we unlivered our fish, and an order was there that the ship should be sold, which was done to the Spaniards.

I was like to have continued in the ship, the Spanish captain having a liking to me to a gone to the West Indies, but from this a Dover man persuaded me, telling me my mother was sick and other things, which caused me to take his advice and left my design and put myself aboard of that ship which he did belong to, to go home a passenger, which was a Dutchman. At this time news came to Cadiz, Where we were, that the English and the Hollanders had a great fight. This news came by a Hollander that parted from them when they were in fight, and reported that the English were divided into three squadrons and that one was taken on board, one sunk, so that there was not an English ship to be seen in the Channel, which was joyful news to the Hollanders' merchants in Spain.' Upon which the ship I did now belong to with four more set sail, intending homeward. We arrived well in the Channel without any interruption, but about Plymouth we saw two ships who gave us chase with Holland's colours, at which the men rejoiced, crying out 'It's true enough: there's not an o Englishman to be seen in the Channel'. However, we slacked no sail, but they, sailing faster than we, soon came within gunshot. Of a sudden we saw the Holland's colours struck and the English hoised up, which did sore affrighten us, to see such a sudden change and our great confidence so soon dashed. Those two ships presently came up to us, unto which we gently submitted and became their prisoners without resistance.

There was aboard our ship besides myself three Englishmen who, when we came into the Downs, were carried aboard of the Admiral and there secured, but I was so much of a Dutchman that they took no notice of me more

than the rest of the Flemings, for the best English I could then speak was but like Eng[lish], for no man took me to be an Englishman, so that I scaped being carried away. So, being at anchor, a Dunkirkers' boat came aboard of us. The master having some acquaintance of my friends, he asked me if I would go into his boat, and he would venture to carry me away, a fit glove for my hand. I stept into his boat as if I had been one of his company with so much confidence as might be, in the sight of the Englishmen, and not discovered. This man set me ashore at Deal safely, by which means I escaped the hands of the English, which was the first of my setting foot in England in three years' time or thereabouts.

Though I was ashore, I was not safe because of the press, neither did I dare speak English. This kind Dutch skipper was so much my friend that he went with me to be my interpreter to hire a horse for me, lest in speaking English I might be discovered.

When done, I mounted and rode to Dover. I had a suit of clothes Dutch fashion, a cap buttoned up before, a pair of Spanish shoes, that when I came riding down James's Street I met with some soldiers who, I supposed, were pressing, that said, looking on me, 'See to the Fleming a-horseback'. I kept forward to the Market, where I alighted. A boy took my horse and asked whether I would carry the horse back again. I was not willing to speak English. Old Robert Gallant, standing by, bid the boy take away the horse, for the Fleming had done with her. I went forward to old Michael Dehases, a Dutch merchant who lived by the Leopoldus, to whom I had a letter from our skipper, he being something concerned in the ship; also I gave him an account of our misfortune. I spoke to him in Dutch, for I could express myself very readily in Dutch, for when I spoke English I was taken for a Dutchman. After I had given him an account of what I had to say, I took my

leave of him in Dutch. He asked me where I was going. I told him 'Home'. With that he wondered, he looking on me to be a Dutchman. Home?' says he, 'Where is that?' I answered, 'At the Wheatsheaf'. 'Why!' says he, 'Are you the son there?' 'Yes', said I. 'Stay!' says he, 'I will take my cloak and go with you.'

Now this man was one of the owners of the ship I went out in, which we sold to the Spaniards; so that my mother would often ask him for news when I was abroad, for they knew not whether I was dead or alive, though I did send sometimes home when I had an opportunity.

But as to the matter before, he takes his cloak and we walked together down till we came pretty near home, where I saw my mother in the street with another woman, a neighbour. My mother, spying of us, says to the other, 'woman, 'Here come Master Debase with a Fleming. It' may be they may bring some news of Ned', she little knowing I was he. The old man bid me say -nothing, he being pleased at the conceit. When we came to my mother, she looked on me, but knew me not, but asked the old man if he could tell no news of her child, not thinking her child stood before her. The old man bid her have patience; she should well hear. This was to her but the old tone, I suppose. I discerned the yearning bowels of a mother, yet notwithstanding I kept myself undiscovered awhile, till at last I made myself known with much joy and gladness.

My mother soon got me home, where I was stripped out of my Flemish clothes, and next to my shirt I had a long bag round my waist, wherein was a hundred and twenty pieces of eight, which I received in wages when our ship was sold, which I gave to my mother and father, for all that I got I still sent home to them, so that what I sent home and brought home with me it was between forty and fifty pound. I had a

suit of clothes to put on now after the English fashion with points round the knees. I was dressed up very fine, yet to me all Dutch things seemed best.

In the midst of all this joy I, being now dressed up as an Englishman, was liable to be pressed; my Dutch tongue would not excuse me.

After I had been at home some time a master of a ship came out of the Downs named George Fene of London, bound to Newfoundland and Malaga to ship six seamen. I shipped myself and five more at forty-one shillings a month. When we had shipped ourselves we heard a very bad report of the master, upon which some concluded not to go. But I told my consorts that though they did not go I, being shipped, did not think to disappoint the master and that I resolved to go; upon which my consorts did proceed the voyage. To some of them he was very rough, and brought them to the capstan and beat for some disagreeing, but to me he was very kind. But the care I had upon me ' that had such great wages and did not know the names of all the ropes in English, though in Dutch I was not to seek, also I was young to have such great wages; my fear was that I should not be well accepted of as the rest, I being to seek of many things that was to be done in the ship after the English fashion. I took care to please through my forwardness, as also the rest of the officers, that thereby if anything was wanting on one hand it might be made up on the other through my diligence.

After we sailed from the Downs we put into Plymouth. The coxswain was there turned out, and I was made coxswain. The master took a liking to me, yet when I spoke English I was taken for a Fleming with such as did not know me, but by degrees my mother's tongue became natural, so that I got the names of ropes and sea-phrases to the purpose and grew hardy, and thought I could deserve my wages,

which indeed it was as well paid to me without any scruple at the end of the voyage. We sailed from Plymouth to Newfoundland for to load fish to Malaga, which was accomplished, and got to Malaga through -no small difficulty by reason we had wars with Holland, for of about fourteen sail of us that came from Newfoundland, when we came into the Straits' mouth they were taken to three or four, I think, by a squadron of Hollanders that lay there cruising. We scaped, and one or two more, and got well to Malaga.

This master was a stern man. For a small matter of difference he caused my consort to be brought to the capstan" at Newfoundland, and had a basket with iron shot to be hung about his neck, his hands seized out to the bar, till he thought he had endured enough, and then turned him ashore in a strange land; but he got passage, home in a ship for England. This grieved us Dover men to the heart; upon which we went to the master to be cleared. He ordered us to come for our wages in the cabin. We thought he meant in earnest, but instead of money he ordered the officers to bring some to the capstan, but took no notice of me, as if I was not considered in the broil. In that he showed his kindness, and proved so to me all the voyage. When we were in Spain I having the language, it proved very serviceable to him, and he entrusted me to buy provisions or what there was occasion for like a purser.

We coming home, we escaped the Hollanders, but in the Channel came up a ship to us in a posture to clap us aboard. We, being fitted, was ready to receive him; we were well manned and gunned. It was my turn to be at the helm. I was unquiet in my mind, for I would rather have been acting amongst the guns, so that when he was near aboard, his spritsail yard being under his bowsprit, I was called from the helm by the master to hail him, I being fitted with languages,

either Dutch, French, or Spanish; but they made no answer, neither did they show their colours. Upon which, we being ready to fire into him, he bears from us. He, supposing to find hot service with us, so left us, expecting to meet some poor man to make a prey of with less difficulty. We did suppose him to be the *Patrick* or *Francis*, King's men-of-war who took the English, it being in the time of the King's exilement, as well as the Hollanders. We, escaping all dangers, though alone, got well into the river of Thames, where we had more trouble to keep from being pressed than a little.' A boat from a man-of-war came aboard to haul us away before we could see our friends, so that everyone's care was to hide himself. One of the men-of-war's men got hold of me, between decks. It being a little darkish and he being alone, I soon cleared myself from him and run into the gunroom. They above deck hauling the sails to the mast to make the ship lay still, the longboat chanced to swing or drive to the gunroom port, where I soon stepped in, not knowing what course to take else. I, being in the boat, drove to the side of the ship, by the man-of-war's boat. One may judge of the fear I had on me then. I had no way but to thrust myself as far as I could under the fore-sheet in the boat, and there I lay till the boat drove away again to the ship's stern. It must be understood that the boat's rope was still fast to the ship's stern, they being so busy to hunt for our men aboard that I scaped by that means very well, when others were carried away.

The owners, understanding the ship to be in the river, sent down some Portugal, seamen to help up the ship, supposed our men to be pressed. They coming aboard, the captain, having a kindness for me and two or three more, bid us go on shore, which opportunity we soon took and, being ashore below Gravesend, we took byways to get up. The

press being likewise on the road, we got safely into Rotherhithe the backways, and housed ourselves at an ale-house, where we lay perdu, where we refreshed ourselves with fresh meat and good drink, but did not dare go into the street; I being uneasy in my mind for want of being aboard to look after my venture and what else I had, fearing it would be embezzled on board. The man of the house where we were was a cook, of whom I had the favour as to borrow some of his clothes. When completely dressed, being stripped out of my tarpaulins, I was taken for a merchant with a grey hat and red stockings under grey stockings, according to the model. When so fitted, I made an attempt and hired a wherry and got aboard. Our ship being got well up about Ratcliff, where a man-of-war's boat was on board again for more men, the lieutenant or some of the other officers being a-drinking of wine between decks, I happened in to their company with some of our officers. The lieutenant, as I remember, asked our mate what I was. He told him a Billingsgate merchant. For a Billingsgate merchant I passed very well all that day. Next day I was just coming aboard again, thinking that title would a held good; the master's mate spied me and waved me off; upon which I returned to my close quarters. At that time the lieutenant and his crew was then aboard a-hunting. Supposing to have found the Billingsgate merchant, they had carried away our gunner's mate, who treacherously betrayed me. But it did not take effect, so that afterwards I did not dare budge abroad. The master paid me my wages, and two or three Dover men of us was willing to get home. We got safe to Gravesend. There we hired horses and a man to our guide, who knew the road better than we and what houses the pressmen were in between Gravesend and Rochester, we observing his motion, he riding foremost, when to ride fast and, when to ride easy. When we came to the halfway house

between Gravesend and Rochester he put on of a sudden, my horse starting away so quick that she was like to leave[me] behind over her tail. But I held fast like a seaman and escaped the danger and got well to Dover, where I delivered up my money to my father and mother as my manner was before.

Here endeth this voyage.

Now, being at home again, instead of taking some pleasure with my friends I was still terrified with the press, for I could not walk the streets without danger, nor sleep in safety. My brother being at home, a seaman also, who was three years older than myself, we keeping our chamber like prisoners, though we knew we could keep any from coming up the stairs to us, yet it was too much like a prisoner's life, so that, we being weary of it, we agreed together to ship ourselves volunteers on board of a man-of-war then in harbour. Upon which resolution we entered ourselves and went aboard, and so to sea, and sailed over for the coast of France, where we met three French merchant ships. We had wars with them and with Holland too. We being fitted for to fight them and to be on board of one to rights, the master came to me to order me to enter over on board the Frenchman with him. I standing ready on our forecastle with a cutlass for that purpose, whilst our men plied our great guns the same time into him, we having so much way meeting one another was forced to sheer clear of him lest we had spoiled ourselves and him too. We soon got our ship about firing, but we being so near the French shore that before we could get on board of either of them they, sailing well and running from us, got in security, but with the loss of several men, who was carried ashore at Newhaven, as we were informed by one that saw them, who came to England afterwards.

As I was at first with the Hollanders against the English I continued in this frigate in the wars against the Hollanders till about the peace. I had not been long in this [*Here a drawing of four ships, with caption* Heer I was in An English Man of war fighting against three french Ships] ship but I was made coxswain: so that I served several masters in the wars between King and Parliament at sea. Next I served the Spaniards against the French, then the Hollanders against the English; then I was taken by the English out of a Dunkirker; and then I served the English against the Hollanders; and last I was taken by the Turks, where I was forced to serve then against English, French, Dutch, and Spaniards, and all Christendom. Then, when I was released from them, I was got in a man-of-war against the Spaniards, till at last I was taken prisoner by the Spaniards.

Twice being clear of this man-of-waring and being at home, I shipped myself for Rochelle with William Tucker of Dover for forty-three shillings per month in a vessel called the *Christopher*, laden with red herrings. We sailed out of the pier in company with three other vessels, *Alexander White*, *William Grigorie*, *John Qwin*. When we got sight of the Isle of Wight we were taken in a sorry storm so that *Sander White* was forced ashore about Beachy, *William Grigorie* forced ashore by Shoreham, *John Qwin* lost at Dover pier-heads putting in again there. Report was that above forty ships was lost that storm between the river and the Isle of Wight. We were very badly fitted with an old vessel and materials, as sails and rigging, as also a drunken master, for in the night our mainsail blew to pieces, our blocks fell down about our ears, the ropes and strops being rotten, so that we were in a very great strait.

The master lay then drunk in his cabin and did not turn out. I bid the boy tell him the sail was blown away. He said he could not help it, but lay still when we were in a perishing

condition in all appearance, the storm being then so violent. We through God's providence, without the help of our brandy-drinking master, kept from suffering shipwreck and being whelmed up in raging seas; this being in the night-time, in the morning we were by the storm drove on the French coast near Guernsey. The master then turns out and, finding us in a strait without a mainsail, orders us to get the main-topsail down. I and one more went up and got it down with no small difficulty, we being in such a tottered condition, our ropes so bad, and the tumbling of the vessel, that they below still looked when I should a been thrown over aboard, being out at the leeward arm. The meanwhile our master sat down at the cabin door with a stone bottle of brandy between his legs to give us a dram when we came down; but a fortunate sea, as I may call it, hove him and the bottle to leeward and broke it to pieces. So then for want of brandy our master was kept sober, so that then we had some help of him, for he was able enough when sober.

We stood towards the English coast and got well into Plymouth, but withal we were so leak that we were forced to pump for our lives day and night all this while. The danger we went through this voyage is hard to be uttered, before it was ended. When we got into Plymouth, our work was to stop leaks. Our master then got to drinking again, and his tone was then we were bewitched. We were all of us too wild and little considered the mercies we received, but took large liberty when ashore in drinking and sporting as the manner of seamen generally is.

We being a-drinking together at the sign of the Dover Castle, coming out of the house fell in among a parcel of press-masters' seamen, who got hold of me, asking what ship we did belong to. We told them the- name of a man of-war, which was a lie, but so it was that it happened to be the same

ship those pressmen did belong to. In this we were betrayed, and I was held fast, but not so fast but I broke from them, it being in the evening, and lost my consorts and pressmen too. But my consorts did make their escape too, so that we met together again.

This would not satisfy the pressmasters, but they lay wait to get us on board, we keeping watch that when we perceived a boat coming we would get ashore on the hills, looking on them. But once they got with their boat at the offside of a ship, where we could not see them laying wait, for we being quilling of a hose in our boat and carrying out an anchor, when put from our vessel, they suddenly fell on us and took me and one more away, carrying us away in their boat. I told them our master had a warrant that would clear us again. One of them asked me for it. I told him, if he had it, it may be he could not read it; at which he was angry. I only told him so to please myself, knowing then they had me fast enough. The meanwhile, before we got aboard of the ship in the Sound, our master got to us in another boat, and showed them an old warrant out of date. Now my telling of them so confidently before of one that they presently cleared us without reading of it. Had they read it, it had signified nothing. So then we got to our old leak vessel again.

After this the wind proved fair. We set sail, but still very leak. The wind coming again contrary, we put into Falmouth. After we had spent some time after our former manner we sailed from thence and, being at sea, the wind came again contrary, which drove us out of the Channel for several days, till at last provisions grew short, that our fear was red herrings raw for want of firing. At last a French man-of-war met with us and commanded us to put out our boat. That done, the master, myself, and one more went on board, where we were presently stripped of our clothes.

They took our boat and went aboard of our vessel, where they took our bed-sacks and filled them out of a dry vat of cloves we had on board and took such clothes we had and what they pleased, and then sent us on board of our vessel again. This they did though we were bound to France and had no wars neither. When we came aboard, we found our clothes gone, so that we had no more but what they left on our backs, a waistcoat and drawers or breeches, in the cold winter time. We were forced to take it as patiently as we could, to endure the weather and to pump or sink. Our master, having got some drink in his head, must needs fire a gun on parting, when they had robbed us, as if they had been our friends; which I did oppose to. But that powder we had the Frenchmen in rummaging had shattered, that when the gun was fired the powder took fire and blew away Edward Moor's beard and hair and burnt his hands, that his nails were like lantern-horns. I undertook to be his surgeon, to 'noint him with tallow candle, and tied his hands up in rags for about eight days' time, having no other salve.

The next day, as I take it, after this mischance we had a fine day to take an observation of the sun, the master and myself together. When done and calculated our observation, we differed half a degree, that is thirty miles. He was more southerly than I was by his observation. He sets his course, which course I told him would run us ashore. He disparaged my instrument and also my youth. I told him I had experience of my instrument and knew it to be good. All signified little; he was master. It was an instrument the Dutch steerman gave me when I was a cabin-boy with them, among whom I learned that navigation I had. We steered according to his order all that day and saw no land, and all night till about five in the morning. It being before day, I was at the helm. Our

vessel strikes on the ground; it being in the night, we saw no land.

At last we lay fast where we were, all amazed, and so dark that we could hardly see each other. We lay there till day and found ourselves to be on a sand between an island called Yeu in the bay and the main on the coast of France. It was so ordered that when it flowed we got off again. Had the sea run high, we had been all lost; we were very leak. We putting off to sea again, in an hour or two's time a storm rose. I saw the sea break so far from the shore that I thought I should have ended my days there; but the Lord's mercy was so to us that we got clear off into the sea again. But we had such a storm for two or three days that our tiller broke and helmport vast in, and the water came in.. The danger and hardship we undergone for want of clothes in such winter cold weather it is hard to express, for, as we were wet, so we continued night and day by reason of those unkind Frenchmen stripping of us so bare. At last the Lord ordered it that we got into Rochelle, where we understood of seven sail of Hollanders lost this last storm there away, and most of the men drowned.

We unlivered at Charente and laded with wine for England and, being at sea, our master was lame with his shoulder, and that he caught it by laying ashore in a French house, where the bed was suddenly pulled from under him, and he hove on the floor by an evil spirit. We put into the Isle of Wight by contrary wind, homeward bound, and, sailing out again with a fair wind, the man that steered the vessel did not please the master. He having of a mad fit on him, he abused the poor fellow and said he was the sorcerer that had bewitched him, insomuch that I took the helm, whereby the master was satisfied in that, but he caused a fire to be made and a marlinespike put into the fire. When hot, he takes it and drives it into the mainmast to punish or kill the sorcerer, as

he in his whimsies imagined, of which we had many the term of the voyage. We got well into Dover with the marlinespike in the mast, which caused a town-talk and he derided. We had been about six months on the voyage. I remember I had fourteen pounds for wages, with some small allowance for our clothes lost. So here ended this difficult voyage.

Afterward Robert Hopkens was master of this vessel, bound for France. My brother John Coxere was one of the company. They laying in the river at London, I, being there and not well satisfied in my mind, called on board and wished my brother not to proceed the voyage in that old bark, but to ship himself with my brother Hiway. His answer was that he thought he was bewitched to her. He proceeded to sea in her, where they were lost and never heard from that day to this, but, as supposed, sunk in the sea, being a very old vessel.

Before I went out of this voyage in this old vessel, I had been over to Amsterdam to see my old captain John Tilly, I being then belonging to a small vessel at Rotterdam. He lived bravely, having left off the sea and, being a merchant and owner to several ships, he put our steerman master of a ship of about three hundred tons, he being then in France with her. My old captain told me that he was minded to remove him out of her, so wished me, when I got home, to make a short voyage and return back to Amsterdam, that so I might meet this ship there, when returned. I soon got to England. This troublesome voyage presenting, which I supposed might be made in five or six weeks, proved six months, so that ship was come home to Amsterdam. I not being there, the Captain sent her to Greenland, where she was left in the ice. I, hearing of it, did not go over, but remained in England, sailing with my own countrymen. I was then about twenty-one years of age. In this my old captain did shew that he had a kindness

for me, to trust such a ship in my hands, so young a man as I was, had not the disappointment hindered the design.

After being at home some time, I took a voyage to Newcastle with Thomas Wallop of Dover. I agreed with him to have forty shilling for the voyage. Having made that voyage through no small difficulty of being pressed (for then a fleet was fitting to go to the West Indies, to take Hispaniola, but was disappointed;" the Spaniards being too subtle for them, forced them to desert the island with the loss of many men, upon which they landed on Jamaica and took it from the Spaniards), we got well with our coals into Dover road. Being there, our master told us he intended for France to sell his coals. I, being shipped to be cleared at Dover, refused to remain there, but had my forty shillings and was cleared, though not to the master['s] satisfaction, but would rather a kept me, allowing me more wages.

I having something of more concernment in my mind, which I did not discover to him, but at his return to Dover again he told me he then understood the matter, for he heard I was about a vessel of my own, meaning a wife.

This was in the year 1655. In the month called August I was married, being twenty-two years of age, my wife being also twenty-two years old, we being both born in the year 1633.

In taking my wife I did nothing without the consent of her friends and my own, only I was a little remiss in not asking my father-in-law's till the matter was confirmed between us both, I not doubting of his consent, he knowing our intended purpose, it not being done so privately.

For what I undertook, although I was young and had spent my time amongst the wildest people a-man-a-waring and with other nations, few young men more of my age, yet I think I was as just in my undertakings and as honest to those

I served, of what nation soever, and as real' to those I had to do with on any other occasions as most young men in my condition, though I confess I was too wild, being left to my own range amongst other nations and people besides my own. I being most of my time on one design or other, seldom out of employment, I was never inclinable to lay at home spending of my time idle and my money sottishly in alehouses. For in the time I was a cabin-boy with the Dutch, I had in wages and money given me by merchants near forty-five pounds, besides what else I got after, having always good wages, and whatever I got I gave it to my father and mother, supposing to be supplied therewith when occasion served.

But now, as to my married condition where I was' gotten into, care began to creep in, which before I was unacquainted with; but considering with myself that I had in my father-in-law's hands something considerable to supply our present occasions and to leave with my wife, whilst I went to sea to get more to it, gave me some ease. I having a present occasion for my stock, which I had gathered together through hardship and difficulty, I desired it of my father-in-law. He not being in a condition to return it to me again, I was forced to be contented with about fourteen pounds; upon which I hurried away to sea. I am not willing to enlarge, but let this rest here, and begin as followeth.

In all the former proceedings I never was taken nor suffered shipwreck, though sometimes next door to it, but never was in a ship that was lost or taken from us, but was prosperous and had good wages. This unexpected loss falling out, I had the world, as it were, to begin over again, with double care, not being now in a single condition.

When I had been married seven weeks I shipped myself with a stranger to me, a Londoner, his ship, being in the

Downs bound a trading voyage into the Straits; for I had no relations that was related to the sea to Help or prefer me but as I got still into favour with strangers, I was shipped to have thirty-six shillings a month. We sailing from the Downs and put into Falmouth, our master falling sick, another master was sent from London to proceed the voyage; upon which most of the principal officers left the ship, as mates, boatswain, and gunner: it was a great ship. I seeing an opportunity to advance myself, upon which I did a little bestir myself,, and with as much gravity as I could, nothing more questionable as my youth, I put it to the captain to know whether he would accept of me to be gunner. He did not deny me, but consulting with the chief mate, who left us afterward, it was agreed upon, for the chief mate told me if he had proceeded he had thoughts to have made me his second mate, though he said nothing to me. So then they put me upon being second mate and gunner, which I refused, only to take one office, which was gunner; so that my wages was advanced to forty-eight shillings per month. I had a mate and an armourer to look after the small arms, and a gun-room crew and a brave cabin built me in the gun-room, and found very much kindness with such as were strangers, so that I thought myself in a capacity to answer the charge of a married condition.

This new captain did soon begin to shew some kind of antic tricks, as if his brain had been cracked, much like unto Tucker, with whom I was before, when he had got drink in his head. The men perceiving of it, several desired to have their wages and to be cleared; upon which he orders all the men to come into the cabin: when there, orders me to take pen, ink, and paper, for I was very much in esteem with him when he was drunk or sober. The men standing all in the cabin before him, he asked them who would have their wages

and be gone and who would stay. I took their names; so that those that expected their wages and to be cleared, he turned them out of the cabin without it, and the other we sat and drank with him in the cabin during his pleasure, and did not dare part till he pleased, which suited very well with the tempers of the seamen that stayed.

Another time he caused the boat to be manned and caused the men to row him two or three miles, and landed him where he tucked down his breeches and eased himself, and so returned back again two or three mile, and then landed, and we went all to drinking, captain and men together. All this was done without hardly speaking a word till we got to drinking; all was done by signs with his hand. I, steering the boat, observed the motion of his hand where to steer her. These were two of his whimsies among many.

When we were dispatched at Falmouth we set sail for the Straits and, being at sea, he being with the merchant, doctor, and mates in the cabin ready to go to victuals, a whimsy came in his head: ordered the victuals to be brought down in the gun-room to me, where he and I dined together. I had as much liberty as could be desired, as also well beloved by the rest of the officers as the captain, notwithstanding my youth.' We had twenty great guns, our ship towards three hundred tons, besides a deal of small arms, and forty-two of us in company, very stout men.

We arrived well at Tangier, and anchored before the town, it then being inhabited by the Portugueses. Our captain commands the boat to be manned, and was rowed ashore, where he was entertained by the Governor with wine, which inflamed his brain. This done, he returns aboard again with a whimsy in his head, telling of us that the wind was fair for us, though we knew it to be calm. Notwithstanding, he commanded us to get up the anchor, and would not

otherways be satisfied, though we knew it to be to no purpose. To humour him in some measure, the word was given to weigh the anchor. The cable was brought to the capstan; we, knowing each other's mind, both seamen and officers, hove the capstan round, but let the cable lay slack, so that it did not heave in. The captain, supposing the anchor to be weighed, stands on the quarter-deck commanding the sails to be loosed, which was done and trimmed all before the wind with a man at the helm, he crying 'Starboard' and 'Port', telling us of a brave wind, though calm, and we fast at anchor. A very notable whimsy of a commander.

After the wine had something worked out of his head he perceived the ship to be at anchor. He then was like a bedlam, commands me to give him a cutlass. I, knowing how to keep a sword out of a madman's hand, locked the gun-room door and kept out of his sight. He chased the men fore and aft like a flock of sheep, which was sport for the seamen. He was a very stout big man, but withal he was in a great rage, so that everyone endeavoured to scape out of his hands. After this mad fit was over and we had a wind, we got up the anchor and, sailing till we got about fifty leagues up in the Straits, the wind came contrary and proved a violent storm.

We could hardly keep our mast from breaking, our chain-plates snapped so asunder, which the shrouds was fast to that held the mast, insomuch that we were forced to bear the ship before the wind with so much sea that it broke in at the cabin windows, though a very high ship. We had also eight or nine men to steer her; so violently did the sea heave the ship that we could hardly keep her before the sea. The storm continuing still so hard that we did intend to run the ship out of the Straits, we, having wars with Spain, did not dare venture to secure ourselves on their coast. We, intending

to run through the Straits' mouth between the Christian shore and the Turk shore, being thick weather, run right with the Turk shore between Tetuan and Ceuta,¹ with only our foresail, the mainyard being lowered down a-portland.² We looking earnestly for land, it being very thick weather, of a sudden we saw a steep cliff, the sea breaking up against it where we were running directly with it.

Upon such sad discovery of land we were sorely affrighted, the mad captain as well as the men, we being equally concerned in the danger, seeing in all appearance death before us, and where our graves were like to be suddenly if sudden means were not used. We having then a present occasion to try our manhood, we took courage and brought the ship to against the great [*Here two drawings on a page; in the upper part a ship in a storm, with mizzenmast only, main-mast and fore-mast cut away and on the sea; in the lower an army in four divisions advancing partly from tents to besiege` a walled circular town, cannons firing from the walls, with captions* The moors Lay Seedg Against ye town *and* The Town of Suta Be Longing to ye Spaniards on ye Coast of Barbary] sea, though it was to the hazarding of all, and hoised up our main-yard, it being upon life, and set our mainsail, thinking thereby to a kept from the shore; but finding it would not do without more sail, I run up the shrouds to heave out the main-topsail. By that time I was got halfway up I was called down again concluding it would break the mast or overset the ship. We suddenly saw the land on the weather bow, a sad sight with the sea raging on the rocks at one side and it falling so violently on us on the-other side, which was such a dismal sight to us as is hard to be expressed the manner of it, so violently did the sea press us towards the shore, insomuch that we were forced to let run our yards and sails down and cut away our mainmast and hove yards and sails overboard

and put overboard one anchor. We finding the sea heaving us still to the shore, we put over another anchor and, finding the wind and sea still press us to the shore and but little more drift, we cut overboard our foremast and put over another anchor, which was the last we had to trust to. Then we *found the ship* to ride fast.

In a little while we heard bad tidings again, the ship riding against the overgrown sea in such a manner that the bow did begin to open or the fore-part of the ship. Then to work we went again to preserve life, and cut away the bowsprit; for, the foremast being gone, the bowsprit, for want of the forestay, laying so heavy on the bows and falling into the sea was the occasion of the bows giving way, which, when being cut away, secured the bows and prevented our sinking at anchor. So then we had nothing left but a mizzen-mast, where we lay like a great lighter in the sea. All this being done, we hove the lead overboard and found the ground to be foul, so that our cables were in danger of being cut with the rocks, we expecting it every minute.

We then took time to look on the shore with sorrowful hearts, seeing a town by the waterside which is called Ceuta,¹ inhabited by the Spaniards on this Barbary shore, as Tangier was inhabited by the English. Also there were some thousands of Moors there, which lay siege against it. Also we saw our sails, which we hove overboard, and was drove on the shore, which the Moors had gotten and made tents of. So near were we to the shore that, had we drove ashore and saved life, which was very unlikely by reason of the raging sea falling so violently on the rocks, we had been made slaves of by the Moors, a merciless generation. When we had cut away our foremast, I being on the deck with my eye towards the mast, to see which way it would fall, till I perceived it falling toward me on the deck, with that I leapt suddenly down a

hatch between decks, the foretop falling on the boats (being one in the other placed on the deck), and the fall of the mast broke the upper deck down on the gun-deck and the boats to pieces, and myself scaped narrowly.

After three days thus laying, it proved little wind, so that we did consult together what to do. We having two boats, but broke by the fall of the mast, we to work to fit up the long-boat: When done, it was agreed on to launch the boat overaboard, for we could not hoise her out for want of mast and tackles. Then upon consideration that we were but a wreck and disabled from sailing or getting from the shore, so that we were liable to fall into the hands of those barbarous Moors, but to prevent this danger our merchant, two mates, boatswain and my mate got into the boat with others to the number of thirty-two men. I, being ready to step in, took a sudden resolution to live or die in the ship, so that the captain, my old friend, though an enemy to himself, and eight more remained, and the boat rowed to the Spanish town which the Moors besieged, choosing rather to commit themselves prisoners into their hands than to run the hazard of falling into the hands of the Turks or on the rocks, for we had wars with the Spaniards. They being got well ashore, the, merchant, speaking Dutch, told them we did belong to Holland. But that covering² was too short; the storm rose again.

We, then being but ten men aboard, were the more discouraged, looking day and night when the cables would break and we exposed to the danger as before mentioned, where our minds were exercised sufficiently. This hazard I run in consideration that I was newly married, knowing also that what I had before worked for I was deprived of to a small matter, and the most of that I had brought with me to sea for a venture, and left my wife very bare of money, only

she having good friends with mine, so that she did not want. However, the loss of my clothes and instruments and books, besides my venture and my credit, to a left the ship did so much concern me that I did rather choose to run the hazard of life and liberty than to be deprived of it all at once, which I must a done, had I left the ship and gone in the boat. For, as the captain was kind to me, I was as constant to him when merchant, mates, and boatswain and carpenter besides the rest had left him, which had they a kept on board we had in all likelihood a saved the ship and goods at last.

After our men had been ashore and we had rid out another storm of three days longer, it fell calm, so that the Spaniards come off to us with two boats well manned to take us, but kept our men still ashore. We being aware of it, I got six guns fore and aft to clear our decks of them. The captain and I consulted together. Having but little time, we barred the forecandle door, steerage door, and round-house door well fast, placed our men to the guns with lightmatches. The captain and myself kept on the deck. One boat lay 'cross the hawse,¹ the other came aboard on the midships and entered his men over. We could a spoiled them, but in respect to our men who they had prisoners we did forbear, though the captain and myself run the hazard of our lives, for they compassed us both round. But they, seeing we made no opposition at their coming on board, thought] we would a surrendered the ship up to them, telling us, if we were Hollanders, as our men told them, what need we be in such a defensive posture as we were. I told them we knew not but the Moors might come off to us; but they being loth to trust us got soon away into their boat and went quietly on shore again. They would a persuaded us to a got up our anchor to a got again to the road, against the town, telling us we rode in foul ground. But that bait would not take. I asked them why

they did not let our own men come off to us, to which they made little answer. I was the linguister; the captain could not speak Spanish. They are a murdering sort of people, who are many of them banished. Had we a killed any of them, it's much if our thirty-two men on shore had not been all murdered by them.

They being gone ashore again, and we having still possession, considered what possibility there might be to save the ship, we being but weak, but ten in number, and only the captain and myself to advise together to any purpose, I being but young too. However, what I did propose to them was concluded on, so that we soon went to work, which was to have a piece of mast overaboard, that thereby we might see how the current then would set it when hove overaboard. I got on top of the ship's stern and saw the current set it along the shore towards Ceuta Point, that when it drove there I knew the current then would set into the Straits clear of the shore. That being done, and night in hand, we got a piece of a topmast and fitted it in the place of a foremast. When done, I with the captain's consent cut the cable, we not being strong enough to heave up the anchor, and let her drive with the mizzen and a topsail for a foresail. Got clear of the shore, we then fitted a mainmast of a spare topmast we had and a topgallant sail on it and other small sails, so that we took little rest day nor night, so that next day the Spaniard had left us and our men too, which could not but trouble them by reason they were left behind prisoners; for, had we a-staid till next day, we must have expected another attempt by the Spaniards.

We, driving in the sea, did not want courage in mending and fitting of sails, the captain telling me I should be well rewarded by the merchants. We drove so and sailed together three days and three nights before we saw a ship, being in

hopes we should see some Hollanders or English to relieve us. We, being got on the Spanish coast near Marbella, we saw a very great ship with a small one, which we supposed to be Spanish men-of-war. Whilst we were in fear of them we spied another ship coming out of sea all sails towards us. The captain, looking on her with his glass, calls me to him, bids me see there was a Hollander, he had Holland's colours. I told him I doubted that ship more than the other two. I told him a Hollander seldom chased with his own colours. This ship coming fast towards us, for he knew not what we were, as afterwards appeared, this was a Spanish man-of-war, which lay at Gibraltar. The Governor of Ceuta, knowing of it, sent over and advised him of us, so that he knew our strength.

I perceiving sad tidings a-coming again and that all our labour and hopes was in vain, I saw whereto we must, not thinking but we should a fought as long as we could. Upon which I went down to the gun-room and got what guns I could ready to discharge into him at his coming up: He, knowing our strength, came thundering of his great guns upon us, like a proud Spaniard, which was a provocation to answer him in the same coin, I not being altogether unacquainted with that kind of work. I, perceiving him to be pretty near, went up to the captain for order to fire into him, upon which the captain called our small company together to know their minds, whether we might trust to each other, for now was the time to try it.

One made answer that if we should lose a leg or an arm we should have no remedy, for we could not escape. I presently perceived the captain to incline that way, which I wondered at, he being an approved fighting man. As for my own part, I was fully resolved, but that would not do alone, so that the pains I took with the guns to get in a readiness for him was in vain and all dashed at once. But had the captain

had drink in his head I think I may say, as sometimes is used, he would a fought the Devil. For had we a-fired into him at his first coming up with us, his men being so in heaps on the deck and he not expecting opposition, with this advantage we might a destroyed him many men, which I did intend to make use of, for I had laden the guns with case-shot, double-head and round, for the purpose.

So now, after all my trouble and care for my venture aboard, and clothes, and what else, here I lost all at once and became a prisoner; but had our men been then all aboard, though this man-of-war had a hundred men and twenty-eight guns, I think we might a been safe enough, for though we had not so many guns, yet ours were much bigger and slung a greater shot. But the Lord suffered -it so to be, for there was little of the fear of God amongst us. We now yielding to this proud Spaniard, I having a good coat with silver and gold buttons, I put it on my back that, if they had it, they should strip it off:

The Spanish captain suffered me not to be meddled with, but had me aboard of the man-of-war, where I was had aft into the great cabin, and entertained me kindly; but the cause was, as I understood, that they did intend to make a man-of-war of our ship and that I should a been' gunner, for English gunners are in esteem with them, and I, being so fit for their purpose, having the language, I, finding such good entertainment, was not willing to shew any dislike to frustrate their hopes, lest I should a been stripped and abused. I sitting in the great cabin at the table with the officers, there being also one of our company, a young man that was something of a merchant's servant who could speak Spanish, sitting against me at the table among the Spaniards, who did so flatter with the Spaniards, reflecting on his own nation in such a manner as I was so disturbed at him that I reached 'cross the table to

strike him in the face. The Spaniards, taking of it as an affront from a prisoner, took hold of me ruggedly' and turned me out on the deck to the mercy of the soldiers. The gunner of the man-of-war, seeing of it, got me down into the gun-room and secured me there, telling me if I went out I would be stripped by the soldiers. This gunner was a Provençal, as also was the gun-room crew, subjects to the King of France, but inhabitants in the Straits at Marseilles and Toulon. I having the French tongue stood me in good stead.

We now being taken, the Spaniards made towards their own shore and anchored between Malaga and Velez Malaga, both prize and man-of-war, I being then prisoner in the man-of-war. -The Spanish captain spied a ship; he called me to him and bid me look in his scry-glass to see whether I thought it were an English man-of- or a merchantman; it being in Cromwell's day, they dreaded our frigates. I told him that I thought it was no man-of-war, but did suppose it was one that did not matter him. With that he said he would try, and commanded the anchor to be got up and made towards him. I was presently secured down in the hold and three or four more of my consorts.

When got close together these two ships, the great guns began to rattle, pouring of whole broadsides into each other very smartly a considerable time. I, being in the hold, saw through the crevices of the boards the Spaniards hand wine up to the men between decks and bread to refresh themselves betweenwhiles. They, having occasion for something where I was shut up, [*Here a drawing of two ships firing on each other, An English marchant man and A spanish man of war in which I was a prisoner in y^e time of the figh; underneath it a drawing of The Dilligence of London of which I was Guner, with caption After we got from the shore we had fitted our ship with Jeure Mast then the spanish man of war a boue tuck vs*] opened the

scuttle, but did not shut it again. I, perceiving of it, told my consorts I would get up and see if perhaps I might get a can of wine in the crowd. They wished me not to go, fearing they would knock me at head. I, being then not over-careful in such matters, got me up and went directly into the gun-room, where I thought I should find most friends, if any should a fell on me. I seeing one lay dead, which was my friend, I, being uneasy in my mind, kept moving in fear and, willing to get a can of wine, I turned back again to the main hatch and in the hubbub got a great can of wine and bread, and got suddenly away with it to my hole, where lay a dead man by the scuttle. I went down to my consorts again, and took a hat and dented it in the crown, poured wine in and sopped the biscuit, and made merry. Though hunger be sharp, yet the hazard was great, and we well refreshed when the Spaniards lay dead and blee[d]ing in their wounds and their guns shot out of the carriages, till at last I perceived less noise over my head and the guns not so quick of motion.

The Englishman had so plied him with such unpleasant balls that the proud Spaniard was forced to lay down the cudgels. The Englishman, perceiving him willing to fetch breath and to be quiet, hoised up his sails and left the Spaniard to fit his ship again and went away with flying colours, which sight pleased me very well, for I was called up to help them, and the first work I was set to was to help carry a dead Spaniard out of the round-house and what else I was commanded to do.

Our ship, the prize, laying at anchor all this while for want of mast, but was not idle so long as their guns did reach the Englishman. The wind coming fair, we sailed for Malaga and, getting both ships into the mole, the Governor of the town came down in his coach, the Spaniards rejoicing with firing of guns for their safe arrival with a brave prize, but put

ashore their dead and wounded men. My head and heart were then at work how to escape a prison, knowing their prisons to be some of the worst for relief. I, being acquainted with the nature of the Spaniards, expected little charity from them. My mind being uneasy, had my eye toward the shore, knowing I had little time before I should be delivered up to the jailor. I asked the purser, which they called the *skrevan*, whether I might not go on shore. He told me he would ask the captain. It being done, the captain told him I must first go to the Governor, a bad encouragement. I, not being willing to stand to his kindness, still watched for an opportunity.

At last I saw a boat come aboard with two women reckoned to be whores coming to welcome such as might be for their turns. One, stepping out of the boat to come up the ship's side, fell overboard in the water. There was presently a hubbub. I, seeing the men run over the ship's side into the boat to help her, I being as active then as some of them, was soon in the boat with them, as if I had gone to save life. They being in a hurry, not minding of me, we being just by the shore, put the boat ashore, I being between hope and despair lest I should be discovered. Being at the shore, they minding the woman more than me, I as sily as I could got ashore and, being well acquainted there, I run about a quarter of a mile and got into the town. Being there, I soon got to the waterside, where the Flemings' boats lay. Fearing a hue and cry, I, having the language, as Dutch as well as French and Spanish, prevailed with one to carry me off aboard of their ship.

Being aboard, I gave them a full account of my condition, and if they would but entertain me, I would work and be very much obliged to them for liberty's sake. It was granted me to remain there by the skipper. My next work was to hearken out¹ what entertainment our captain and company I left

behind me would meet with. At last I heard the Spaniards were so kind as to give them liberty, they being but few, and they having left behind them a good ship well laden with wheat, pilchards, and tin; yet it was more than was expected. I hearing this news, which pleased me well, put me upon speaking to the skipper if he could not afford me some wages, I being upon this news indifferent whether I stayed there or not; I telling the skipper that, when I got to Holland, how without money could I get to England? so desired him either to allow me wages or his consent to put me ashore. The steerman, being unwilling to part from me, spoke to the skipper in my behalf, so that it was agreed on for me to have as much wages as one of his seamen. I accepted of it, and was well satisfied, and went to work with courage afresh among the Flemings.

I now having liberty to go ashore, I met with my consorts and captain. After we had been in company together some time, our captain having got a Spanish wine in his head, I perceiving his mad tricks to appear, I and one more parted from him and walking towards the waterside, where our boat lay that was the Flemings' boat which I did belong to, our captain followed me, calling 'Gunner, Gunner'. With that I looked about and stayed. I asked his will. He said I was a traitor. I asked 'In what?' He said because I sailed with foreigners, where he must do the like, if he were minded to get a passage home. This was the first quarrel he picked with me; I bore it very well, knowing his temper. But my consort, one of our men taken with us, being disturbed at it, knowing the captain then to be no more than one of us, fell to words, at last to knives, where they cut and stabbed each other, being by the water-side, till they drove one the other into the water, where the man who was one of our quarter-masters fell down, the captain had so stabbed him. The Spaniards, seeing

of it, got the captain and carried him away to their church, as taking of sanctuary, to save his life if the other had died, and the man they carried to the hospital, where I left them both.'

I being shipped with the Fleming, we set sail out of Malaga Road, about sixteen sail of Dutch ships bound homeward. We got out of the Straits about twelve or fourteen leagues. It proved much wind contrary in the night. Our ship being a leeward ship, in the morning we were alone and the fleet a great way to windward of us. We saw the land by Cadiz, and found ourselves to be on a lee shore with much wind. The steerman and others' went up on the foreyard to make what land it was. I, seeing of it, knew it very well, being so long used to that place. I told the skipper it was Cadiz, and if he would bear away to it we should do well enough.

The steerman, hear[ing] of me say so, said that it was true that it was Cadiz, 'but' says he, 'if we bear up to it we shall all be dead men, for,' says he, 'we are to leeward of Cadiz Bay.' I went up again for better satisfaction and came down to the skipper and told him if he would bear up we should do well, if not, I told him he might cut off my head, for I knew the land so well. At last, after much pro-ing and con-ing, the skipper order[ed] to veer out the mainsheet and bear up to the land. We being pretty near, we saw a rock with a tower on it. The skipper, seeing of it, being still doubtful, said there were no such thing by Cadiz. I told him yes, it was called Saint Sebastian. We saw then the town, but they, fearing we were to leeward of the Bay of Cadiz, they being still dissatisfied, let's go an anchor. The cable broke and the ship drove. So then we run into the bay to rights,¹ where we were safe before the town.

We hoised out our boat and I, as one of the company, helped row ashore. Being ashore, I met with our understeerman, that was with us when I sailed with my old

captain. He had caused a ship to be built for this man of thirty-two guns. I, knowing of him, spoke to him. With that he knew me. He presently puts his hand in his pocket and gave me a pistole of gold, which is seventeen shillings English money, and told me I might go aboard his ship and eat and drink what the ship did afford. I, leaving him, met with another skipper, my old captain's brother-in-law. He asking of me how I came there, I gave him an account how it had fared with me. With that he told me he wanted a gunner and said if I would go with him he would give me twenty guilders a month, and two pistoles on the hand, it being almost two men's wages. This was a good encouragement, I thought, if I could but clear myself of the ship I did then belong to; upon which I went aboard and did desire the skipper to clear me, I having an opportunity to advance myself pretty considerably, and did desire he would not be my hindrance, for I was poor, and no clothes to shift myself, nor money but the pistole I got ashore.

Now as this skipper at first was unwilling to allow me wages, now he was unwilling to part from me, but he did consent at last, but not with a willing mind; for indeed I never was among more boorisher fellows than in this ship. There was hardly once a topsail handed day nor night but I was in the top. I had no clothes to shift me, nor bed to lay on, yet they took no notice of it where I lay between decks. The seamen had a runlet², of wine, which they would sit and drink of, but proffered me none. I seeing them so unkind, when they were gone I took a drink of it; but, having left them, I met with one of the men concerned with the wine, though it may be they might steal it from the merchants' wine on board; I, not being satisfied in mind, gave this seaman sixpence for what I did unknown to them, though I drank but once.

I being now in a new ship that never had been at sea before, and had good wages and money in my pocket and good victuals, I grew very brisk in hopes to get something for my wife also, who I left bare enough at home, and had been but seven weeks married to her before I came out of this troublesome voyage. After some time, being at Cadiz, our men, which left us and went ashore in the boat, the Spaniards had cleared and sent them from the Spanish town in Barbary, where they were prisoners, over to the Spanish shore, and travelled to Cadiz, where I saw them again; who told me that the Spaniards wanted me ashore, for they enquired for the gunner. The Moors besieging the town, they might a made use of me, for aught I knew, years, for they had a Dutch gunner, which they kept there.

After I had been some time in this ship and got laden, we sailed for Amsterdam, my old captain John Tilly being owner to this ship I now was gunner of. We being well arrived at Amsterdam, he came aboard, where we saluted him, firing all, the great guns off: He wondered to see me there, asked me the occasion of it. After I had given him an account of my misfortune, and was ashore at his house (also I gave him an account that I was married), he wished me to bring my wife over and to live there, which then did not suit with me to carry my wife from her relations. The two pistoles I had given me at Cadiz I laid out in wine and, homeward bound at sea, when the Flemings' wine was drank up, I sold mine to them and doubled my money, -besides my own drinking and, receiving my wages at Amsterdam, I laid it out in linen cloth.

I took my leave of my friends at Amsterdam and got to Flushing, where I met with old Edmon[d] Curell, who was then captain of the *Sparrow pink*, a man-of-war under Cromwell. I desired passage of him for England. He spoke to me as if I was some idle seaman that had left my ship, or a

runagate. However, I got passage after I gave him an account of what I was. We sailed from thence, and got well into the Downs. I, with my packet of holland cloth, got ashore, and like a pedlar travelled to Dover after nine months' progress and, coming into our house, I found only my poor wife and a young child of but three weeks old in a cradle.

She, being surprised, could hardly speak to me, for she knew not before whether I was dead or alive. I laid down my pack, and rested myself, and had my relations come about 'me with joy. My wife soon turned the holland into money, which we had then occasion for. As I remember, it sold for nine pounds, which was then our stock; for my wife, having good friends, with her own industry kept me out of debt.

So here ended the first voyage after I was married.

Here begins the second voyage after I was married. My brother Thomas Hiway came from London bound for Zante or Cephalonia² to lade currants, and so home. I shipped myself with him.

Now we were to run, as I may say, the gauntlet again by reason we had still wars with the Spaniards and to run a great way up in the Straits, and but twelve guns only. Our ship sailed well; I was in hopes of better success than the voyage before. We set sail and got well through the Straits' mouth, where before I was taken, and got well to Cephalonia, where we laded currants, and coming homewards being under Cape de Gata in the Straits, it being little wind, the sea falling on the shore hove us so near that we were forced to let go an anchor, and was forced to get out our boat to warp off, but before we could get off, we being so near under a high hill that a shepherd on the hill spied us, who had a gun with him. This shepherd did so terrify us, being as it were over us

shooting down amongst us, that we were not without danger, he having also gotten another with him. But we not minding him so much, but our business more, to save our ship from the shore, it being an enemies' country, at last we got well under sail. Only our carpenter the shepherd shot through the breeches, and another had his heel touched with a shot.

We got well through the Straits back again, and arrived well at England in seven months' time, so that my stock was increased, so that I had wherewithal to carry with me for a venture for the next voyage. So that this voyage ended well.

Here begins the third voyage.

We had not been long at home but a voyage presented for the same ship and to the same place in the Straits. We arrived well at Zante and Cephalonia, as before, which islands belong to the Venetians, but chiefly inhabited by the Greeks, who pay tribute to the Venetians.

Now the custom of that country was, as we were informed, what goods we sold on the water paid no custom, so as we did not carry any ashore. The master, myself, and the boat's crew went two or three miles from our ship to a town called Lixuri. The master went ashore; I and the boy stayed in the boat to sell some venture I had in a pilleper. I being only with the boy in the boat a little from the shore, the Greeks came off to me in another boat, both officers and others. I, perceiving, got my pilleper between my legs in the boat's stern, and stood on my guard with my knife in my hand, the Greeks having daggers. When they came near me within the reach of my knife, then I, making a proffer, kept them from me, till at last another boat came off with more men, till they were got into the boat, I keeping still the stern of the boat, with many people looking on us on the shore, my brother

Hiway looking on, being ashore, not knowing what the end of it would be. At last a Venetian ship's boat came rowing close by us, that I took my pilleper and leapt with it into the boat amongst the Venetians, where I secured myself and venture. Our boat then being adrift, with the boy crying in her, my brother got off to her, where he fetched me presently, hoised up the sail and got away, lest the Greeks should a been at us again. Our men being left behind, they followed us in another boat. We got safe to our ship, and saved what little I had, for it was through much difficulty and hardship I got it. These Greeks are a murdering sort of people; it was a mercy I scaped their hands.

Our ship being laden with currants and muscadine wine, we set sail, intending for England. After we had been three or four days at sea, we spied a ship which made towards us. We, supposing him to be an enemy, made from him. He gave us chase all that day and the night following. By the dawning of the day he got pretty near us. He beat open his ports, and did run out his guns, and hove a 'Turks' flag out at the fore-topmast head. He proved to be the *Vice-Admiral of Tunis*, with thirty-five guns and about three-hundred men. He came so near before he fired that he spoke to us. We then having peace with Algiers, did not dare fire before lest he should a proved of Algiers. He taking the advantage of us by that means, poured in his broadside into us beside small shot. We answered him according to our ability. He then got before our bow, firing his small shot on us. We had then but ten well men; seven lay sick then in hold, so that we were but ten sound men to fight with our ten guns. The gunner was killed, and myself hurt, that broadside; our quarter-deck was almost torn up with his great guns.

We, not being able [*Here a drawing of* The Vise Admirall of Tunis A Turk *above* The frendship of London Cheast by ye

turk above and Afterward Taken in y^e yeere 1657] to hold the dispute with him any longer, was forced to yield to those unreasonable barbarians, to whom we became their slaves, a heart-breaking sorrow. Considering my condition, knowing what I had before worked for I was deprived of, and what little I had was mostly with me, so that I knew I had not wherewithal to release myself, so that I knew not but that I might a ended my days a slave under the hands of merciless men; then the consideration of my poor wife at home, who had such an exercise with my troubles before, and now big with the second child, and this falling the heaviest blow at last: the reader may Judge something how it might be with me at that time.

As for the entertainment I met with when we yielded to them, I shall a little relate something of it. They came aboard with their boat and fetched us out of our ship and, being come to the Turks' ship's side, I was the first that went over, being on the deck. The Turks took me between several of them in their arms, I not knowing what they intended, and turned my heels upwards and carried me to the main-hatch, the hold being open-this being on the upper deck-and let me drop with my head downwards. A parcel,^{1*} being between decks, caught me there and let me fall into the hold, so that if I had slipped their hands I might a been killed. They had so handled me that I cannot tell how I was received in the hold, for I remember I saw but one man there, which was some Italian slave, or some such countryman, who said to me 'Andariva', which is to say 'Go up', which I did. The reason why they served me so, as afterwards I understood, was because it is their manner that the first slave that comes over into a ship which never took prize before, they serve them so, being a customary thing with them.

The same day that we were taken we saw the island of Malta, where, it is said, Paul suffered shipwreck. The Turks, being afraid of their men-of-war, made from that island, for they terrified the Turks much. In the night we spied a great ship, which the Turks feared to be a Trench man-of-war. The captain that took us was an English renegade, as also was the gunner. The captain ordered me to be quartered in the boat's bow, to tend the braces on the deck, where I was to stand, open to great shot and small, we being in a posture to fight and, being near together. 'Whey hailed each other in Moorish, and he proved to be the Admiral of Tunis, the ship's consort that we were in; so then there was great joy between them, for they both came out of the Levant, out of the Great Turk's service against the Venetian, bound home to Tunis.

We arriving at a place called the Goulette,¹ the nearest place the ships could get to the city of Tunis, we were put into a boat and carried over a great inland water, where it is said the city of Carthage was sunk under it and that Queen Dido's tomb stood then on a hill where we passed by. Also there was the bottom of a ship by the seaside, which was said to be Captain Ward," the great English pirate, who King James sent some of the royal ships to take; but he, knowing his life lay at stake, had no shelter in any place of Christendom, steers his course for Barbary, where he found entertainment with the barbarians. It is said he was the first that put the Turks in a way to turn pirates at sea like himself. It was said that this Captain Ward, when he turned Turk and had Turk's habit on, and was to drink water and no wine, and little irons under his Turk's shoes like horseshoes, it was said that he gave this report of himself as followeth

'I drink water like an ass;
I am shoed like a horse;

I have a coat like a fool
And a head like an owl.'

We being got to Tunis that evening, we were housed where we found slaves' entertainment, for that night our lodging was in a room paved with bricks, upon which we lay all night. The next day we were carried before the king, it being his own ship which took us. We were all his slaves. After he had taken a full view of us we were led away to the Banyard, which is a place like a prison, to secure slaves in. Our lodging there was somewhat better because our lodging here was boards, but still no beds; nor never was allowed us. Our diet was bread and water and horse-beans.

I desired my brother Hiway that he would not call me brother nor acknowledge me to have been his mate, that thereby they might have the less esteem of me to set the less ransom on me; but our renegade captain asked] my brother whether I was the merchant. He told him 'no', but I was his mate. I was not pleased with it, but he told me it would be known. My brother being a lusty man, word came to us that the king, our patron, intended him to be porter of his gate; but he having good friends of the merchants at Leghorn and masters together that in two months' time he was released for eight hundred pieces of eight. Whilst he was with me, he having some money, I got good victuals. For threepence we could have both our bellies full of boiled mutton and some wine; but when he went away I, having a little money, was forced to husbandry it and, instead of mutton, was forced to be satisfied with a halfpennyworth of bullock's liver for dinner so long as my money held. But my constant lowance from my patron was bread, horse-beans, and water. With this I was kept close too, and not to go abroad, except I had money to hire a guardian to see me in again. This life, with

the thoughts of my wife at home, knowing that this news must needs be a heart-breaking to her, having lost all and liberty too, and not wherewithal to be released out of this miserable life of slavery.

This English renegade captain that took us was again ordered by the king my patron to fit the ship to go to sea. He came to the Banyard to us to choose what men he liked best to go to sea with him. I, understanding of it, put myself forward to appear before him in hopes that I might have been choose out for one. The captain soon gave me my answer, which was that the king had ordered me to be kept ashore, which was a bad sign, for thereby I did perceive that I was taken notice of more than ordinary. Had I gone to sea the Lord might a ordered some way of escape, or a been taken by some Christian men-of-war or other. I being still kept close, my consorts they went to sea. At last my patron's mind changed, and ordered me to be put in a waggon and sent about thirty miles through the country, till at last I saw ships. The place was called Porto Farina.¹ I being there, I was ordered there by the Admiral to be boatswain over the Christians in the *Rear Admiral* to go into the Great Turk's service to fight against the Venetian.

I was sometimes put to work beyond my strength, forced to it by our overseers, for the *Coyia*, the overseer of the king's work, would keep me by him to rummage in the magazines amongst the ships' stores, and being kept close to it was unpleasant, the more because he would be still with me. So, when I had done there, I should be sent to work aboard of the ships, which to me was more pleasant, being in my element. Now, though I was ordered boatswain, yet there was a 'Turks' boatswain over me, that if anything were amiss I must have had correction according to their pleasure, with a rope or what other instrument they saw fit. Sometimes they

would give me the name of *Cania sinsa featha*, that is to say dog without faith, because I would not believe in Mahomet. One of the guardians told me if I would turn Turk I might be captain of the ship. I told him 'no': I had a wife and children at home. He said that was nothing; I might have a wife there. I was the more esteemed of because I had the language which was generally spoken, called *lingua franca*.

My lodging was in a castle, where I was put in at sunset and let out at sunrising. When I had been to work all day, at sunset I had an iron shackle about my leg with a chain. One morning, after the chain was taken off from my leg, I was making haste to go to the ship to work, which I was to go boatswain of, lest I should be stopped to work ashore; the old overseer of the king's works, who was called Kayoa, spied me making haste away, for I feared him. He called after me. I turned the deaf ear and kept forward, till at last I was forced to turn back and go to him with great submission as if I did not hear. He looked on me with the countenance of an old Moor and told me that I was like a bull, I looked forward but did not look backward. I scaped that bout, only I was set to work ashore.

I remember I was set to carry water with a Fleming, each of us with a jar in which we carried water on our shoulders, the guardian hurrying of us so fast and so long, together without resting that the Fleming was so tired that he was forced to give over. They then put a blackamoor to carry with me till they had water enough. Such unkind usage made me unwilling to be ashore, if I could get aboard.

Our lodging was in a dark room in a castle, where we could not see in the daytime without a lamp burning. When we left work, we were put in chains, two and two together, sometimes forty couple of us thronged into this hole, where we lay without beds, like dogs on the ground, coupled

together with great chains. In the middle of the room was two great tubs amongst us, in which we eased ourselves, and no air but what came into the door, and that was shut all night, and an exceeding hot country; and every evening after we left work we was shut up in this dark stinking hole, in which we were terrified with chinchas (some call them bugs), which bit us and made our flesh come out in bunches, and lice we had in abundance; so lousy we were that the lice made a prey of us. [*Here a drawing: Portofarino Castle: where in wee Lodged A nites with y^e mould: wher in Lay the Turks Ships, showing the prisoners and the overseer, two views of the castle, exterior super imposed on interior (the reproduction shows the exterior only). Above, in an eighteenth-century hand, which has altered Porto- in the caption to Portofarino, is written: Porto Farino Castle 30 miles (North deleted) South East of Tunis & a little West of the Rivers of Carthage.*] We were several nations of us together, and all lousy, and had hardly time to kill them. When we had but a little time in the day, off went our clothes and to killing of lice, so that we were seldom idle; for the 'Turks' opinion was that when we were idle we would be contriving how to make our escape: so by keeping us always employed would prevent that danger.



I remember one passage as we were in this unpleasant hole.

In the night Henry Hutsen and myself were both chained together. He having occasion to go to the tubs to ease himself, which stood in the middle of the room where we lay thick on the ground about them, we being chained together so that if one were asleep and had occasion to ease him we were forced to go together, being chained fast together (for we had shackles about our legs like horses, with an iron bolt through, to which the chain was fastened), this my consort sitting on the tub and I standing by waiting on him, there being slaves over our heads, who laid on boards, the room being so thronged below, that through the weight of them and their chains the beams broke, and down came r_ thug the poor slaves with their chains amongst us below. Our removing from the place we lay to the tubs escaped the danger, so that the provocation he had to go to stool at that time freed us from the danger of being hurt. But the poor men which fell w_ ere so tumbled together that it was a considerable time before they could clear themselves, 'they having so many turns about each other with their chains.

My red cap I put into my bosom, to be a trap for the lice, and when I pulled it out I seldom missed a louse:'

One evening after I had left work, I had gotten ajar to fetch water in to drink in the night in our hot stinking hole, but before I returned from the water-place the slaves were all chained and put into the hole in the castle. I, coming with my jar on my back, saw the guardian going to the castle with the anvil ..and the hammer wherewith we were rivetted into our chains every evening. I then began to look about me, for they were afraid I was run away. The guardian meets me at the

castle bridge-foot in a rage and full of revenge, with a stick in his hand (he was a foul great Moor), commands a slave that stood by me to take me down, as their manner is, to lay down on the ground and four men to pull out their arms and legs, as if he were a-swimming, then he beats during his pleasure, till such time as sometimes the flesh is so bruised that it is forced to be cut out to make a cure of it. I knowing the manner of their merciless correction, I had not patience to be laid down, but sprang from them. and run into the castle, which was like out of the frying-pan into the fire. I running in at the door, where my lodging was amongst the slaves; an old Fleming standing in my way, I hove him down backward and hurt his head. This great tormentor, being then enraged to the purpose, followed me, but I, being kept very gance and light, my diet bread and water, horsebeans and olives, no meat except once-in a week I should happen on a piece as big as my finger, so that for this great foul Moor to run after me was to as much purpose as for a cow to run after a hare; but only he knew I could run no farther but into my burrow that way. The slaves begun to enquire what the matter was. It was 'Ned Coxere has done somewhat'. The guardian he comes blowing to the door where I was run in, calling in 'Where is this dog without faith?' I stood miching a little while, fearing to be beat without mercy, yet was forced to appear at the place of correction, where I saw some old slaves who had some influence on him kissing of his coat, as their manner is, for a pardon for me, insomuch that a pardon was granted unexpectedly. The guardian looked on me and clapped his finger to his eye, saying '*Averlocho*', which is to say in English 'Open your eye!', that I might see and do so no more. I was put into my chains and was glad of my good fortune, and was as merry with my consorts as a cricket. Only the lice and the

chinchas tormented me in that stinking hole, which I looked on to be one great part of my slavery.

After this Christmas Day came, so that that day the slaves had liberty given them to wash, mend, and kill lice; but they made me heave great stones from one place to another half the day. This great fat guardian had been among the slaves for an *asper*, which is a penny, we having a little privilege,³ and out of fear they gave it him, but not out of good will, to be sure. He met with me in an open place and asked me also for an *riper*. I being a little stiff and not willing to humour him, notwithstanding the circumstances I was under, and also having had a pardon a little before, I run from him, for I knew by experience I was lighter of foot. He calls to me in their language '*Ke fuidges?*' that is to say 'What do you run for?' I knew the first fault I committed he would beat me like a dog; for, had he beat me for this, I knew he would not be justified in it by the king's deputy (that which was he that would keep me so hard at work ashore), for, if the guardian had lammed me, this old wretch would a seen it, and then, when I had given him the reason, 'Then stand clear, Guardian!' for they are very severe to each other.

At another time I took it into consideration how that my work was hard and my drink cold water; I took up a resolution to steal what I could from my patron, to get a little money to refresh myself now and then. There was plenty of good drink, but I wanted money. I began first upon a parcel of nails aboard of a ship, which took effect very well, and got them ashore and put them up in a bundle of old clothes where I lay in the castle. I thought them sure enough, and did intend to sell them to a smith, and with the money I did intend to buy raki with (it is a liquor like brandy). I pleased myself with the good liquor I was like to have, I being at work aboard of a ship, where news came that the great foul

guardian had been in the castle and opened our bundles to search for iron spikes. This news struck me to the heart, fearing my theft to be discovered by my tormentor, who would have had a just occasion to revenge for all former misdemeanours. I being uneasy in my mind, this sad tidings coming to me, I took an opportunity to get ashore and run to the castle, and got in to my bundle in much fear. But, opening my bundle, I happily found my clout of nails, which I privately got aboard of the ship and laid them in their place again. If I could a sold them, it may I might a got two pence or three for them, for I must [a] afforded a good pennyworth, as the manner of the sale of such gotten goods is sold.

After this came aboard the chief overseer, or deputy unto the king, into our ship.. I being a-making of spun yarn abaft on the deck, this great man came to me, and takes a rope in his hand and bid me follow him. I was not very quick of motion, being in fear, and thinking what I had lately done to deserve punishment. Some Moors standing by said '*Hayda*', which is to say 'Begone!' I went forward to this great man. He, standing by two Dutch carpenters at work on the deck, says to me '*Pillia Basha*', which is to say 'Take him down', which was one of the two carpenters. Then I was at ease. The poor man laid down on his belly, I held his hands, the other carpenter pulled out his legs and stretched him out as taut as we could, whilst this old hard-hearted Moor beat his back as he saw fit. I understood afterwards that this man and I was both of a trade, for he. had stole iron bolts, and it was discovered. I seeing his pay so undesirable discouraged me from following the trade.

At another time I was in the field drawing of rope-yarns to make rigging for the ship I did belong to, and many slaves more. The old admiral, who was commander of the flagship, stood by me shaking his head, for he had the palsy in it. He

delighted to talk with me as if he had a small kindness for me. The boatswain of the *Vice-Admiral* being also at work with us for their ship (he was a Moor), and the *Admiral's* folks for their ship, the old man stood by me and for his pleasure twisted up some yarns and put them to the parcel which did belong to his ship. He fell to instructing of me in lingua franca,¹ I telling me I must have a care of my things, also that the boatswain of the *Vice-Admiral* was a great thief and, if I did not take care, he would steal my rope-yarns from me, 'for', says he, 'thou art a new slave without craft'. This was sport for the slaves, who stood by grinning one upon another to see what an innocent courage I had before him, as if butter would not melt in my mouth, 'for', said he, 'thou art without malice', and I looking so innocently on him that he was very well pleased with me. Then was I as full of waggery as hardly any Moor, which the slaves that were at work by us knew very well. In this discourse it began to rain. The old Admiral calls to us to carry our trade into a house. When done, and the rain over, We brought it out again. The old man spied some that he had twisted up among mine. With that the old man makes an oration² of the good opinion he had of me 'and', says he, 'look here! He has got some yarn that my own hands made up.' This was sport sufficiently for the slaves, and I lost a bit of my credit, though I know not how it came, except some wag had put it with mine.

After about ten weeks being at this place after this manner and in this kind of life, news came that the English frigates were a-coming from Leghorn to burn the ships where we were at work. Orders were forthwith to get the ships into the mole and to get a boom 'cross, and to making of breastworks and planting of guns. I being on board of a ship with about twenty slaves more getting the ship into the mole, she grounded against a platform of five guns. We had aboard

a cruel guardian, a Moor, over us, that I heard that once in a galley, he being in and in chase, that he cut off a slave's arm and beat the rest of the slaves with it to make them row the more. This cruel fellow, because the ship was aground, he began with me and beat me, that the strokes were seen on my back awhile after, and then 'went and beat the rest likewise.

We hearing the English ships were at Tunis revived us very much in hopes they would make peace, so that we might be released. We, being in our hole in the castle, was pleasing of ourselves with hopes of being cleared by those ships. I remember I was saying to my consorts in' a frolic that it may be the *skrevan* would come to us and say '*Engleses, a lesta suas robas*', which is in English 'Englishmen, make ready your clothes', as much as to say we should be gone. Which indeed proved so in earnest, though I spoke in jest, to please my consorts; for I think in a quarter of an hour after the *skrevan* came with the same words in his mouth for us to get ready our clothes, which was very ordinary garments. At this news we were like creatures overjoyed, everyone in hopes to see their friends and relations again in our native country. There were waggons provided to carry us to Tunis, which was about thirty miles. We soon placed ourselves and took leave of our cruel oppressors at that place, as the old *Coyia* and hard-hearted guardians, under whose mercy we lay to be beaten as they saw fit. From those we gladly parted, with their horsebeans, burgoo, and olives and water, as also from our consorts or fellow slaves, as Dutch, French, Spaniards, Italians, Portugueses, all who were left behind. We were drove away guarded with horsemen as far as they pleased, then we were made to travel, which we did with delight.

We being got to Tunis, where we were secured in the Banyard, we lay there fourteen days between hope and despair, because the English and Moors were treating about

peace, for sometimes we heard it would be concluded, sometimes not so, that we were possessed with fears and doubtings. We expected our way to have been clear, but we met with rubs and drubs by the way, and very uncomfortable ones too, before we got out of the Banyard; several beat together, which made me say I would not believe I should be released till I got my foot in an English frigate. At length we were all called out and was guarded to the English consul's, where we understood that there were but seven hundred pieces of eight difference between the English agents and the Moors, and that the English were going away and to leave us there, but that a Moor, a man of note, or account, newly came to town; who ordered the seven hundred pieces of eight to be parted between them. So then the peace was concluded, and we sent aboard of the English men-of-war, in all seventy-men and boys, only two women. Some had been there under-this bondage five years, some ten; one old man had been there thirty-two years, as was reckoned. It was happy that those ships came, for I had been there but five months, though I was about nineteen months out in all before I got home; and before I got home after all this trouble I was taken a prisoner by the Spaniards, with whom I was hardly dealt with, in some respects as bad as the Turks dealt by me.

We being aboard of the men-of-war now before Tunis, we were distributed, some into one ship, some into others. I was ordered on board of the *Kent* frigate, Captain Hanom commander;¹ Captain Stokes was then in chief.' In this ship I did not know one man. The coxswain showed himself very kind to me and took me into his mess. We had wars with the Spaniards. I being poor and wanted both money and clothes, I had hopes to recruit myself from the first Spaniard I could meet with at sea, I being got into my old trade of man-a-waring again, and also in a hungry condition fit for

such work. We soon took a Spanish bark, which we fitted to sail along the shore a-nights as well as a-days to seek for purchase, of which I was one of the company in the bark. After a little progress made on the coast of Spain with little success and in danger, not being able to endure a “storm with her, it was concluded to break her up and burn her; so that I still continued poor. I considered that my being aboard for twenty-three shillings per month would not answer, for, there being reformados aboard who expected preferment, I, being a stranger, did expect nothing but some chance hit, so that there was no attempt made on the Spaniards ashore that I refused to be one, in hopes to advance myself to recover my losses.

We sailing along the coast of Spain near Malaga, in the night we saw a ship, with whom we kept company till day. He would fain a shifted from us, but we were unwilling he should; so at last he endeavours to outsail us, we the like, to keep company with him, which we did. We found him to be a Spanish man-of-war looking out to take our Englishmen. We plied our great guns at him, which proved unpleasant to him. After firing many guns we got near him. I being quartered between decks, orders was given that none should enter but from the upper deck, at which I was troubled because I was not to enter. I, being greedy at the work, run aft into the gun-room and took a pistol in my hand, and with it I got upon the upper deck contrary to orders, we being then so near the Spaniard that I got out of our main-shrouds and got hold of his bowsprit and entered over among the Spaniards, who were forced to run down in hold and became our prisoners.

I soon got to the great cabin. I not meeting anything to purpose, I got between decks, where I possessed myself with a chest and clothes, which I had great need of; yet I was not

satisfied, expected better purchase, but it fell not in my way, though to some it did at that time, who met with a parcel of gold. I took the Dominic his coat from his back, which was he that read Mass to them; had I searched him nearer, I had met with a parcel of money. But I being naturally not very hard-hearted, though poverty then made me hungry, it made me miss of what others met with, for I never did so much as to take off a man's coat from his back before. The coxswain, my messmate, met with in the cabin a parcel of gold, which he discovered to me, he not knowing what it was. I told him they were pistoles and doubloons. He gave me a little piece, and spent freely on me, so that we had good victuals and good drink often. When he got home, he soon got a ship where he was master and, having afterwards good success, became a rich man and had the *Ann*, one of the Turk ships. What quantity he had I never well knew.

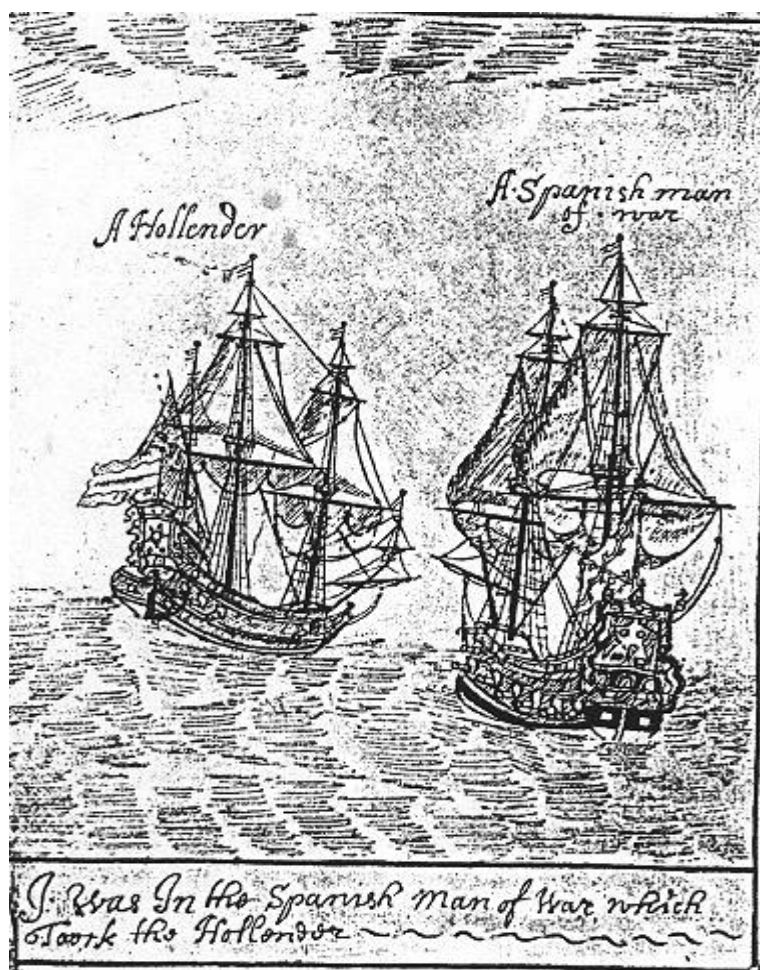
After this we sailing up in the Straits by Cape St. Martin¹ under the Spanish shore we saw four or five Spanish vessels called settees² with their cables fast to the shore, for they feared us. We being five men-of-war in company, it was concluded that each ship should send his boat on shore to endeavour to fetch those vessels off: Proclamation being made who would go in our boat besides the boat's crew, it being hazardable, they having guns called "murderers" on board, besides small shot on shore to ply on us, out of our company of a hundred and seventy men there was never a volunteer but myself that went in the boat. It was the lieutenant's place to a gone, but he had no mind to it, as appeared. I not so much considering what I might lose, as life, but what I might get, we rowed away towards the shore near the settees, so that they fired small shot over us, so near we were before the other boats came to us, which made us row off without shot' till the other four boats came to us. We,

holding a consult together, saw it was like to be hot work to row to the vessels by reason of their ‘murderers,’ so that it was concluded to go ashore a little distance from the settees. Some of our men went on shore, some rowed along the shore in the boats. The Spaniards, seeing us in this posture, came towards us as if they would a frightened us. Our men, facing them with courage, made the Spaniards retreat. With that we pursued forward towards the settees. They seeing us resolved on our design, quitted their vessels and stood to their arms on shore, firing on us. We boarded with our boat the Admiral’s settee, which had a flag aloft. I presently got up to the flag, but before I could get it down I feared the Spaniards would a fetched it down with their small shot, but through mercy I got well down with the flag and, having got the vessels off from the shore, I saw some cask lay on the deck. I asked my consorts what was in them. They answered ‘Water’. I, not being satisfied, thrust a stick in one of the cask and let it drop,¹ in my hand, and found it to be wine; so that with some white biscuit we found on board we made merry, and had no other purchase, and when we came on boat it was all taken from us by the captain, though we hazarded our lives for it. The boatswain would .a had the flag, but I gave it to my consort, the coxswain. The captain sent for me into the cabin, and gave me one piece of eight for encouragement. [*Opposite a drawing, damaged, of Fiue Spanish Sitis which we tuk with 5: boats From y^e Shore and Fiue Inglis[h men] men] of war.] After this we ranged the coast along till we came on the coast of Rome, where we spied three Spanish galleys, after which we gave chase. Here I was in hopes of some purchase, we being all clear to fight them, but had above fifty of our men sick, I think. They, having sail and oars, made their escape and got into a harbour in an island.*

After this we were sailing from Leghorn to Marseilles, having in our company a small English ship, one Captain Kedger of London, a merchantman bound to the Canaries. He, wanting a seaman, prevailed with our captain to spare him one man. The boatswain made me acquainted with it. I was very willing to go for thirty-six shillings per month, where in the frigate I was to have but twenty-three shillings per month. I, being full of motion at that time, refused little whereby something might be got. This vessel had but eighteen guns and but ten men. We had wars with Spain, and yet we were bound to the Canaries, a difficult design. Here I parted from my consorts. When I was in the boat, the captain called 'Edward, have a care!' for he knew our design to be difficult. We parted and run out of the Straits alone, and so to the Canaries, if we scaped the Spaniards. I was now well provided with a chest and clothes, which I plundered from the Spaniards. We got well to the Canaries, where we did intend to load, and so for England, but the danger was we had wars with them. But to carry on our design we had an Italian to go ashore to the Spaniards, as master belonging to Leghorn, with Leghorn colours to colour our design, so as we might trade without danger.

When we came into the Canary road, we put out our Leghorn colours. A ship, laying there at anchor, who was on the like account as we, but had Flemings and English on board, so passed as a Hollander. But he, seeing us come in with Leghorn colours, thought that to be a decoy and that we had been a Spaniard, so that he was just firing off his broadside into us, which I doubted then we should have been shot to pieces; but, dropping our anchor, they held their hands. The Spaniards came to us from the shore and required our master and mate to come ashore with others of our men. We supposing treachery, we weighed our anchor and left that

place and sailed to the Madeiras. We finding our goods not to be a commodity there, we sailed to Santa Cruz in Barbary, where we traded with the Moors, a country very plenty of provisions -fish in abundance. I think for one piece of eight I bought above twenty liens and cocks and barley to feed them with. Firewood was plenty, only the Moors had wars between themselves; when we went to cut wood we were forced to carry arms, as guns, to defend ourselves against those Moors as warred against those we traded with, so that we marched with our guns like soldiers on one shoulder and a log of wood on the other. As we were among the trees, we spied a chameleon in a tree, which is said to live by the air, which we took, and carried it aboard with us.



Whilst we lay at this place an English ship came into the road by us. The master's name was Peter Merit, belonging to London, who had been trading on the coast of Barbary and had made a great voyage, intending to the Canaries, from whence we came. This same master wanted a man that could speak good Dutch, as also that could manage a master's place among the Spaniards, for he had four or five Dutch seamen to go ashore to the Spaniards, a boat, and all things fitted for that purpose, far exceeding our condition. This master and the merchant together got the consent of the master I was with and agreed with me for forty-eight shillings per month to supply a Dutch master's place to go ashore, as if we were Hollanders. They had writings all made in Dutch (my name was to be Peter Johnson of Amsterdam), and had clothes fitted after the Dutch fashion; also they encouraged me to put me master of a ship when we came home, to use that trade on the coast of Barbary.

This I looked onto be a fit glove for my hand. This ship had fifteen guns and about thirty men and boys. Here I reckoned myself in a very good posture of defence, besides the advance of wages, which in all likelihood might do very well, and was in hopes to get into credit, though altogether strangers to me they were, for I was paid my wages due to me in the small ship for the time I had served there, with which I did intend to buy wine with at the Canaries to carry for England, and was in hopes to come home in state after all my troubles. We set sail for the Canaries with our ship richly laden with .bee's wax, shelled almonds, goats' skins, with a quantity of pieces of eight and Barbary gold.

We sailing from Barbary bravely for the Canaries, we spied a ship. in the afternoon not far from the Canary Island. We not knowing but he might be an enemy, when night came, we altered our course, thinking thereby to lose him,

which we did; but he, perceiving we intended for the Canaries, lay in the way. About midnight the chief mate and second mate and a quartermaster and myself were talking together on the quarterdeck. This quartermaster spied the ship, upon which we to work to fit our ship for a fight, and got all our guns ready. He soon got up near us, upon which we fired a gun at him. He presently fire[d] on us again, and came up with us, and called to hoise out our boat to go aboard of him. I answered him in Dutch that we would be aboard of him in the morning with our ship, as if we had been a man-of-war, so put as bold a face on it as might be, not to show ourselves daunted at him. Thus we kept company together till daylight, he being fitted for us and we for him. I did not perceive much courage in our men, but for my own part I did not much doubt but we should be hard enough for him, though this proved a Spanish man-of-war of twenty-eight guns and about a hundred men, a deal of odds, we having but thirty men and boys to fifteen guns; yet my confidence was much in our own strength, which oftentimes I found to fail me. When day appeared, we being every man to their quarters, the Spaniard hove out his flag at the main-topmast head Spanish colours, and fired a gun into us. With that we saw whereto we must; to my own trade again too.

Here I became a prisoner again to the Spaniards and lost my chest and clothes, which before I had plundered out of a Spanish man-of-war, and lost my money, which I received for wages not above three weeks before for the time I served in the small ship I came out of in Barbary. But when the merchant I saw would have me call for quarter, I asked him if there were no gold on board. He bid me go in the cabin and look in a locker; there I should find some gold. I presently went, but when I came in the cabin I saw only bags of

piece[s] of eight; they were too bulky for me. I told the merchant I could find no gold. He went up and brings me down a bag of Barbary ducats and gave it to me. When I had them, I knew not well what to do with them, for the Spaniards were coming on board of us to carry us away prisoners.' I being stripped into a pair of drawers, and short, as I best remember, as to fight in, put no more clothes on after we called for quarter, but I took a Monmouth cap.¹ The brims being double, I slit a little hole in it, and thrust the ducats of gold in about the brims and the toes of my shoes. I thrust in as many till I could, but thrust my foot in. The rest of the bag I thrust into a gun.

This I did before the Spaniards got aboard of us. When they got aboard, they fell a-plundering, pulling off our men's clothes from their backs. I being thin of clothes, hardly any to take from my back, by that means I saved the gold, they not thinking but I had been plundered, seeing me so bare. At last came a Dover man to me, named Humphrey Mantle, a young seaman who had been taken by them and for his liberty entered himself as one of their company, and fought against us, so came aboard to plunder. He, knowing me, spoke to me. I, not knowing him but saw he was an Englishman, asked him if he were a rogue among the rest. At last I knew him and, fearing my cap would be taken away and my shoes by the Spaniards, I called him aside, and changed caps and shoes with him, and told him of the bag in the gun, on condition we were to go halves. This being done, I was carried aboard of the man-of-war almost naked, for my chest and clothes, which I had plundered out of the Spanish man-of-war we took in the Straits, by this man-of-war it was plundered from me again. As it came suddenly, it was as soon gone again; but the thoughts of my part of the gold rejoiced my heart, to think what a flourishing condition I should pop

into at last, and get home to my poor wife after my slavery and trouble in a golden condition at last.

These Spaniards were so greedy for gold that they stripped us into our shirts, and felt behind my ears, and stripped the soles from my shoes for gold, so hungry were they after gold. We being on board, they put us into the hold, and kept us close with a soldier over the scuttle. Here we were very unkindly used. They gave us no more water for a day-and that stunk too like a jakes - than might be drank up at once, and that we put into a quart bottle and sucked out with a quill; but to help we would keep chawing of lead to quench drouth. Still the thoughts of the gold revived me, though I was in election to go to jail ashore in Spain, where I should a found charity very cold; yet I thought on my friend gold to stand by me to keep me from starving, for their jails are good for little else. This same ship had taken Edmon[d] Tiddeman a little before, for he was now a prisoner in this man-of-war; but he, being master, ate with the captain. He was taken in the Canary road, and they burnt his ship.

We being sailing for Cadiz against San Lucar, came a Spanish bark on board. One of the Spaniards looks down the scuttle where we were and called in Spanish to us. I looked up, being the linguister. With that says he in Spanish '*Aie bona Nova Cromwell sta mono granda Feasta Enfermo*', which is to say 'There is good news: Cromwell is dead. There is a great feast in Hell.' This was the first we heard of the death of Cromwell, which was good news to the Spaniards, for he made them cheap.

We arrived at Cadiz, both man-of-war and prize. As often as I had an opportunity I spoke with my golden merchant, who still encouraged me that the bag he had safely tied up between his legs. Oh, how I was pleased with the thoughts of this golden purchase, that it should so fortunately happen

after so much trouble and loss, so that the thoughts of their comfortless prisons did not so much fright me. I being still in a hearkening out condition whether this fellow would prove honest, which I did not much question, he being a neighbour and townsman, or whether to prison, I waiting in this condition, longing for a good conclusion, at last news came to me that this fellow was run away aboard of a ship and gone for Holland, which was true, and left me not one farthing, so that I was like to go to jail and starve if Providence did not otherways order it. Here I had need of patience, for this was a kind of sharp trial, being as bare as a beggar. My next work was to put all the ingenies I had to work how to cheat the proud Spaniards of a prisoner the second time, for once I did effect the like design and made my escape at Malaga, when I was there prisoner.

I being aboard of the prize, the captain of the man-a-war would a had me work there. I, knowing that work would produce little to my profit, was slow of motion. The captain, taking notice of it, said I was a gentleman, for my head was otherways employed:-how to be gone, and not to stay to work, and then to be sent to prison ashore. They ordered me from the prize to the man-of-war again, we laying still in the Bay of Cadiz. I fell into discourse with one of the men who, I heard, was a consort of Mantell's, who run away with the gold, from whom I got a piece of eight. Here I was stocked, though but small, yet came happily; for, a Spanish boat being aboard to sell wine, I agreed for a quarter of my piece of eight with him to put me aboard of a Dutch ship laying at anchor a good distance off: This boatman not knowing me but to be one of the ship's company, I speaking Spanish, yet I was forced to be as private as I could from being discovered, as well from the boatman, that he might not know me to be an Englishman and a prisoner, as from the man-a-war's men.

This design took effect, though in the daytime, for I went into the boat and was carried away undiscovered aboard of the Hollander, where I paid the boatman, and he went about his business, not knowing he had cheated his king of a prisoner.

I being now on board of this ship, it being in the morning, I fell in with the steerman and made my condition known to him. He seemed to have pity on me. I having the language, it took the more with him' to plead with the skipper to keep me on board, so as I might not be sent ashore to prison, to be half starved. Now I was not wanting in making promises how willingly I would work to help them unliver their ship. The steerman, having been in with the skipper, came out, as I hoped, with good tidings, but proved otherwise, that the skipper would give me no entertainment.

This brought more heart-aching still, with my head full of care, meeting with so many disappointments. I standing on the deck musing like one forlorn, not knowing what course to steer, nor not knowing but a hue and cry might be after me, at length the skipper came out and, seeing me, called me to him and asked me what I was. I told him my whole condition, how I was taken by that man-of-war. After a pretty deal of discourse I told him I was a slave with the Turks, and that I had not been in England since I was released, and now I was like to go into prison, not knowing when I should get out again. Suchlike discourse seized the skipper, and his heart was open in pity to me, and told me I should remain on board, and that he would endeavour to help me away out of the hands of the Spaniards. He asked me what countryman I was, doubting me not to be an Englishman. I told him I was an Englishman born in Dover. He told me Englishmen did not speak Dutch as I did. At last I did make him believe it as well as I could, so that he was satisfied for me to remain on board.

Then I went among the men, and found them to be half Dutch, half French. I, having the French tongue, got into favour with them, so that the French merchant gave me two shoats¹ and the men invited me to dinner with fish, that suited very well with a hungry belly after the Spaniards had so pinched me.

After I- had been a little while on board this ship I got passage to Faro in Portugal. I hearing of two English vessels sixteen miles from thence at a place called Tavira, myself and four men more were set ashore, thinking to a travelled away to rights,³ but at last we found ourselves to be on an island where the water flowed over, so that we stood gazing, and knew not what to do. At last we spied a boat make to us, but they, fearing we were Turks, were loth to come near, but after a while they made us to be Christians and set us on the main, where we lay all night in a house on the ground. Next morning we set out, not knowing the way in a strange land. We made almost a day's journey of the sixteen miles, but very weary we came by the English vessel's boat where we left our clothes, which we had given us, to be looked to whilst we looked for the masters who granted us passage, but when we returned back to the boat for our clothes the fellow had let the Portugals steal them away, an unhappy loss, so that I had no shift again, and as poor as a beggar again. However, we had passage granted to us by those two English vessels; myself and William Hare, who had been taken before me, went aboard of one, our other three consorts went aboard the other vessel. We sailing for England, at sea our consorts was taken by the Spaniards again, but we scaped. The Spanish man-of-war that took them by foul weather sunk, so they that were there was drowned.

The vessel I was in was a very sorry thing, about forty-six tons, and the master as bad, and the mate. They would drink

themselves drunk at sea. The master depended on me more than on his mate, I thought, for keeping account of the vessel's way. They would a had me drink like themselves, but I saw the danger and their sottishness, which made me concern myself the more. We shipped one great sea, that filled us so full that we knew not but we were just sinking. The vessel lay even with the water, and did not know but she was staved with the fall of the sea into her. I presently caught hold of the pump. The master came to me, to help me pump. I perceived that she was not staved, but that we could keep her swimming. It pleased the Lord so to order it that we scaped the storms, as also our enemies, the Spaniards, and got well into Falmouth, where I would a had left her, seeing the vessel, master, and mate were so discouraging that I had little mind to venture myself any farther with them. But the master being so unwilling, telling me what! would I leave him now? and the like, that I was persuaded by him, and we got well home into Dover road, where I got ashore.

This voyage I had been from England a year and a half, in which time I had been a slave with the Turks, a prisoner with the Spaniards, as being taken by them, and came home only my clothes to my back to my poor wife, but poor and penniless yet glad to see each other in health again after these troubles. My son Robert died,¹ whilst I was a slave, and Elizabeth was born.² I was pitied by many, but counted unfortunate. At this time my wife did begin to keep shop, there being a necessity for something to be done for a livelihood. Here ended this troublesome voyage.

But as for the fellow that run away with the gold, he had been with my wife, being a townsman, and could not well avoid it more than his honesty, and gave her as many of the Barbary ducats as was valued at nine pounds, which was

some help, though but little to what he had. This fellow fell sick after he had spent the gold, and died miserable poor.

Here begins the first voyage in the *Olive-branch*

The fourth of the month called

May, 1659

Bound to [*Drawing of ship*] Newfoundland'

To perform this voyage to Newfoundland as chief mate, having lost all that I had before, I was forced to borrow fifteen pounds to fit myself with books, instruments, clothes, and a venture. I drove it so near that [I] made five pounds serve me for conveniences and ten pounds for a venture, which I laid out in several sorts of commodities, which I thought would turn best to account, so that now I was fifteen pounds in debt. We had still wars with Spain, and we were bound from Newfoundland up into the Straits, that had we been taken by the Spaniards I had been undone again, and worse for my being in debt. We got well to Newfoundland, where that sort of goods I carried sold to good profit; hardly any goods exceeded it for the quantity as to profit. We sailed for the Straits when we [had] gotten our lading in of dried codfish, called poor Jack, which is the only commodity the land affords for merchandising, for they have a proverb sometimes used among them that

If it were not for wood, water, and fish,
Newfoundland would not be worth a rish.¹

There are abundance of lobsters-two or three boys would get in an hour or two's time as many as would serve twenty or thirty men a meal, and butts or plaice, as broad as sun-hats,²

abundance. The Indians seldom appears, but have left the country.

We being sailed from Newfoundland, drew near the Straits, where care and fear possessed us not a little, fearing we should meet with more than our match, the Spanish men-of-war being very busy in the Straits. Our ship was well fitted for defence with twenty guns and between thirty and forty men. The master, myself, second mate, and boatswain were all taken together but the voyage before by the Turks, and now, being all together again in a good ship well fitted for defence, my mind -was fully employed with contrivances for defence, insomuch that it would sometimes break my rest. I being bit twice before by the Spaniards, and having now fifteen pound to pay whether the voyage proved well or ill, made me fully resolved to use the utmost of my endeavour, when occasion presented, rather than to fall into the hands of those uncharitable Spaniards, and come home worse than a beggar. We, being several sail of English merchant ships together, kept company and got well into the Straits, being pretty strong. Now being in the Straits, [we] were forced to leave company, being bound to several ports, by which means most of the fleet were taken, and we scaped very narrowly, for when we parted we had only one ship of fifteen guns bound to our port with us, and we were bound to Alicante.¹ We being permission ships, having provisions for them, we were to be free when once we came under command of the town, but before, we were to stand on our distance and to fight our way through, if we could.

The 28th of October 1659 we were sailing into Alicante, road from the westward with our consort of fifteen guns. We, looking out, spied three ships coming from the eastward for Alicante, which proved to be Spanish men-of-war one of thirty-six guns, one of twenty-eight, one of twenty-six. We

made what sail we could to get in under command of the town, and they the like, to cut us off. Here we were at a narrow pinch almost as possibly could be. We just got the start of them and let go our anchor just before the town. Our consort being a little astern, one of the men-of-war fired a broadside at him, and shot one of his yards a-pieces; but, being under command before he could get aboard of him, came to an anchor. We being both at anchor, the Spaniards anchored also by us. The merchant, which we were confined to, sent off his man to advise us to make no opposition, seeing we were under command of the town. The Admiral of the Spaniards commanded our master to come aboard of him, which he did. When done, he kept him as his prisoner. [*Opposite a folding drawing showing three Spanish ships descending on two English ships and the city and coast of Alicante, with caption I was in y^e Olive Branch in companie with An English Flly Boate wer Chased in to Aligant Roade by three Spanish men of war.*]

I, seeing this, commanded our men to get down the top chains and underrun the cable, and made one end of the chain fast to it as far under water as we could; the other end we made fast in the forecastle and fitted ourselves for a close fight, supposing they would, when night came, have been on board of us with their ships. Our merchant, understanding that our master was a prisoner, did fear they would a presumed to a carried us out of the road. Upon which he sent his man off again to me with orders that if I thought we could make our defence to effect we might, if not, to be quiet and trust to the governor's power. Upon which I advised with our men, the charge then of the ship depending chiefly on me, being the master's chief mate. I found few of the mind with me to stand on our defence, for, as I said, how could I tell beforehand that our defence would take effect, so as to

save the ship, before we made trial. However, I said that we might put ourselves in a posture all night that we might keep off their boats, if they came not with their ships, for one ship lay at our stern, and one at our bow; the other lay by our consort. I had the guns in the round-house ready for them with small arms, by which I kept all night, still expecting an assault by the ships or boats, I expecting them so till the break of day. Then I was more at ease.

The captain of the Admiral went ashore to the governor of the town to demand his prizes that he might carry them away. With that the governor secured him, and told him that when he released the English captain he should be released himself, and not before. Now it must be understood that these men-of-war were not the King of Spain's own ships, but had private commission from him, so that the governor had the more command over them. My brother the master came aboard to us again, which pleased us all very well. They were kind to him after their manner, but called us their prize, but he told them though they had him yet there were them on board that would not so soon give up the ship. The master now being on board, and all quiet, he said to me it might be convenient to send the captains a small present of poor Jack; with which I went first aboard of the Admiral, where I was kindly entertained by him, the cloth laid, and victuals set on the table according to their manner, and parted very friendly. The Admiral sailed to sea, and next day met with one of our consorts which came after us from Newfoundland, and in fight the Admiral was killed, but the Englishman taken.

We unlivered our ship and laded again with basket raisins at Denia and Jávea. I sold my fish, which I bought in Newfoundland, well, and bought raisins cheap for eleven shillings a hundred, which in England sold for twenty-three shillings per hundred. We put to sea alone in no small danger

of Spanish men-of-war. We, finding the wind contrary, left the Spanish coast for the better security, and kept the coast of Barbary. The wind being contrary, we put into Algiers, having then peace with them.

The evening, being at supper in the road, we heard a man cry out in the water. I run out of the cabin and called our men, who stepped over the side and caught hold of a naked man, that swam off to us, a slave. We examined him what he was. He told us he was a Dutch skipper, a slave. We were in a strait what to do with him, knowing that next day we must put him ashore again, otherways we should a suffered ourselves, had the Turks made search and found him on board. We being sensible of the poor man's condition, having been in it ourselves but the voyage before, the same night the wind came a little fair and for this poor man's sake we got up our anchor before day and got well to England clear of the Spaniards, and put this poor man aboard of a Hollander at Plymouth to go home to his friends with joy.

We got well to London.¹ We had been seven months or eight on the voyage. I had three pounds ten shilling per month, and with the returns of my venture this voyage proved very profitable to me, in which the Lord blessed my endeavours, though through much difficulty. I gained between fifty or sixty pounds. I soon paid my debts and had a stock against the next voyage of my own.

The next voyage we made to Majorca² in the Straits and laded oil, and got well home through much difficulty, having still wars with the Spaniards, for at this island the three Spanish men-of-war, which last voyage we were like to suffer by, did belong to this island; only we were free, being under command when we were laded, those three men-of-war were at sea before us. Yet we were forced to sail, though we took

our own time for the farthering of our voyage, yet we feared meeting those three ships chiefly, we being alone.

In the night we saw three ships, which immediately gave us chase. We, perceiving of it, made from them what we could, but in the morning we being fitted to make our defence, supposing them to be the same three men-of-war, but coming up with us, they proved to be 'Turks' men-of-war. We having peace with them proved very well for us. The Admiral hoised out his boat, and sent his lieutenant aboard to fetch our pass. This lieutenant we knew, though he made himself not known to us at first. He was a Dover man, an old renegade named Wood, but in Moorish Balam. We parte[d] very good friends, and got safe, home for England.

Though we run great risk, yet it was best fishing in troubled waters, so the net came safe to land. Now was it a time of prosperity with me, and was gotten beforehand to what I had been, and lived very comfortable and pretty much in favour with such,¹ by whom I might a had farther preferment, had not the Lord happily prevented it, Who took me off from the friendship of the world.

I being now at home with my family, to spend some time till another freight presented, two men called Quakers came to our town at Dover, Samuel Fisher and Edw. Burows. William Rusell,^B a priest, and they were to have a dispute in James's Church, -so called. I, understanding of it, met with William White, that went second mate of the ship I went chief mate of. I told him the priest and the Quakers were to have a dispute; I got him along with me to hear them. Edward Burows undertook the dispute with the priest, telling him that though he was not brought up at the University, yet he did not question but the Lord would make -him able to answer him in the vindication of God's truth, or words to this purpose. My mind being set to hear both parties, gave as

good attention as I could, insomuch that the Lord at that time visited my soul and reached my very inward parts, so that my understanding was something opened, that my affections drew to the principle, the Quaker held forth to be more sound, than the priest's. Now there were many people hearers; I took notice of them, and such as I knew to be the rudest sort of people despised the Quakers. and held with the priest. This confirmed me the more; the Lord let me see it to my farther convincement. This was not all, but the Lord in his mercy followed me that very day, and brought not peace but trouble; for the first remarkable opening I had before I slept from the Lord was concerning fighting or killing of enemies. The questioning of the lawfulness or unlawfulness of it lay on me as a very great burden, because it struck at my very life.

I got to Luke Howard's house in the evening where these two men were to seek for ease, and told them I was a seaman arid upon going to sea, we having wars, and should we meet with an enemy whether or not I might not law fully fight. They, being very mild, used but few words; I being, a stranger to them, but wished me to be faithful to what the Lord did make known to me, and words to that purpose, so did not encourage me to fight, but left me to the working of the power of the Lord in my own heart, which was more prevalent than words in the condition I then was in: so that I did not lay down fighting on other men's words, but the Lord taught me to love my enemies in his own time. This work was not done at once; for the Enemy of my soul, under whom I had been a soldier so long, striving to kill men who I never saw nor had any prejudice against, as the manner of the wars is, and then take their goods as my-own, for so I have done and so I have been served, now the Lord giving me a little, glimmering of the unlawfulness of it, I saw I had a very heavy

cross to take up, and it was indeed: it was so heavy that I could not soon take it up; I was yet too weak.

The 5th of the month called August, 1661, our ship being come from London, we sailed out of the Downs the 5th instant for Malaga. The 22nd we arrived at Malaga at 12 at night. The 12th of the 7th month,¹ at about 7 in the morning it began to rain, insomuch that in six or seven, hours' time it washed away some hundred houses, and some hundred people drowned without the walls of the town, as was judged. The water, running from the mountains, came with so much violence that it carried away the foundation of the houses. The people not being able to come out, (the houses) fell down with the people in them, and destroyed.

Our manner at sea of devotion is before night all the seamen with the master to read a prayer and sing a psalm; with whom I joined till it became my burden; for I had then more need to weep than to sing, as well as the rest of the seamen, who would be swearing, cursing, and lying, and with the same tongue come aft into the cabin and fall a-singing of David's words, as if they had been so many Davids and in his condition, instead of tears falling from their eyes, as David's did, laugh, scoff, and jeer, so soon as from their devotion, and, instead of singing with melody in the heart unto the Lord, vain, idle songs with ungodly words and actions. The Lord giving me a sight of this, my mouth was stopped, so that I sat by them and did not dare open my mouth to sing, neither at last to join with them in prayer, the prayers of the wicked being abomination to the Lord, but would walk on the deck by myself, which was no small cross, I having command over between thirty or forty men under the master, where the master and men's eyes were all at me to see me so much altered as not to come to prayer among them.

As also we had a feast aboard, with several English merchants, where many guns were fired off at healths. I walking at such a time like a stranger, where before I used to be active in firing off the guns, I had a check from the master, as if nothing were minded.² This was not all, but the Lord tried me farther. I being among the complimenting Spaniards, so that I could not pull off my hat in answer to their complimentings, I found a daily cross as to outward behaviours, customs, and manners, beside the Enemy's workings within, that in this time the Lord let me see that fighting, killing, and destroying one another was of the Devil and not of Himself.

Oh the exercise I had in this very matter of fighting with the Enemy within and the cross without! Fearing we should meet with an enemy to fight with, I did not dare let it be known in the ship, neither to the master nor men, but thought to myself, if the Lord ordered it that we might get well home, I would trust the Lord and not the arm of flesh, nor guns, in which was my confidence before, though often deceived by them. I being now in this very great strait, leaning on the ship's side by Richard Knowlleman, who had been gunner of a man-of-war, and left his employ on the account of fighting, and was counted a Quaker, yet (it seemed) would fight in a merchantman, I asked him that, if we should have occasion to fight, what must be done. His answer was that we might fire at the mast. The Lord at that time let me see that piece of deceit: that, if so, it was but a cheat and deceive them we were with, all for I knew that when we came board and board we had the men to deal with and not the mast. This would not serve, but my desire was to be true to God and man and not deceive my own soul.

It pleased the Lord that I came well home and the ship, where I was made to let the master, my brother-in-law, know

that I could not fight or take away the life of a man, but could rather suffer. With that he told me he could not answer to his merchants or owners to carry me in the ship unless I would fight. Here I was in a very great strait, where I found the cross must be taken up or no true peace to be had. My employment must be laid down, in which I had the opportunity to get money, where before for some years I was at the losing hand,¹ being so often taken in the wars, as before mentioned. Here I lay some months at home out of employment, though I had good acquaintance with many masters of ships, but the name of a Quaker and not fighting shut me quite out of esteem with them.

This was in the year 1661. There was then but few Friends masters of ships. I understanding that Edmond Tiddeman was bound to sea, I wrote to him to know if he would be willing to accept of me to go his mate. He answered me 'Very willing'. He then did not come among Friends. His wife's mother, which was old William Stradford's wife, soon heard of it, for it was noised abroad as a dangerous thing to carry a Quaker to sea, fearing he should also become * one too. They used their endeavours to, prevent it, but did not take effect. The old woman, being disturbed, sent for me to her house, where I found the old woman and old man together, where the old woman would a persuaded me not to go to sea with her son, telling me that she had said her prayers often in the night, desiring to be satisfied, but could not unless I would promise her not to go with her son, lest he should become a Quaker, and then what merchants would employ him? I told her I knew not how to comply with such a fearful spirit, but if he were not willing to have me go with him then I would not go. His wife and relations were wholly set against it, endeavouring to prevent it, so that I became as one not fit to be suffered in a ship, and how to maintain my

family, which increased, I was in a strait, and knew not well how, unless I would deny the love of God unto my soul at that time, who shewed me to love enemies and not destroy them, so that my livelihood lay much on fighting, the more because I had been brought up to long voyages, where I was best acquainted to take charge as a mate: so that fighting was the great cross at that present with me to deny, and the more because I was more active at it, when occasion were, than many of my consorts, therefore was there the more notice taken of it that I should become a fool and what else they pleased to think of me.

Edmond Tiddeman at last sent me a letter to come up to London, I being wanted on board, and wished me to be as private as I could, so that I perceived him to be in some strait by reason of his wife and relations. I, seeing of a fellow driving returned horses to Canterbury, knowing I had need to be saving, made a bargain to ride for one! shilling. I horsed, and away I rode. I had not rode above a mile or two but I began to be burdened, and was concerned about my hiring the horse. The fellow told me in a little while riding together that I must alight at the gate at Canterbury and not ride into the town, so that I saw the cause of my burden, and made conscience of what before I counted lawful without scruple. I being jealous that the man had a design to cheat his master of this shilling, I argued with him pretty much of the reasonableness of his master having the money. This fellow was much disturbed and [said] that he never saw a man like me, and what need I care or concern myself with it? But I pleaded to ride to the house. The fellow told me it was his fees, but I was not satisfied with his bare word, though I did alight at the town gate. I could not go out of town till I had spoke with his master. I lay all night there, but in the morning very early I waked as if something had got me hold by the

throat to strangle me, and when I was perfectly awake I would willingly a been gone, had the people been up, but that I did think that the Enemy's work to prevent me from clearing myself of what lay upon me to the owner of the horse. But I stayed and spoke with the man concerned, who told me I spoke like an honest man. When done, I was well satisfied, and the burden taken off. Though the matter seemed to be of so little concern, yet the cross was something to me at that time, which had I not taken it up I must a gone away with a burden, where through obedience to that seemingly small thing I found peace, and was eased with true satisfaction with what I had done. Upon which I hired a horse and rid forward to London to Edmond Tiddeman, where I found his wife to look discontentedly on me, though before very kind.

I went on board the ship and officiated as mate. The ship being ready, we sailed and left the master behind, his wife not being well. He followed by land to Canterbury that night, which same night his wife died, though he heard not of it till we got to Portugal.¹ This took off much of the trouble his wife's relations were under, for, as I understood, the old woman her mother said that now he might take whom he would; she would not concern herself no more as touching me or his turning Quaker.

The 29th of the sixth month 1662 we sailed out of Dover road, where Ed. Tiddeman, the master, came on board. The 17th of the seventh month we got into Faro in Portugal, where we were to lade home with figs. A Portuguese, or some other nation, he was, that could speak English, an inhabitant there, who used to do business for the seamen, understanding what I was, seemed to be concerned for me, and told me that if any pulled off their hat to me and I did not answer with mine again I would be in danger of being stabbed

unavoidably. They are ceremonious in that particular, that they would walk with their hats in their hands till they passed by one another in the street. I did not much fear them, neither did I refrain going about my occasions the less, for that once I thought I should a had some exercise with them by reason my venture with the-seamen's was in the custom-house, and to look after it I went to the custom-house to the officers with the seamen, and did my business with them with my hat on my head. The seamen at the best are not very much given to complimenting; seeing me stand and act with my hat on, did the like, they looking at me to be the chief amongst them, and being the linguister too. I, seeing the officers take no notice of it, reckoned to myself that they looked on us but to be a parcel of clownish seamen without breeding; so that it was, like I feared, the better for them, for, had they taken off their hats, it might a been looked on that I stood in contempt to their honour, which they take great notice of. Yet still I escaped stabbing, which I was so much told the danger of.

We had a merchant came from England with us, who took great care of me. As we walked together in the streets he would hardly go near their Mass-houses if we were together, because it is usual for them to have images without their Mass-house doors, which the Papists bow and pull off their hats to, lest I should be taken notice of,' for he himself could a pulled off his hat rather than to be exposed to damage, if occasion served. As we were walking together in the street, we met with their train-bands marching through the streets with their drum and colours. Now their manner is that those that stands looking on, or goes by, pull off their hats to the colours, it being the King's. Our merchant and myself walking by, he not minding his hat to pull off, one of the soldiers struck him 'cross the legs with his rapier privately and

marched away, but I was not molested, neither had I any affront given me whilst I was there, though I went daily about my occasions ashore amongst them. This being in the year 1662, we were hardly known to be a people amongst many abroad, so that they knew nothing, but all to be done in contempt by us, and the more, they counting all heretics who are not Papist, so no sin to kill a heretic.

The third day of the ninth month, 1662, we sailed for England, and had a fair wind. The 11th instant it proved a storm. It continued so violent that we lay without sail in the sea, driving. The 12th, about 4 in the morning, we having not seen no land from the time we came out of Portugal, being now, as we reckoned, in the Channel between England and France, still driving without sail, and the sea like mountains, I went to the master and told him I feared we might be near the coast of France, by Guernsey or Jersey, where near lay the Race of Alderney, a dangerous place, and that it would be convenient to get the ship about, and let her lay with her head towards the coast of England.

The master thought well so to do; upon which I with some of the seamen went forward by the foresail, the yard being lowered³ close down, and made fast one yard-arm of the sail well fast with ropes lest, whilst we loosed the other part of the sail to flat her about, the whole sail should through the violence of the wind blow away. We having loosed the lee sail, the yard a-portlands, put the helm a-weather, to bear up before the wind. The strength of the wind, with the seas like mountains, pressed the lee side of the ship under water, that through the weight of the water on the deck to leeward, and the wind and sea pressing her down that the ship lay on her side like a log in the sea, and could not bear up, but lay along as sinking, insomuch that the men did lament their conditions and for their poor wives and children,

for we discerned nothing but death before our eyes. We loosed the sprit-sail, thinking thereby to make the ship bear up before the wind. The sprit-sail was no sooner loose but the wind blew the sail all to pieces, and [it] flew into the sea.

We being now in despair, looking on every sea to have its commission with it to swallow us up, we in this condition looked on [one] another with sorrowful hearts, holding fast lest we might be washed overboard. In this juncture of time the Lord put it into my heart, being on the forepart of the ship, to get aft to the master along the weather side of the ship; Being got to him, I told him we must not lay so if we could help it. He told me he knew not what to do. I told him of cutting our mainmast overboard. With that one of the seamen standing by clasped me in his arms, as overjoyed, as to say 'Is there hopes yet?' We forthwith went to work and cut away the mainmast, with sails, yards and all belonging to it; but before we could get it clear of the ship, the sea, heaving the ship with so much force against the mast and yards that we feared it would a run through the bottom of the ship; but Providence prevented it, so that we got quit of it. *[Here probably belongs a drawing, without caption, of a ship in a rough sea, with three minute figures on board, one of which is cutting the mainmast away with an axe; above it in a late eighteenth-century hand Edward Coxery.]*

Then our ship bore up before the sea. One of our men then got down in the hold, by the pumps, for the hold itself was full of goods, seeing the water was in [the] hold that he was up to the arm-pokes. This was heart-breaking news again, looking then for the ship to forsake us every moment and sink to the bottom. At this report the master got down in the hold in the well to see, and being so affrighted, as he told me afterward, that fearing the ship would sink before he got up again, that he could hardly find the scuttle where he went

down. We kept pumping for our lives, also kept the ship right before the great sea with all the care we could, lest it should fall on our side and sink us quite. We had now little to do but to steer right before the sea and pump. At this time I took a piece of chalk in my hand and went down in the well, and by the edge of the water in the hold I made a score, and then came up again to the pumps, which were out of order very much. After some little time I went into the hold again to see whether the score of the chalk were above the water, so as that [if] we gained with pumping then life, if under then death; but I found the water to be below the water¹ about an inch. So then I had hopes, if our pumps deceived us not. With this news I encouraged our men to pump.

This began at 4 in the morning, till noon before we got the ship clear at which time we saw the land, which was the island of Alderney² on the coast of France, the place I feared: so that we were forced to clap the ship against the sea again, otherways we should be lost on the coast of France. The storm through the Lord's mercy did a little abate, for we were forced to make some small- sail to get over to the coast of England. The nights being long, it being in the ninth month, we got sight of the land before day, yet was not certain what land it was, being night. At this time' it fell stark calm. Our master being wet and almost beaten out, they all lay down to sleep, only myself and two men to pump. When day appeared, we looked earnestly to know what land it was. I got up on the foreyard and saw Portland.

We, having a fair wind, set our foresail and run away till we came abreast of the Isle of Wight. The storm coming on again, the weather looking very thick and black in the wind, we saw a ship in the like condition with us without a mainmast. The master asked what we had best do, whether to run along, having a fair wind, or put into St. Helen's under

the Isle of Wight. I, having had no sleep, and my throat sore, and almost sick, told him that I thought it best to put in under the Island, and fit some small jury-mast, and get ourselves in some posture with a little rest; which was done, and next day we put to sea again, the wind being fair.

Being near Dover in the evening, and very thick with small rain, we could not see the land. We then were in a very great strait by reason of the great sea and thick weather, that we were fearful of shooting by the Foreland and so run on the Goodwin' Sands, where there had been no hopes of life, and did not dare venture to the shore. It being so thick, we lay by to heave the lead, and a great sea fell into us, that a man might almost a swum on the deck. We being now in this very great strait, not knowing what to do, having but little drift the wind and tide setting towards the Goodwin Sands, it pleased the Lord that of a sudden the thick clouds broke away, and rain, and was so bright that we saw two lighthouses fair by us. We sailed into the Downs to rights, the weather fair and clear, like a summer's night. In the morning the master got ashore at Deal, and went to Dover to his father Stradford, and had a protest drawn against the sea, and from thence he went by land to London; and we got soon after with the ship, which we unlivered, much of our goods being damnified. [*Here a drawing, without caption, of a ship with foremast fully rigged, truncated mainmast, and small boat tied astern.*]

Here ended this voyage.

I, being now well got home, had the former care on me: where and with whom to get a voyage. Again my desire was to get with some Friend ' and for that end I made a turn up to London by land. Being there, coming out of Horslydown meeting, Francis Bellers and John Kemball being there, they

had heard something of me, wished me to meet them in the city, which I did, they being both merchants and owners to shipping. I being with them, they gave me to understand that they had a vessel a-building, which they intended for the Straits, to trade there. One Stephen Nicolls was to go master. They hearing that I had languages suitable for that country, and also had used those voyages as master's mate, they were willing to ship me. I was very glad of this opportunity. We treated about wages; they proffered me forty shillings a month. This struck a little damp upon me, but in the condition I was I knew not how to mend myself, though before I would have scorned the proffer. I told them the least that ever I had since I had taken the charge of a mate's place was three pounds, five shillings, and that was but one voyage, which was the last I made with Edmond Tiddeman, I being convinced then, and knew not in that condition how to help myself; but before I never had less than three pounds, ten shillings per month. John Kemball asked me if I were a married man. I told him yes, and had two children. Then he proffered me fifty shillings. So we concluded, fitted myself, and bought such goods as I thought fit to carry with me for a venture.

Our voyage was first to go to Newcastle for coals, from thence to Yarmouth to lade red herrings, and from thence up into the Straits. We being at Newcastle laden and ready to sail, William Caton, being there, wanted passage for Amsterdam, he being married there to a Dutch woman, a Friend, and dwelt in Amsterdam. He not finding a passage there, did intend to go with us to Yarmouth, to seek passage there. He, being on the shore when we set sail, could not get on board, and was left behind. He then goes to Sunderland, and found a vessel there bound to Holland and, being at sea,

met with contrary winds, which put the ship into Yarmouth, where we met again.

The first day following we did go to the meeting. There was the master, the merchant, myself, and two seamen, all belonging to our vessel, all convinced. Our merchant understood we were like to be broke up by soldiers, and was in a strait, considering how our voyage was in danger of being put by if we should be sent to prison, and the disappointment would be great, the lading being bought. The, merchant reasoned with himself and took up a resolution, as afterwards he told me, to stop me from going to the meeting, judging me more capable to go away with the vessel and cargo without him than the master. He with the same resolution came and met two coming from the vessel, to say¹ the master, myself, and two seamen of our company, Friends; but when he was with us he had not power to open his mouth to me, for he did intend to do it privately: so that the Lord was pleased to try me yet more.

We being in the meeting peaceably seated together, there came in soldiers with their officers, and broke us up, and carried us who were strangers away to their mainguard, and kept us all night; but the townspeople they cleared. Next day we were guarded before the bailies of the town, who were the rulers, which were merchants who had a prejudice against us for buying up herrings, which they would rather have had all into their own hands, as was supposed; for we understood they had said they would overthrow our voyage. We being brought before them, they, to effect their devilish design (as I may call it, for I know not of a better title to give it) tendered us the oaths, which they knew was the readiest way to run us to jail and overthrow our voyage.

These bailies (one was named Halle, the other Jarman) one of them the jailor owed money to, as we understood I

think it was Jarman, a great enemy to Truth and Righteousness, he thinking now, as the proverb goes, to kill two birds with one stone, to put the jailor in a condition to pay him his money he owed him by making a prey upon us, we being in jail, the keeper he began to bestir himself, having the merchant and master and mate, as if money was like to flow in upon him amain, being encouraged by the bailie who, we heard, put him in the place. He required us to eat such victuals as he would provide for us, and that we should pay one shilling a meal apiece besides what else. Here the Devil fed them with fancies, but they were all deceived, Devil, bailies, and jailor too, for we would make no such agreement with them, not to lay in his beds, no, not so much as for a room in his house.

Now they were tormented. The Lord made us able to withstand them in their greatest strength of rage and madness, so that they knew not how to revenge themselves on us. The Devil found out a way, and put it into their heads, that took with them, thinking to do the work out of hand, to make us comply with their unreasonable demands or starve us. Hunger being sharp, they proceeded forward with this invention. They had us out of the jail into the town-hall, and on the top of the hall they put us in a room and locked us up, and there left us, five of our vessel's company and two Norwich,¹ Friends, that were strangers, and William Caton, eight of us. They allowed us water enough to drink, but nothing to eat, nor no bread to be brought to us, nor nobody to come near us.

This proved a sharp trial, considering my condition; for what little money I had to spare I had bought a venture with, to carry with me, which then I knew not what to do with, but was forced to sell again as well as I could, not having liberty to go out to dispose of it to the best advantage, and having

made but one voyage in a considerable time, and that through much difficulty too, I had made one trip over to Flushing, but that produced little profit; and now being here deprived of employment, shut up to be starved, none suffered to give me so much as one bit of bread, shut up within three doors, and locks fast upon us. Such unkind usage I never had when I was a slave under the hands of Turks, such as the Christians call Infidels, that though I was chained a-nights with a great iron chain, and was made to work a-days, and sometimes beat, yet they gave me my bellyful of bread to eat with my water; but here, among my countrymen and such as called Christians, they gave me not the privilege as they gave their dogs, for they would not deny anyone to give them a crust of bread.

And [in] this condition we were kept about seven weeks, close shut up, and the doors not opened above three or four times by the jailor's consent, so, that in this time we must needs have been starved, had not the Lord put it into our merchant's heart to pick the two locks of the two upper doors open, and that honestly too, so that we found a little square¹ hole in the wall on the top of the house about a span square, and I think about ten yards from the ground. This hole, being over a back alley proved very useful to us, for we could as well lock the two doors as pick them open. Our friends, having notice of this place, would be underneath in the back alley in the night. We having lines (as being seamen, we had our bedding and such things with us), we would put out the line out of the hole, but could not put our heads out to look down; but when anything was made fast to it we hauled up to the hole. When done, we locked the two doors again, and quietly filled our bellies, and slept very comfortably, for the Lord's presence was with us day and night, who enabled us beyond what our adversaries could see.

The turnkey a-mornings came and unlocked the doors, to see we were all there, and so locked us up again, and begone; and in the evening we took our turn to unlock and lock. This continued so about seven weeks.

The master's wife came down from London, and went to the bailies to know why they would starve us. Their answer was that what the jailor did they would bear him out. This was a hard sentence for the poor woman that had come above a hundred mile, and not suffered to bring her husband a little victuals.² Though the bailies and the jailor were deceived by us, in that we picked their locks, yet we were honest, in that it was for life and not for liberty, for we never offered to meddle with the outward door, which opened to the street. William Ward, a Friend, by night would be under the hole with victuals for us, for Friends were very careful of us and kind, though there were not many.

This William Ward, being convinced sometime before, had then a new ship built without guns, and used the Straits, and made very prosperous voyages, and grew very eminent and in favour with the merchants, which at last proved to his hurt, his mind being lifted up therewith, so that that ship without guns did no longer suit his mind, but must be left, and had another ship built, and put eighteen guns into her; so that here that spirit entered again that could kill and destroy enemies, and the other shut out, which was of a suffering nature, rather than to kill a man in his sins and wickedness could rather lose outward substance, which is the true love to enemies. This lasted not long, but he died, I think in the Straits.

We continued still under the hands of our persecutors, close confined. After about seven weeks so spent they, not finding how we did subsist and yet were well and in health, threatened to put us in the dungeon underground. This was

hot a little while with them, but died again, so that by degrees the storm abated by little and little, we being better able to endure it, the arm of the Lord being our strength. Our enemies seeing it, that in this long storm, in which they thought we would have grown fainthearted for want of provisions, they being, as appeared, weary in their raging tempest, their captain, the Devil, who at first set them to work with promises of a profitable voyage to make a prey on the innocent, but the storm proved so tiresome that they turned back again worse than when they began.

The doors then began to be opened by degrees, and Friends came in, so that we sent for provisions in openly and, having fair weather, we began to settle ourselves to rights, considering that if we ate upon the main, that little stock some of us had would be spent. We, being eight of us, made a joint stock and ate together. Only our beer we had a small cask, and by it stood a firkin of water. Those that drank beer drew it out in a measure, our names being writ over the cask. Each man, when he had drawn a measure full, scored it up by his name, so that he that drank most paid most. But for other provisions we had together, we took turn to dress our victuals, having now the liberty and also conveniences in the room where we lay. One man dressed the victuals, made the fires, washed the dishes, and swept the room one week, and so by turns, the merchant and master as well as the mate and seamen.

We being, thus settled in order to a long voyage, the next thing was for each man to consider how his proportion of money could be raised towards the stock. We who were seamen were to seek; the two Norwich Friends could both spin worsted with rocks.² We, not knowing what to do better, learnt by these two Friends, we got rocks by our sides and with our spindles we went to work, but found it very difficult.

We seamen, being used to haul on the great ropes, pulled the worsted to pieces, that it proved tiresome to take the spindles up so often as we broke the thread, we being forced to spin it so fine to make it useful. We not knowing what to do to earn a penny, continued so long till we could spin a fine thread and earn a penny a day and twopence, till at last if I worked hard I could earn three pence, keeping to it from morning till night. We all took to spinning, master and merchant, and all except William Caton, who cut seals.

The jailor perceiving us thus to work as if we were minded to follow the trade, he finding nothing coming to him, for at the best he hardly deserved anything, he began to rage, as if a storm were at hand again. We supposed we could make a better hand at our spinning if we had wheels; but the jailor would not suffer any to be brought. We being earnest for it, finding half a loaf to be better than no bread, we ordered a wheel to be taken to pieces, that so we might haul it up to a window by piecemeal. Having gotten half a wheel in at the window, the other half being ready to haul up, the jailor, perceiving it, came out and took it away, so that then we were disappointed, they saying if we were suffered to work we¹ would not matter how long we stayed. This blew over, till at last we had a calm again, in which time we got in five wheels, and fell roundly to work, and put off our worsted to the shops in the town, so that none lay in our hands; and then one of our seamen got up before day, and worked late at night, and earned fivepence: that was extraordinary.

I finding this trade to be of so little profit, my mind inclined to making of shoes; only I had nobody to show me, nor working gear, nor leather yet. This would not go out of my mind, for I thought that, if I had the opportunity to make trial, I could perform the making of a shoe without help. I had the opportunity by a poor Friend of the trade to buy me

some working gear. The next I sent for leather cut out for to make two pair of children's shoes. I then settling myself to work, and finished one shoe; but for want of advice not rounding my inner sole well, though I used a pair of compasses, more like a seaman than a shoemaker, my shoe was made crooked. I, not being hereby discouraged, but gained a little experience, made the other shoe, which proved better.

The next pair being in hand, to try me whether a shoemaker or not, and being done according to the best of my skill, I sent them to a shoemaker to know whether they were saleable or not, for that was my drift for work. The master and the journeymen, viewing of them, liked them so well that they sent word they were not only saleable but well done. This encourageable news came to me, upon which I sent word if the master would send me work I would work very reasonably. The man readily sent me work, which so encouraged me as one overjoyed. I performed it so that my wages was paid me very honestly for what I did both for women's and men's shoes. This encouraged me to buy a little piece of leather and set myself up, and, was a master shoemender, for which, by my account, I received for work forty shillings. So that at last I could maintain myself in victuals and drink beer sometimes, for I had not work always; but then I spun; only that brought so little profit with it.

My brother Hiway, being concerned for me, sent to a merchant in Yarmouth to seek to get me clear. This merchant, having been with the bailies, came into the prison among us, and asked which was Captain Hiway's brother. I stood up with my cobbler's apron before me, and told him I was he. He asked me if I were willing to be cleared. I asked on what account. He told me if I would swear, I might. I

answered 'If I would have done it, I might not a been here'. It seems he could not prevail with the bailies.

The owners from London sent down a master and company to proceed in the vessel the voyage to the Straits, which was done, and we kept close prisoners, we laying in jail till the vessel got into the Straits and was taken by the Turks. The bailies, hearing of it, said they had done us a kindness. This was a token of Ishmael's, spirit in them, to jeer us in the midst of their cruelty. Before our vessel went away the merchant did seek some means to get me clear to go the voyage, which he made me acquainted with. I being tender of the master for whom the vessel was built, fearing it might go near him and do him wrong, did not conclude to go without his being satisfied, though he was no way concerned in any part of the vessel, but as he was put in master. However, the merchant got me out. This merchant had so good opinion of me for their employ, I having French, Dutch, and Spanish, that, with his making the merchants at London acquainted with it, they sent down an order to get a good sailing vessel built at Yarmouth, or to buy one for me to go master, against I came out. Some endeavours were used, but did not take effect by reason of our strait confinement. We continued still in prison.

We being once at dinner, I having cut some victuals on my trencher; a letter was brought in to me, which came from my wife; in which (as I best-remember) she wrote that she was sick, the child had a sore throat, and would have eaten, but could not, and-so died,¹ and her brother, John Hiway, had wrote false letters in her name and was taking up of money and goods at London to our ruin. He took of one customer over eight pound in money and six pounds' worth of butter and cheese, and being at another customer's shop, who had notice of him a-choosing out butter and cheese, the

meanwhile he sent for a constable, and sent him to prison, so stopped his proceedings. But the wrong he did us before we were not sensible of. This was not all; but I had another brother of my own, named John Coxere, of whom she wrote that the ship he went to sea in was lost, and he was drowned with all the company. This news together fell hard on me, in which I had need of something of Job's patience. William Caton, perceiving me not to eat, took notice of it, my appetite for the present being gone. But the Lord gave me patience and made me able to undergo what was suffered to be laid upon me.

Having thus spent about seven months, we were sent for out of prison, and, finding we would not comply, inasmuch as we in obedience to the Lord could not swear it, being contrary to Christ[s] command, they set us at liberty;³ to appear again if we were sent for, which they did not intend. We being now at liberty, having borne our testimony seven months in that place, we got passage by water for London and, being got into a good bed at my brother Hiwaie's, and being laid, my wife came up the same tide from Gravesend, intending for Yarmouth to see me there, but happily found me abed, newly come up, which prevented that journey.

The Act of Banishment was now in force against us, I being now liable to that, unless I would refrain meetings George Pattison^A being come home from the Straits (the voyage they overcame the Turks after the Turks had possession of them), now being at home, the owners put me in master of that vessel, and allowed me seven pound a month wages; but I was to be like a supercargo, to dispose of the goods abroad. After I had fitted this vessel and being bound to Ireland, I, being taken from Horslydown meeting by soldiers with more Friends, was guarded away to St. Margaret's Hill¹ in order to banishment on the third default,

as they called it,' and so was cleared again. I then followed my employment and got to sea with the ketch, Thomas Lurting^A being then my mate, who was George Pateson's mate the voyage before, and the chief instrument, as I understood, in their recovery out of the hands of the Turks in this same vessel.

I, having made two voyages in this vessel, desired the owners, who were merchants, to send a man that understood more of merchandising than I did, though I was brought up a seaman, and was willing to officiate the place of a master, yet was to seek as a merchant. The concern being so much as the whole cargo, to be at my disposing, I found it too heavy for me, though I was encouraged by wages. Also how to enter the vessel at the custom-house with an oath I could not, neither could I persuade another to do it for me. The wars with Holland breaking out with us, I saw little likelihood of escaping, the owners being designed to have me run alone, and also war with the Turks, so that I did desire to be discharged. The owners being very unwilling to do it, I at last persuaded them to it, and bought me a hoy, to use a home-trade. The owners until then would not put in another master, but upon this they did, and sent the vessel away, intending for Lisbon,³ and, being not above eight hours' sail from Dover, was taken by a Hollander, and carried to Flushing, where vessel and cargo was lost all at once. This was in the year 1664- [*Here a drawing with caption: The partenrs Ketch 'of which Georg Patison was Master when thay ouercame the Turks in har which when She came home, I was put in Master.]*

The partners ketch of which Georg Patison was master when thay overcame the Turks in her which when she came home I was put in master.



When I came home in this vessel off the last voyage to London, I had not been above two or three weeks but I was taken out of Horslydown meeting by soldiers and carried away with more Friends to St. Margaret's Hill* before a judge in Southwark* on the account of banishment. We being before him, he took our names and where we dwelt. It being my turn to be called, he asked me what trade I was. I told him I was a seaman, and was newly come from sea, where I had been among several nations, and did wish I might find as much kindness here as I did among them. The judge told me I should. I bid the people standing by take notice of it. He passed sentence upon me, that was a fine of so much money and to be sent to prison. I was guarded to the White Lion prison in Southwark and there kept close prisoner during their pleasure.

After this imprisonment I came home, and bought a hoy and for to use short voyages, as Holland, France, and London. The eleventh of the fifth month, 1681, I took a voyage for Flushing, and left my wife sick. The twenty second instant she died, and was buried two days before I got home.

The 30th of the first month, 1684, we being met together in the back side to wait upon the Lord, our meeting-house door being locked up by the commissioners two first days before, we were had away to the town-hall, where the commissioners tendered us the oath, and for not taking it we were committed to prison. The commissioners then present at the hall was George West, Nathaniel Denew, Robert Jacob, Thomas Velle (the chief instrument, who pulled us out of the meeting), Thomas Tiddeman, and Benifild, then town-clerk.

I lay in Dover town prison one and fifty weeks, sometime not without the door in two or three months together.

APPENDIX A

Admon. P. C. C., Apr. .1695, Kent.

Edvardus Coxere. Decimo septimo die Emanavit Commissio Margaretae Coxere solutae filiae naturali et legitimae Edvardi Coxere nuper de dover in Comitatu Cantii sed apud Scarborough in Comitatu Eboraci vidui defuncti habentis et cetera ad administranda bona jura et credita dicti defuncti de bene et cetera jurata.

Pour réveiller l'intérêt du public du sort qui aurait été pendant longtemps celui de ce délice de récit d'aventure, Bill F. Ndi passe par Fontenelle pour ainsi justifier sa mission traductrice. Il s'agit d'une traduction du titre original anglais, *Adventures by Sead'*Edward Coxere, qui tient toute son importance du fait qu'elle permet de mettre en évidence les grandes lignes de l'évolution des idées et des mentalités dans la société anglaise du 17ème siècle. Cette traduction que nous offre Bill F. Ndi est celle d'un roman articulé autour de rebondissement sur rebondissement qui étaye la dynamique au sein du mouvement Quaker des origines. Il s'agit-là d'un témoignage frappant de la première génération des prophètes Quakers ; une série d'aventure, d'intrépidité plein d'humour et de fines observations anthropologiques et linguistiques. C'est bien pour cette raison que le premier éditeur du récit soulignât qu'en matière de Variété, d'humour, d'authenticité, de description d'autoportrait, Edward Coxere appartient à ceux des grands héros de fiction d'aventure qui stimulent les jeunes et font oublier la vieillesse.

* * *

BILL F NDI, poète, dramaturge, conteur, critique littéraire, traducteur et enseignant-chercheur est né à Bamunka-Ndop, dans la région Nord-Ouest du Cameroun. Il a été éduqué au Cameroun, au Nigéria et en France où il obtint son doctorat ès Langues, Littératures et Civilisations Contemporaines : Traduction à l'UCP. Il a enseigné dans plusieurs universités (en Australie, en France...). Présentement il vit aux USA et enseigne à Tuskegee University dans l'Alabama. Il compte nombreuses publications (en français et en anglais) en poésie, pièces de théâtre, traduction ainsi que sur le Quakerisme originel.



Langaa Research & Publishing
Common Initiative Group
P.O. Box 902 Mankon
Bamenda
North West Region
Cameroon

ISBN 978-9956-726-66-0



9 789956 726660